3 1761 03523 4210

182.

MÉMOIRES

DE Mme LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS,

OU

SOUVENIRS HISTORIQUES

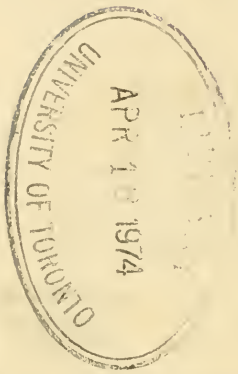
SUR NAPOLÉON,

LA RÉVOLUTION, LE DIRECTOIRE, LE CONSULAT,
L'EMPIRE ET LA RESTAURATION.

TOME HUITIÈME.

Bruxelles;
LOUIS HAUMAN ET COMPe.

1832



DC
198
A32 A22
1831
t. 8

MÉMOIRES

DE M^me^ LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS.

CHAPITRE PREMIER.

Physionomie de l'Espagne et du Portugal avant la guerre. — L'empereur attache une grande importance à être l'allié de ces deux pays. — Fanatisme national des Espagnols. — Détails sur la famille royale et le prince de la Paix. — Parallèle de ce dernier avec Orloff, favori de Catherine. — Impôt sur les voitures. — Beauté des routes. — Inscriptions. — Recherches historiques et statistiques sur Madrid. — Madame de Beurnonville. — Son aimable réception. — Pourquoi les lumières de la civilisation pénètrent difficilement en Espagne. — Dévotion des femmes espagnoles. — Passion des Espagnols pour les spectacles, les joûtes, les tournois. — Mot du comte d'Aguilard. — Orgueil castillan. — La duchesse d'Ossuna. — Les marquises de Santa-Crux et de Camarasa. — La marquise d'Ariza. — Madame Carrujo. — Sa fille madame la comtesse Merlin. — Mes douze premières années. — La marquise de Santiago. — Ses ridicules. — Le sourcil postiche.

Je vais donner un aperçu de ce qu'étaient Madrid et l'Espagne à l'époque où je les ai vus avant

la guerre, avant même que les intrigues de quelques hommes obscurs eussent fait tomber ce royaume dans les piéges qui lui furent tendus de toutes parts, et qui, en irritant contre nous l'esprit du pays, en ont totalement changé l'aspect non-seulement moral, mais physique. Le Portugal sera soumis par moi à la même enquête de souvenir. Je le peindrai comme je l'ai vu. Les notes et les correspondances que j'ai sous les yeux en ce moment, en aidant mes souvenirs me rendent cette tâche plus facile qu'aucune autre (1). A l'époque où je vis l'Espagne en allant à Lisbonne, tout était tranquille et ne faisait présumer aucune invasion dans le pays, surtout de notre part. L'alliance de la France, au contraire, avec l'Espagne était plus étroite que jamais. On armait dans tous les ports de l'Andalousie pour joindre la flotte espagnole à la nôtre. Junot était spécialement chargé de dépêches secrètes à cet égard. Il devait entretenir le prince de la Paix relativement à cette alliance, dont l'empereur faisait alors un grand cas. La marine espagnole était encore formidable ; elle l'était surtout moralement : le combat de Trafalgar n'avait pas eu lieu.

La société de Madrid avait aussi dans ce temps un aspect et une couleur que l'on n'y retrouve

(1) Je ne m'arrêterai pas à faire une *relation* de mes voyages en Espagne et en Portugal. Mais chacun *voit* avec des yeux différents. Mes impressions sont à moi ; je ne donne que celles-là.

plus. C'est un beau tableau, toujours du même maître, mais retouché par un élève dont la manière différente forme des taches dans l'ouvrage. L'Espagne, avec sa couleur véritablement locale, ses usages singuliers mais adaptés au pays, les coutumes faites pour le caractère de ses habitants, tout, jusqu'à ce costume que les femmes étrangères étaient obligées de prendre sous peine d'être insultées si elles étaient sorties le matin sans l'avoir revêtu, tout en eux me plaisait et m'attirait.

Un autre coup d'œil observateur que je suis aussi très-heureuse d'avoir été à portée de donner dans le temps dont je parle, est celui qui m'a fait connaître la famille royale et l'homme qui gouvernait l'Espagne à cette époque avec un sceptre de roseaux au bout desquels se trouvaient quelquefois des pointes de fer aiguës qui blessaient vivement cette nation généreuse. Le prince de la Paix est une de ces figures bizarrement célèbres qui ont un renom fameux sans que rien le légitime. Nous avons vu la même chose en Russie : Orloff fut attaché à la renommée de Catherine par un lien sinistre ; toutefois la renommée de cette femme, quelque injuste qu'elle ait été, avait une lumière sanglante qui en faisait un phare au milieu de ses déserts. Orloff était auprès, et quelques jets de cette lueur l'avaient éclairé. Mais l'histoire du prince de la Paix est un des plus curieux résultats de l'effet que peut produire une liaison illégitime. J'ai eu beaucoup de détails sur lui et sa vie en général pendant

mes différents séjours en Espagne. Je les donnerai, ainsi que l'opinion que Junot eut de lui après une correspondance assez longue qu'il entretint avec lui et dont il m'est demeuré des lettres de la propre main du prince de la Paix et écrites en castillan.

J'ai déjà dit combien je fus frappée de l'espèce de désolation qui régnait alors autour de Madrid. Depuis que j'avais quitté le lion de pierre qui désigne la séparation de la nouvelle et de la vieille Castille, je n'avais vu qu'un pays aussi nu, aussi aride qu'un désert : ni jardins, ni châteaux, ni culture, ni maisons de plaisance, rien qui annonçât une grande ville. Ce lion de pierre, portant une inscription, est à l'entrée d'un chemin, le plus admirable que j'aie vu. C'était la voie romaine dans les beaux temps de Rome, alors qu'elle laissait des vestiges de sa grandeur dans des pays reculés, où elle se retrouve encore après plus de deux mille ans. Notre artillerie, celle des Espagnols, le passage continuel de nos troupes, ont fait un tort considérable à ces belles routes ; et c'est encore là un de ces souvenirs qui ne peuvent plus être renouvelés maintenant. L'inscription du lion est ainsi conçue :

FERNANDUS VI,
PATER PATRIÆ,
VIAM UTRIQUE CASTILLÆ
SUPERATIS MONTIBUS FECIT.
AN. SALUT. M.DCCXLIX,
REGNI SUI IV.

Ce Ferdinand VI était le fils de Philippe V et de la princesse Farnèse. Il est étrange que la vanité porte à faire un monument aussi fastueux avec une inscription pour signaler quelques lieues de chemin fait au milieu d'un pays dans lequel on ne trouve pas une maison, pas une trace de culture !... et puis de s'appeler avec cela le père de la patrie...

Mais si rien n'annonce la capitale de l'Espagne en approchant d'elle, on est frappé en entrant dans la ville et en la traversant. Ses rues sont larges, droites ; la rue d'Alcala, où logeait l'ambassadeur de France, dans l'hôtel du comte del Campo d'Allange, ambassadeur, à l'époque dont je parle, d'Espagne à la cour de Lisbonne, est une des plus belles rues de l'Europe ; c'est notre rue Royale, mais pendant un espace du triple de longueur au moins, et terminée d'un côté par la magnifique promenade du Prado et le beau palais du duc d'Albe (1), et de l'autre par la porte del Sol. La grande Rue, celle de Tolède, dont il est tant parlé dans *Gilblas* et dans les romans espagnols, la rue d'Atocha, sont plus belles qu'aucune de celles de Londres et de Paris.

Madrid ne fut long-temps qu'un petit bourg inconnu appartenant aux archevêques de Tolède. Ce fut philippe II qui en fit le premier un lieu de résí-

(1) A l'époque où j'étais à Madrid la première fois, ce palais immense était commencé depuis long-temps, et menaçait de tomber en ruine avant son entière construction.

dence royale. Il fut séduit dans le choix qu'il fit de Madrid par la salubrité de l'air malgré son inconstance, et celle de ses eaux. Elles sont abondantes : dans presque tous les quartiers de la ville on voyait des fontaines qui, par exemple, étaient toutes détestables comme exécution de sculpture et de dessin, chose assez extraordinaire à une époque qui était celle de la renaissance, et où l'Espagne acquérait les plus beaux chefs-d'œuvre de tous les arts. Je me rappelle qu'en voyant surtout la fontaine d'une petite place irrégulière nommée *Anton Martin*, je ne pus m'empêcher de rire. C'était un assemblage de *choses*, car en vérité les objets ne peuvent être définis, qui ressemblait à un amas fantastique formé par un lutin. Il en était de même de la fontaine qu'on voyait sur la place appelée, je ne sais trop pourquoi, *Puerta del Sol*. Je crois que sous le règne du roi Joseph, elles ont disparu toutes deux. Je ne parle pas ici des fontaines du Prado, c'est une chose à part. Du reste, en ma qualité de buveuse d'eau, j'ai parfaitement apprécié la bonté remarquable de celle que donnent ces fontaines. Elle est excellente. Cela vient, je crois, de la grande quantité de détours qu'elle est obligée de parcourir.

Après quelques heures de repos, j'allai à l'ambassade de France, où je fus reçue par l'ambassadrice, madame de Beurnonville, dont j'ai déjà fait le portrait. Je ne puis trop me louer de ses prévenances et de la manière aimable avec laquelle elle

m'a accueillie. Elle était fort bien vue à Madrid, où sa naissance lui avait assuré d'avance une réception favorable; dans un pays où la noblesse est *tout*, il était d'une haute importance que la femme au moins de l'ambassadeur fût à l'unisson des idées du pays. L'impression que produisait l'empereur par la magie de sa gloire, et qui se réflétait sur ses généraux, n'était pourtant pas suffisante, et cela je l'ai vu, pour contenir l'opinion des personnages même les plus élevés. Un préjugé aussi profondément enraciné ne peut recevoir en un jour une nouvelle greffe et porter à l'instant son fruit. La preuve en est positive. Nous avons bouleversé l'Espagne, nous l'avons occupée six années; nous lui avons imposé un roi, un code, des opinions. Qu'a-t-elle pris?... qu'a-t-elle gardé?... Des germes de volonté libérale?... Croit-on donc en France qu'il n'y avait pas en Espagne, et depuis longtemps, des esprits droits à côté des esprits fourchus?... des hommes qui tendaient à redresser les opinions et les pensées féodales et superstitieuses? J'aurai plus tard l'occasion d'en fournir des preuves; j'ajouterai même une singularité qui peut faire l'objet d'une profonde réflexion : c'est que plus tard, lorsque j'y revins avec une armée apportant cette volonté tyrannique que l'empereur avait commandé à ses généraux en chef d'exercer sur l'Espagne pour la dompter, je puis affirmer que je trouvai une différence totale dans les esprits. — J'ai beaucoup vu un chanoine nommé

don Andrès Macanaz ; cet homme avait du romain ou plutôt du spartiate dans l'âme. Eh bien ! il avait arrêté la publication d'un ouvrage fort remarquable sur la liberté des peuples et sur les droits de quelques villes de la vieille et de la nouvelle Castille, tout-à-fait copié sur la constitution de don Juan de Padilla et capable de renouveler la *Germanada*. Cet ouvrage, qui même aujourd'hui pourrait passer pour être l'œuvre d'un homme du mouvement et d'un homme passionné, lui parut hors de son lieu dans un moment où les Espagnols, loin de chercher des défauts à leur souverain et à leur forme de gouvernement, devaient au contraire les dissimuler aux yeux du conquérant, qui prendrait le prétexte de l'expression de leur malheur pour venir à leur aide. Cette pensée, sans doute exagérée peut-être, mais au fond juste et positive, a été celle de beaucoup d'Espagnols instruits, et a fait faire un pas rétrograde immense à la lumière qui devait se répandre dans la péninsule, mais par les soins de ses propres enfants. J'ai la plus haute admiration pour le caractère espagnol. Je l'ai étudié à différentes époques, je l'ai vu ce qu'il est, c'est-à-dire grand, et capable des plus généreux et des plus remarquables efforts. Lorsque je fus en Espagne en 1804, ainsi qu'en Portugal, voici l'impression que me firent les deux peuples. Cette impression n'est pas le résultat de mes souvenirs consultés aujourd'hui, après avoir traversé toute l'époque des guerres de la péninsule ; elle est transcrite d'a-

près mes lettres des deux années 1804 et 1805. Ces lettres, ainsi que toutes les pièces originales dont il a été question dans mes Mémoires, seront déposées chez mon éditeur.

Voilà comme j'ai vu l'Espagnol avant que notre invasion ait altéré une partie de son caractère et lorsqu'il était encore dans son repos et dans son état naturel.

J'ai remarqué en lui de grandes vertus et de grands défauts ; mais il est rarement vicieux, et alors ses vices sont plutôt un effet des circonstances que de sa propre nature. Les Espagnols ont une discrétion remarquable, que la passion, la colère ne font pas enfreindre, mais qui pourtant n'a rien de la dissimulation. Ils ont une grande patience ; et cette vertu est peut-être ce qui nous a été le plus nuisible dans notre expédition malheureuse contre eux, parce qu'il s'y joignait un amour constant pour leur souverain, et une superstition que les moines mettaient à profit, et d'autant plus facilement que les Espagnols sont dévots de bonne foi ; du moins l'étaient-ils à cette époque. Je sais que depuis il s'est glissé parmi eux un poison dangereux pour un peuple quand il n'est pas éclairé : c'est une instruction ébauchée, apprenant l'incrédulité et *l'esprit fort*. C'est *un des dons* heureux que nous leur avons faits. La dévotion des femmes avait un caractère qui me frappa et me toucha en même temps ; elle était tout entière à la Vierge. Elles l'adorent en Espagne sous mille noms différents,

et chaque jour est une fête nouvelle. En tout, la manière d'être des Espagnols dans leur religion, si je puis m'exprimer ainsi pour un sujet aussi grave, étonne d'abord. Cette grande quantité de saints, qui arrivent toujours en troupe dans leurs prières, avant que les noms de Dieu ou de Jésus-Christ soient prononcés, est assez bizarre pour étonner un Français surtout, dont la religion est simple dans son rite, comparée à celle des Espagnols.

Tout ce qu'on raconte sur l'Espagne relativement à l'horreur que les habitants ont de l'ivresse est parfaitement vrai. Avant l'invasion, j'ai traversé la péninsule dans sa plus grande longueur, et je n'ai vu que deux hommes ivres qui étaient, l'un Français et l'autre Catalan, matelot, et ne connaissant de son pays que le nom. On voit, dans Strabon, qu'un Espagnol se jeta dans un bûcher, de honte d'avoir été appelé *ivrogne* (1). Je ne sais si aujourd'hui ils seraient aussi susceptibles. Je ne le crois pas. C'est encore une altération qu'ils nous doivent.

Mais il est une remarque essentielle à faire en parlant de l'Espagne ; c'est qu'elle fut conquise et habitée tour à tour par tant de peuples différents, qu'elle a conservé une teinture de ces peuples dans les provinces qu'ils ont le plus long-temps occupées. Ce n'est donc que dans le caractère des habi-

(1) Quidam ad ebrios vocatus in rogum se injecit.

tants du cœur de l'Espagne qu'il faut étudier l'Espagnol. Notre dernière invasion, quelque courte qu'elle ait été, leur a laissé pour adieu des traces ineffaçables. Les vainqueurs imposent toujours avec leurs bras une portion de leur caractère. Cet amour des tournois, ce goût pour les spectacles, comme *las parejas*, les joûtes de la *maestranza*, que j'écrirai plus tard, cette galanterie respectueuse pour les femmes, ce goût fastueux pour les titres, et cette habitude de parler en métaphores et en hyperboles, leur viennent des Maures, tandis que les Africains Bérebères leur ont laissé la gravité dans le maintien et dans le discours, cette jalousie qui les rend vindicatifs et méfiants. Les Goths, leurs ancêtres, et ceux qui sont vraiment les fondateurs de l'Espagne, leur ont donné la franchise, la probité et la bravoure. Quant à leur superstition, je crois que la source en est à l'époque de la longue invasion, ou plutôt de l'*importation* des Romains dans la péninsule. Ils étaient bien superstitieux. Que voyons-nous aujourd'hui dans Rome et dans toute l'Italie? le même défaut abrutissant la religion. La superstition n'a fait que changer de but et d'objet. L'Espagne a fait de même. Ceci, après tout, est une pensée à moi. Je la soumets à de plus habiles.

De tout ce que je viens de dire on pourrait conclure que l'Espagnol n'a pas un caractère arrêté. Je prie de remarquer que j'ai mis dans mon cercle d'observations les trois quarts de l'Espagne ayant

le caractère tel qu'il existe aujourd'hui, et composé des divers éléments que lui ont légués ses divers conquérants. Maintenant ces éléments se sont coordonnés et ont produit, au contraire, un caractère formé et plus solide qu'aucun peuple de l'Europe ne peut le présenter. Le Castillan surtout, que je connais mieux qu'aucun autre, est fier, grave ; il a du génie, de la force dans l'âme et de l'élévation dans les sentiments. Il a de la méfiance et n'accorde son amitié qu'après une longue épreuve ; mais ensuite il est ami, et ami dévoué. En lui tout est solide, et peut donner confiance. J'ai une haute estime pour tout ce qui est dans cette portion de la péninsule. Les habitants de Madrid ont fait voir, lors de la fameuse guerre de la succession, ce dont était capable un peuple fidèle et dévoué. Il est peu de monarques qui entendent un langage comme celui du comte d'Aguilar, lorsque, courroucé comme tous les Espagnols de voir Philippe V former une compagnie de gardes du corps, il lui dit avec cette franchise et cette rudesse respectueuse qui semblent aux grands d'Espagne un privilége de leur rang vis-à-vis de leur souverain :

« Si Votre Majesté avait résolu de dormir sur la « plaza Mayor, elle y serait dans la plus grande « sûreté. Le marché ne commencerait qu'à neuf « heures, et tous les Castillans lui serviraient de « garde pendant la nuit. »

Oui, je persiste à dire que l'Espagnol est un grand et généreux peuple. Quand on réfléchit à

tous les moyens de répression employés pour arrêter son intelligence, combien on est encore étonné de ce qu'on trouve parmi eux!... Ils ont des vices? Et quelle est donc la nation qui n'en a pas? Quel est l'homme qui en est exempt? Eh bien! l'homme est une réunion de vertus et de vices, et une nation est une réunion d'hommes. Lorsque les vertus l'emportent sur les vices qu'une administration monstrueuse a rendus inséparables de la vie sociale, et qu'une constitution vicieuse elle-même cherche en vain chaque jour à détruire ce que la nature a donné à cette nation, je trouve alors qu'il faut non-seulement l'estimer plus haut qu'une autre, mais *l'aimer;* et c'est aussi ce que j'ai fait. Je ne crains pas de finir son *panégyrique* en disant que, excepté une paresse, qui encore tient bien moins au climat qu'à des causes qui sont plus que jamais au moment de cesser; excepté un orgueil national peut-être excessif, mais qui, bien employé et dirigé par des mains habiles, peut produire des résultats gigantesques pour la gloire du pays assez heureux pour l'inspirer; excepté une profonde ignorance, encore est-elle prise ici dans un sens général, car je connais des exceptions dont nous serions glorieux, et qui est encore elle-même un des résultats terribles que l'inquisition, qui n'est plus heureusement qu'un fantôme sans force et sans couleur, a long-temps imprimés à l'Espagne, comme suite de son effrayant pouvoir; excepté ces *inconvénients,* car t on ne peut leur donner un autre nom, je n'ai vu

dans les Espagnols, pendant les années que j'ai passées parmi eux, que des qualités et des vertus.

Le défaut qu'on peut leur reprocher, parce que n'étant pas mis à profit par un gouvernement qui pourrait en faire éclore des merveilles, il est quelquefois incommode aux étrangers, qu'il blesse et qu'il irrite, c'est leur excessif orgueil national. Il est peu d'Espagnols qui ne croient leur nation la première de l'univers, et qui ne vous le disent avec toute la politesse convenable. Ils vivent encore dans le souvenir de la conquête du nouveau monde, et du temps où Charles-Quint rêvait la monarchie universelle. Ils sont, au reste, comme nous au moment où j'écris. Nous nous croyons encore au temps de la révolution et de l'empire pour nos conquêtes et notre brillante valeur, comme au temps de Louis XIV pour notre urbanité et notre politesse, et nous sommes aussi loin de l'un que de l'autre, non-seulement en réalité, mais par l'effet de la marche rétrograde que nous avons faite pour les deux choses : l'une, de notre propre volonté ; l'autre, au commandement d'un gouvernement qui aime la paix au point de faire la guerre pour l'avoir (1). Oh ! le beau, le bon temps !

(1) En parlant du silence de notre brave jeunesse, je ne prétends pas du tout l'attaquer. J'ai deux fils qui en font partie; c'est répondre à tout ce qu'on pourrait présumer. Je suis au contraire convaincue que les premiers roulements du tambour les réveilleraient aussitôt. C'est précisément cette certitude qui me fait souffrir pour ma pauvre patrie.

Aussitôt après mon arrivée à Madrid, je fus visitée par plusieurs femmes de la cour de la plus haute classe. Quelques-unes d'elles m'ont laissé un souvenir d'amitié et de reconnaissance que je suis heureuse de pouvoir consigner ici. L'une de ces dames vit encore, je crois ; c'est la duchesse d'Ossuna. Elle avait habité long-temps Paris, et en avait les manières jointes à cette gracieuse façon des Espagnoles, qui sont charmantes quand elles sont aimables. Ses enfants avaient été élevés à Paris, et avaient reçu des leçons des meilleurs maîtres. Le marquis de Penafiel, son fils, était élève de Gardel pour la danse, et les autres maîtres étaient tous de cette force. Les deux sœurs, la marquise de Santa-Cruz, charmante et aimable femme, et la marquise de Camarasa, avaient reçu la même éducation. La maison de la duchesse était meublée avec des bronzes et des meubles de France, et dans le goût le plus parfait. La maison de son fils, qui venait alors d'épouser la petite-fille de la duchesse de Beaufort, eût été remarquée à Paris pour sa somptueuse élégance. J'en parlerai également plus tard, avec celle du duc de l'Infantado.

Une autre femme de haut rang qui fut parfaite pour moi aussitôt qu'elle apprit mon arrivée, est la marquise d'Arizza, remariée en secondes noces au marquis d'Arizza, mayordomo, mayor de la reine Maria-Luisa, et autrefois duchesse de Berwick. Son portrait à elle-même est inutile à retracer ici. Nous l'avons possédée assez long-temps à

Paris pour en conserver le souvenir. Mais, ce qu'on n'a peut-être pas connu comme moi et comme ceux qui ont été dans son intimité, c'est sa grâce charmante, son esprit fin et remarquablement vaste et orné. Elle avait été charmante dans sa jeunesse, et il lui restait encore une si ravissante tournure, une démarche si légère et si souple, qu'au Prado, le matin, lorsqu'elle quittait sa voiture et se promenait en basquina élégante et *en mantilla* de dentelle, l'ouvrant, la fermant avec son éventail, *por tapar los ojos*, comme disent les Espagnoles, elle ressemblait à une charmante fille de l'Andalousie. Elle avait alors un fils âgé de douze ans, que nous avons vu dernièrement à Paris sous le nom de duc de Berwick. Sa femme, qui est Napolitaine, est aussi gracieuse et aimable que l'était sa belle-mère. C'est, à ce qu'il paraît, une chose héréditaire, *mais dans les femmes* de cette famille.

Une autre personne, qui fut également polie pour moi, était la marquise de Santiago. Il ne s'est jamais vu de plus étrange figure. La marquise d'Arizza m'avait promis *le palmier d'or* si je pouvais la regarder sans rire. La pauvre dame se fardait que c'était une bénédiction. Les femmes de la cour de Charles II auraient pâli à côté du rouge, auraient bruni à côté du blanc dont elle se barbouillait (1). En suite de sa séance de peinture, elle se

(1) Les femmes espagnoles, même en 1700, se fardaient à un degré qui n'était égalé par aucune autre nation en Europe à cette époque. C'était du *tatouage*. La fureur en

faisait une paire de sourcils bien arqués, bien noirs, plantés au-dessus de deux grands yeux qui ne se fermaient jamais, et qui s'arrêtaient sur chacun, c'est-à-dire sur les beaux Castillans de préférence, avec une fixité qui faisait douter si elle n'était pas par hasard une de ces figures de Curtius qui se serait enfuie du fameux dîner royal. Il lui arriva un jour une plaisante histoire chez la marquise d'Arizza, alors duchesse de Berwick, à propos de ces terribles sourcils. On était à Aranjuez et parfaitement gai et en train de danser et de rire. La maison de la duchesse de Berwick, celle de la comtesse *del Carpio*, et celle de la duchesse de la Vauguyon, ambassadrice de France, offraient des réunions charmantes. La marquise Santiago, quoique beaucoup plus jeune alors, se fardait, se peignait comme plus tard, et avait, tout autant qu'à soixante ans, le goût des *cavalier servente* et des *cortejos*. Un soir elle arrive un peu tard chez la duchesse de Berwick, et s'excuse en lui disant que la beauté de la soirée l'a engagée à descendre plusieurs fois la *calle de la Reyna*. Tandis qu'elle parlait, un rire général, quoique étouffé, circulait dans le salon. Sa figure déjà fort étrange l'était encore bien autrement. Elle n'avait qu'un sourcil !... Comme elle en manquait totalement, et que celui qui restait fai-

était si grande à Madrid, que les bustes qu'on voyait dans la cour du palais étaient eux-mêmes fardés. Les femmes mettaient du rouge dans leurs mains, sur leurs épaules et jusqu'au menton et derrière l'oreille.

sait une raie noire comme du velours, la disparate était complète. La marquise ne se doutait de rien. Le cortejo pas davantage. Venant du dehors, tous deux avaient les yeux éblouis par l'éclat des lumières. — Enfin le rire éclata, lorsque le sourcil perdu fut retrouvé en double au-dessus de celui de cortejo.

— Eh bien ! après tout, dit la marquise en reprenant son sourcil, je ne vois pas qu'il y ait là-dedans matière à tant rire.

Elle avait un sang-froid qui jamais ne se démentait. J'ai été témoin *auriculaire* d'une scène froidement injurieuse entre elle et une personne remarquable de la cour de Madrid, qui prétendait avoir eu plus de conquêtes à ses pieds. La marquise devint pâle ou rouge, on ne peut savoir lequel des deux, et s'écria :

— Si je le savais, vois-tu !... Si je le savais !...

Et l'on ne peut se figurer ce qu'elle dit qu'elle ferait. Elle avait alors cinquante et quelques années ; et comme les années de campagne comptent double, cela faisait un siècle.

Il y avait à Madrid, à cette époque, une femme parfaitement belle, nommée madame Carrujo. Elle était grande pour une Espagnole, et proportionnée comme le sont toutes les femmes de ce pays, surtout lorsqu'elles sont nées dans les colonies. Elles ont alors une perfection dans les formes que ne possèdent même pas les Andalouses les mieux faites. Madame Carrujo était

jeune, et avait avec elle deux jeunes filles, dont l'une venait d'arriver de la Havane avec son père, ainsi qu'elle nous l'a dit dernièrement dans un charmant ouvrage plein de grâce et de simplicité en même temps que d'esprit et de talent, car cette jeune enfant était madame Merlin. Il est facile de juger si elle devait être une gracieuse jeune fille. J'ai conservé un souvenir charmant de cette jeune et jolie mère, entourée de beaux enfants et vaine de leur beauté. Elle les mena avec elle à une fête que me donna le ministre de Hollande, M. Maynerss, et je ne l'ai jamais oublié. Pepita, l'autre fille de madame Carrujo et sœur de madame Merlin, était jolie aussi, mais bien moins charmante que sa sœur.

J'ai déjà parlé de la manie, car cela ne peut s'appeler autrement, qu'avait l'empereur de donner des missions avec des doubles instructions. Junot en avait reçu de lui-même, et avait l'ordre de ne correspondre *qu'avec lui* pour tout ce qui regardait quelques articles qu'il avait désignés. Je ne sais si M. de Talleyrand s'en apercevait; sans doute que oui. Un esprit aussi délié, aussi attentif à saisir au passage ce qui pouvait l'intéresser, n'avait certes pas laissé échapper cette preuve, sinon de défiance de l'empereur, au moins de grande prudence. Il y avait alors à Paris un Espagnol à la figure atroce, à l'âme pas trop belle, qui était venu comme herboriser dans les bureaux des affaires étrangères, ou plutôt chercher dans *nos*

métaux, et qui, tout en faisant de l'histoire naturelle, en préparait une terrible à l'Espagne. Cet homme, qui a été funeste à sa patrie, *soit* qu'il ait été traître, *soit* qu'il ait été stupide, en jouant les destinées de la péninsule ; *soit* qu'il l'ait vendue, *soit* qu'il l'ait livrée, est don Eugenio *Izquierdo*. Son nom va bien à la marche tortueuse qu'il a toujours suivie, *soit* par bêtise, *soit* par friponnerie. Mais je puis affirmer, par exemple, qu'il était fort spirituel. Oh! que cet homme a fait de mal à l'Espagne!...

CHAPITRE II.

Mon mari conçoit du prince de la Paix une opinion favorable. — Portrait de la princesse des Asturies. — Curieuse origine de la faveur du prince de la Paix. — Titre de prince conféré en Espagne aux étrangers seulement et aux membres de la famille royale. — Appréciation impartiale du prince de la Paix. — Il tient tête à l'inquisition. — Junot se rend près du roi à Aranjuez. — Ma présentation. — Vieux restes des coutumes féodales. — Pont du Mançaranez. — Pont de Tolède. — Le château de M. Aguado à Petit-Bourg. — Ma toilette de présentation. — Cérémonial. — Proscription des gants blancs. — La camareira mayor. — La reine me fait le plus gracieux accueil. — Son portrait. — Charles IV. — Ses habitudes. — Détails intéressants sur sa vie privée. — La reine d'Étrurie. — Mon embarras. — Questions nombreuses que m'adressent le roi et la reine d'Espagne.

La cour était à Aranjuez lorsque nous arrivâmes à Madrid. Junot, qui était fort pressé de parler au prince de la Paix, le vit le lendemain de son arrivée. Le prince était prévenu qu'il avait à lui communiquer des choses importantes de la part de l'empereur Napoléon; et quoique le canon d'Austerlitz n'eût pas encore grondé, l'Espagne était l'alliée la plus fidèle de la France, autant par

son intérêt que par *amitié* pour nous, comme on peut le croire. Mais ce mobile de fidélité est le plus puissant chez une nation comme chez un particulier ; celui-là ne trompe jamais. Le prince-roi, voulant plaire à l'empereur, fut dans cette entrevue parfaitement aimable, et Junot en revint tout-à-fait captivé.

— Berthier radotait, quand il me disait du mal de cet homme-là, me dit-il à son retour. On prétend qu'il est insolent ; tous les grands s'en plaignent, et moi je n'ai vu en lui qu'un courtisan tel que je me représente les hommes de la cour de Philippe V. Par exemple, il n'aime pas le prince et la princesse des Asturies, et il m'a prévenu que nous en serions fort mal reçus. Il m'a averti que la France n'avait pas de plus grand ennemi que le prince royal.... Je suis fâché d'avoir à écrire cela... Il a ajouté que c'était sa femme, la fille du roi de Naples, qui l'aigrissait contre nous, et cela uniquement parce que la France est l'alliée de l'Espagne.

— Ah ! monsieur l'ambassadeur, m'a-t-il dit, l'Espagne aura un jour en lui un roi qui la rendra bien malheureuse !.... Cette double alliance avec la maison de Naples forme un lien qui se rattache à l'Autriche, qui, de son côté, a épousé une troisième fille du roi de Naples.... Toutes ces femmes sont unies pour attaquer la France. Sa nouvelle gloire les offusque encore, et vous ne croiriez pas que cette ligue est formée et dirigée par la reine de Naples elle-même. Notre gracieuse souveraine, que

Dieu tienne en sa garde, combat cette mauvaise influence de toutes les forces de son esprit et de son amour maternel auprès de son fils; mais général....

Et il frappait son cœur de sa main droite en secouant la tête d'un air négatif à plusieurs reprises.

— Je suis étonnée de ce que tu me dis là, dis-je à Junot. J'ai entendu mon oncle Démétrius me parler souvent de la princesse de Naples, qui est maintenant princesse des Asturies; il l'a connue à Naples lorsqu'il y fut envoyé en mission par le comte de Provence. Elle est charmante, à ce qu'il m'a dit; elle est belle et parfaite non-seulement comme princesse, mais comme le serait une femme du monde. Elle parle sept à huit langues, est excellente musicienne, dessine, brode; enfin elle est vraiment une personne accomplie. Tu vois bien que c'est ton prince de la Paix qui radote.

Junot se mit à rire.

— Mais c'est toi qui radotes à ton tour, ma pauvre Laure.... Pourquoi donc une princesse ne serait-elle pas *accomplie* dans le sens que tu l'entends, et la plus méchante personne du monde?

— Parce que l'on peut être méchant quand on s'occupe aussi activement que le fait, dit-on, la princesse des Asturies. Bien plus, on n'en a pas la volonté. Enfin je pense ainsi. Je puis avoir tort; mais je crois qu'une femme qui s'occupe depuis le moment de son lever jusqu'à l'heure de son sommeil, de musique, de peinture, de poésie, qui

aime les beaux-arts enfin, ne peut avoir dans l'âme que des sentiments élevés. Je n'en dirai pas autant de ton prince de la Paix : on prétend qu'il sait à peine écrire.

— Oh ! pour celui-là on en a menti ! s'écria Junot qui était encore sous le charme. Tiens, vois, s'il est possible d'avoir au contraire une plus charmante écriture.

C'était vrai ; Junot me montra un billet qu'il avait reçu du prince de la Paix le matin même. L'écriture en était espagnole, c'est-à-dire indéchiffrable pour une étrangère ; mais elle était aussi belle qu'il est possible qu'elle fût.

— Elle n'est peut-être pas de lui, dis-je après l'avoir regardée.

— Comme tu es entêtée ! répondit Junot ; que t'a-t-il donc fait cet homme ? tu ne peux le souffrir.... Tiens, regarde donc.

Et il me montra une phrase du billet qu'il me traduisit, car je ne savais pas encore l'espagnol à cette époque.

Por mayor secreto escrivo en castellano y de mi puno, etc., etc.

L'origine de la faveur du prince de la Paix est assez curieuse pour que j'en dise quelque chose. Cet homme a été si malheureusement influent en Europe, qu'il est soumis à une enquête à laquelle lui-même ne peut se soustraire.

Don Manuel Godoï est né à Badajoz, en Estramadure. Son père était un petit gentilhomme de province, répondant pour sa qualité à ce que nous nommons en France un *gentillâtre*. Don Manuel avait un frère aîné, nommé don Luis Godoï, qui entra par faveur spéciale, je crois, du duc de l'Infantado (1), dans les gardes du corps. Don Luis était un grand et beau garçon ayant une belle tournure, dans le genre de celle de son frère. Il fut trouvé agréable par une personne qui, bien qu'elle fût placée en très-haut lieu, savait cependant distinguer ce qui lui convenait dans le plus bas étage. Don Luis se vit bientôt en faveur, et fit venir son frère dans la même compagnie des gardes du corps. Les affections n'étaient jamais d'une durée bien longue dans le cœur ou dans la tête de celle qui l'avait distingué. Don Manuel était probablement plus beau, plus agréable; enfin il plut. Son élévation fut rapide, et bientôt la cour d'Espagne apprit que le temps des *privados* était revenu. Mais Valenzuela et P. Nittard, le comte-duc et le cardinal de Lerme étaient des hommes de talent; et l'Espagne ne dormit pas sous leur règne d'un sommeil léthargique, dont elle ne se réveilla que pour tomber dans un abîme.

(1) Je n'ose affirmer le fait; cependant je crois en être certaine. La chose serait de peu d'importance sans doute, si l'on ne se rappelait toutes les persécutions qu'éprouva, pendant la faveur du prince de la Paix, le duc de l'Infantado, cet homme dont l'Espagne pouvait être si fière.

En peu de temps il fut nommé (1) d'abord duc de la Alcudia, puis prince *de la Paz*. Cette seconde dignité frappa d'autant plus, non-seulement en Espagne, mais dans le reste de l'Europe, que le titre de prince n'est jamais conféré aux nationaux. Ceux que nous voyons à la cour d'Espagne avec le titre de prince, sont d'origine sicilienne ou napolitaine, et relèvent de cette couronne comme princes. C'est ainsi que l'était le prince de Masserano, que nous avons connu à Paris. C'est par une grandesse attachée à un autre nom qu'ils se sont maintenus sujets du roi d'Espagne depuis que les deux royaumes sont séparés.

C'est à l'occasion du traité de paix signé en 1797 entre la république française et l'Espagne, que le duc de la Alcudia reçut cette insigne marque de faveur. Est-ce l'importance du service qu'il a rendu à sa patrie qui lui a mérité cette exception? Le fait serait curieux. Sans doute il rendit un grand service à l'Espagne en faisant la paix; mais qui donc avait fait déclarer la guerre ?.... A cette dernière époque, il était ministre des affaires étrangères. Toutes les autres grâces, toutes les faveurs qu'un souverain peut donner à un sujet, lui furent accordées; et dans un temps qui ne comprend pas dix années, il se vit l'homme le plus favorisé de ses maîtres que l'Espagne ait jamais vu autour

(1) Il fut nommé duc de la Alcudia en 1792, et prince *de la Paz*, en 1797.

du trône, et cela dans un pays où la faveur royale a le besoin de s'accorder.

Ce serait une erreur de croire, d'après ce que je viens de dire, que le prince de la Paix manque totalement de talent. Il a une conception prompte, de la facilité pour le travail, qualité rare chez les Espagnols, qui sont lents dans leur manière d'exécuter. Il a de plus des idées saines et souvent un jugement droit. Sans doute ces qualités auraient dû faire de lui un bon ministre; mais Dieu n'a pas jugé à propos que cela fût ainsi, et les résultats de son ministère coûtent encore aujourd'hui des larmes à l'Espagne.

Cependant il n'est pas méchant. Ses intentions étaient bonnes comme ministre et comme Espagnol. Plusieurs artistes furent recherchés par lui dans l'obscurité où les plaçait leur malheur, et encouragés par lui. Des voyages ont été entrepris par ses ordres, par des hommes capables de rapporter dans leur patrie des leçons de sciences et d'industrie. Il a fait construire des ponts, des chemins. Il a osé tenir tête à l'inquisition; et dans ce combat, le plus sérieux peut-être qui ait été livré par le trône à cet autel hérissé de torches et de glaives, la victoire est demeurée au pouvoir temporel.

D'où vient donc ce malheur qui est résulté de la puissance du prince de la Paix? Pourquoi cette haine de toute une nation contre cet homme? Il faut qu'il y ait de fortes, de puissantes raisons

pour cette attaque livrée par les masses à un seul individu : jamais elles ne s'ébranlent sans cause.

J'ai dit que la cour était à Aranjuez lors de notre arrivée à Madrid. Junot y fut d'abord sans moi, mais pour des raisons que j'ignorais. Je crois même que l'ambassadeur de France ne le savait pas. Junot n'aimait pas cette façon cachée d'agir, et me le dit plusieurs fois. Enfin, il fut décidé que je serais présentée le 24 de mars, en *confidencia*, c'est-à-dire sans paniers et sans le grand habit de cour.

Nous partîmes de Madrid le 23 de mars à quatre heures du soir, pour arriver au *sitio* pour souper, y coucher, et me trouver toute reposée et en disposition convenable pour faire ma toilette le lendemain pour être présentée à leurs majestés, à une heure après midi, c'est-à-dire immédiatement après leur dîner, avant le départ du roi pour la chasse. Je ne me rappelle pas précisément dans quelle maison nous fûmes loger. Je sais bien que le ministre de Hollande, M. Maynerss, était pour quelque chose dans la bonne réception qu'on me fit dans la maison que j'occupais. Je ne sais comment il se faisait que l'ambassadeur de France n'en avait pas encore une convenable. La chose était pourtant assez d'importance, puisque le corps diplomatique est obligé de suivre la cour d'Espagne dans tous les voyages aux différents sitios dans lesquels elle passe l'année. C'est encore une coutume du temps féodal, et la plus absurde du monde. Elle

n'est pas, au reste, la seule. J'ignore si elle a été conservée.

En sortant de Madrid pour aller à Aranjuez, on passe le Mançanarez sur ce pont construit sous Philippe II, par Juan de Herrera, et qui fit dire à un mauvais plaisant, que maintenant que le pont était fait pour la rivière, il fallait faire une rivière pour le pont. C'est un monument dont la renommée est fort usurpée. Le pont de Tolède, plus moderne que le précédent, et que l'on passe également pour aller à Aranjuez, est encore plus long et extravagant pour l'immense quantité de niches dont il est orné. A quelque distance, on traverse encore le Mançanarez, mais à gué; après quoi l'on se retrouve sur la magnifique route d'Aranjuez, bordée seulement par quelques tristes bouquets d'oliviers. On fait ainsi six lieues sur un chemin droit et uni comme un ruban, sur lequel vous ne rencontrez pas un cahot, et que vous parcourez en volant. J'ai souvent couru la poste en France, de la manière la plus rapide, et je puis dire la plus folle; jamais je n'ai retrouvé cette vélocité, ressemblant au trait d'une flèche, avec laquelle les mules vous emportent sur la route de Madrid à Aranjuez. C'est fabuleux. On descend ensuite dans la ravissante vallée où est le sitio royal d'Aranjuez; du côté du nord, les montagnes qui la forment sont bordées par la *Xarama*, et du côté du levant, le Tage vient se marier à la Xarama et y serpente pendant près de trois lieues.

Tout ce que les poètes nous ont raconté de l'Arcadie, de la vallée de Tempé, des lieux les plus favorisés du ciel, ne peut approcher d'Aranjuez. A peine entré dans la vallée, on perd le souvenir des plaines crayeuses de la Nouvelle-Castille; plus d'aridité, plus de champs stériles; partout de beaux ombrages, partout des fleurs, des prairies, des arbres chargés à la fois de fleurs, de fruits mûrs et de fruits verts; on respire un air embaumé : c'est une autre vie, une nouvelle existence.

Le château n'est pas beau; c'est une maison de plaisance, simple même, et qui pourrait presque appartenir à un riche particulier, comme, par exemple, M. Aguado, qui certes à Petit-Bourg a un château plus beau que celui de son maître à Aranjuez. Mais ce que tout son or ne peut lui procurer, c'est la riche fertilité qui l'entoure, et cette nature si féconde, si odorante, si pleine de vie.

Cependant Aranjuez est l'*œuvre*, si l'on peut dire ainsi, de quatre souverains. On lit sur la façade :

Philippus II (1) *instituit : Philippus V provexit.*
Ferdinandus VI, pius felix, consummavit, an. 1752.

(1) M. de Bourgoing s'est trompé en attribuant à Charles-Quint la fondation d'Aranjuez. C'est son fils qui le premier l'a habité.

Charles III a fait travailler aux deux ailes ; et pour que ses soins ne soient pas oubliés, on a gravé pour lui cette courte inscription :

Carolus III adjecit, an. 1775.

Le Tage entoure le palais, ou plutôt la maison, et forme, devant un parterre qui est au bas des fenêtres, une cascade artificielle très-belle. Il est si près des murs, que de sa terrasse le roi peut se donner le plaisir de la pêche.

Je fus ravie de l'aspect de ce beau paradis ; j'aurais voulu mettre une petite robe blanche, un chapeau de paille, et m'en aller courir au travers de ces belles prairies, sous ces belles allées formées par des ormeaux séculaires dont l'ombrage forme à son tour des voûtes admirables de fraîcheur mystérieuse, et si doucement éclairées, même au plus fort du jour, qu'on ne peut s'empêcher d'être ému en y posant le pied. Tout cela tentait ma jeune tête ; il me déplaisait fort d'aller me mettre en grande toilette à midi, au milieu d'un bouquet de verdure et de fleurs ; mais il fallait faire madame l'ambassadrice, et je m'habillai. Je mis un habit de cour *impérial*, c'est-à-dire un de nos habits. J'étais coiffée avec des diamants, et j'en avais également à mon cou et à mes oreilles. J'avais voulu mettre des perles, car le jour, les diamants me paraissaient bien *écrasants ;* mais au premier mot que j'en dis à la marquise d'Arizza et à ces dames, elles se récrièrent

comme si j'avais voulu faire une insulte à leur reine. Je mis donc des diamants.

Mais elles m'avaient prévenue d'une chose à laquelle je ne crus pas ; car je pensai qu'elles avaient voulu se moquer de moi : elles m'avaient annoncé que la reine ne recevait jamais une femme avec des gants blancs.

Vous aurez donc grand soin de les ôter, me dit la duchesse d'Ossuna, car cela ferait un très-mauvais effet.

Je ne fis que rire de cet avertissement ; et lorsque je fus habillée, je ne pensai même plus à ce qu'elles m'avaient dit, et je mis une belle paire de gants blancs. Mais quel fut, en effet, mon étonnement, lorsque, arrivée à la porte de l'appartement où la reine et le roi devaient me recevoir, la camarera-mayor s'arrêta, et me prit par le bras en me faisant signe d'ôter mes gants ! Comme elle ne parlait pas du tout français, et qu'alors je ne comprenais pas une parole d'espagnol, le dialogue n'était pas bruyant, mais il était animé par nos gestes ; et si la vieille dame, dont j'ai oublié le nom, avait conversé dans sa jeunesse, comme cela était encore usité sous Philippe V, en faisant jouer ses doigts ainsi que les sourds-muets de l'abbé Sicard, elle eût été très-éloquente ; car je voyais que l'humeur s'en mêlait, et voici pourquoi : c'est qu'aussitôt que j'avais vu que l'avertissement m'avait été donné à bon droit, je m'étais demandé pourquoi, moi, Française, étrangère, n'ayant

aucun titre près de la cour d'Espagne, je me soumettrais à cette coutume absurde et folle. Je l'étais peut-être bien un peu moi-même de penser et de vouloir tout cela, mais je n'ai jamais eu une tête facile à conduire, et une volonté fort *ductile*. Je me mis donc en insurrection contre la camarera-mayor, et retirant mes deux mains gantées, je me contentai de lui répéter :

— Nada, nada, senora.

— Senora ambaxadrice es menester, es menester.

Enfin, voyant que je résistais véritablement, elle sourit, et, me prenant la main avec un peu de violence, elle se mit en devoir de tirer mes gants avec ses petites mains noires et sèches, qui formaient un contraste bizarre avec cette peau éclatante du gant. Je vis enfin le ridicule qu'il y aurait à moi de lutter avec cette vieille personne, et je me laissai déganter de bonne grâce. Elle ploya très-soigneusement mes gants, puis les plaça dans un rideau rouge, qui était près de la porte de la chambre de la reine. Puis, regardant mes mains, elle fit une exclamation :

« Jesus ! . . . Jesus ! muy bonitas ! . . . oh ! . . . »

Elle voulait sans doute me consoler d'entrer ainsi avec une longue traîne, des diamants et des bras nus. J'oubliais que, tout le monde étant ainsi, je n'étais pas extraordinaire ; mais j'avoue que je ne pouvais supporter l'idée d'être ainsi présentée à des souverains.

La camarera-mayor entra pour prendre les ordres de leurs majestés, et tout aussitôt je fus introduite.

Le roi et la reine étaient fort près de la porte et si près même qu'il me fut difficile de faire mes trois révérences. La reine vint à moi, et m'accueillit avec une grâce parfaite. Elle me parla d'abord de mon voyage, avec un intérêt qui pourtant n'était certes par vrai, car elle se souciait fort peu de moi; mais elle en avait l'apparence, ce qui était toujours d'un grand prix alors de la part d'un souverain. C'était un préjugé sans doute; mais tout en disant, aujourd'hui même, *c'est un préjugé*, je crois que nous ferions de même, et que nous dirions comme madame de Sévigné :

« Mon Dieu, que *notre roi est un grand roi!* mais il faudrait pour cela qu'il m'engageât à danser, et malheureusement je ne danse plus. »

La reine me parut encore belle; elle commençait à être déjà grasse; son menton se doublait, comme celui de Catherine II : ce qui donnait à sa figure une apparence de matrone. Cependant elle était coiffée à la grecque, avec des perles et des diamants nattés avec ses cheveux, ou plutôt ceux de sa perruque; elle avait la gorge nue, très-découverte, ainsi que les épaules; une robe de taffetas jaune, sur laquelle en était une autre de point d'Angleterre de la plus grande beauté. Ses bras étaient nus, ornés de bracelets formés par de magnifiques perles, avec un cadenas qui était d'un

seul rubis, plus beau que tout ce que j'ai vu en ce genre. Je ne pus m'empêcher de songer à l'aventure de mes gants en voyant les bras de la reine : ils étaient superbes ainsi que les mains. Son coup d'œil rapide eut bientôt deviné le sujet d'un imperceptible sourire que je ne pus retenir.

« Vous avez été étonnée de ne pas conserver vos gants, madame l'ambassadrice, me dit-elle ; c'est un usage dont vous ne devez pas vous plaindre, car vos mains sont faites pour être vues. »

Au lieu de ce compliment, j'aurais préféré qu'elle me dît pourquoi cet usage avait été institué. J'ai eu beau le demander à cent personnes en Espagne, toutes m'ont répondu des pauvretés : comme, par exemple, que le digne Charles IV ne pouvait pas voir une femme avec des gants blancs sans en devenir amoureux. Il était un vertueux et bon roi ; mais, en vérité, la personne qui l'aurait conquis pouvait en sûreté conserver ses gants sans être dangereuse pour la reine Maria-Luisa. Elle aurait facilement résisté à la séduction du bon roi Charles IV, et lui aurait répondu, comme cette *dama de Palacios* à Philippe IV, lorsqu'il fut frapper à sa porte :

Baya, Baya usted con Dios, no quiero ser monja. (1)

(1) Toutes les fois qu'un roi d'Espagne avait une liaison intime avec une femme, elle devait se faire religieuse lorsque cette liaison cessait. C'était presque toujours à *las descalzas reales* qu'elles se retiraient. Cette coutume tomba

Charles IV avait une figure et une tournure extrêmement originales : il était grand ; ses cheveux étaient blancs et assez peu fournis ; son nez, d'une extrême longueur, n'embellissait pas un visage naturellement sans expression, mais cependant sur lequel il y avait de la bonté et un désir de bienveillance. Sa toilette n'était pas brillante lorsque j'eus l'honneur de le voir ; il portait un habit bleu, fait en frac, d'un drap assez râpé, avec des boutons de métal jaune, et croisé, comme le portent aujourd'hui les jeunes républicains ; une culotte de peau de daim et des bas bleus roulés sur le genou, comme nos arrière-grands-pères les portaient il y a cent ans, avec des guêtres par là-dessus. J'appris ensuite que c'était son costume de chasse. Il prenait ce plaisir, ou plutôt cette fatigue, tous les jours de la vie, comme son père, quelque temps qu'il fît.

« La pluie ne brise pas les os », disait-il. (2)

Et chaque jour, après son dîner, il montait en voiture et faisait sept à huit lieues avant d'entrer en chasse. Les ministres étrangers étaient admis, d'après l'ancienne étiquette, à faire leur cour deux fois par semaine : le jour où je fus présentée était

en désuétude sous Charles II et Charles III, qui n'eurent pas de maîtresses; mais elle était encore en vigueur sous Philippe IV.

(2) Un de ses fils étant à l'extrémité, il n'en fut pas moins chasser comme si l'enfant se portait bien : *Qu'y puis-je faire?* dit-il.

un de ceux où avait lieu cette demi-réception. Le roi n'en était pas plus paré, comme on le voit. Quant à la reine, elle était fort élégante, ainsi que je l'ai dit. Après m'avoir parlé de mon voyage, de ma fille, *qu'on lui avait dit être charmante*, elle aborda un singulier sujet d'entretien, et me parla de l'impératrice Joséphine. Elle ne m'en dit que peu de mots, parce que je coupai court à l'entretien; mais il me fut facile de voir qu'elle avait été influencée par un jugement autre que le sien dans celui qu'elle avait porté.

— Comment s'habille-t-elle? me demande-t-elle.

— De la manière la plus élégante et avec le meilleur goût, répondis-je; nous prenons modèle sur les modes qu'elle porte, non pas parce qu'elle est notre souveraine, mais parce que son bon goût nous indique ce qu'il y a de plus joli et de plus gracieux.

— Porte-t-elle du rose?

Je répondis que non; et cela était vrai à cette époque. Ce qu'il y a de singulier, c'est que l'impératrice a porté du rose beaucoup plus tard; mais je ne me rappelle pas de lui en avoir vu porter pendant les années du consulat et les premières de l'empire. Pourquoi cela? Il me semble que le rose lui aurait été aussi bien qu'à une figure fanée de vingt ans, ou bien à une femme dont la tournure eût été absurde à vingt-cinq.

— Et des fleurs en porte-t-elle? demanda la reine.

Je répondis affirmativement; mais il me fallut spécifier, et je fus obligée de raconter plusieurs toilettes de l'impératrice aux fêtes qui furent données pour les cérémonies et les somptuosités du sacre. La reine me dit ensuite :

— Vous avez vu ma fille, la reine d'Étrurie? N'est-ce pas qu'elle est aimable? n'est-ce pas qu'elle me ressemble?

Je fus fort embarrassée pour répondre, parce que je n'ai de ma vie pu imaginer quelque chose de plus laid que la reine d'Étrurie. J'eus peur d'un piége. Je ne pouvais croire que l'amour maternel pût aveugler à ce point. C'est bien celui-là qu'on devrait peindre avec un bandeau doublement plus épais que l'autre, et qui jamais ne se délie; car il n'y a point de déception. Je ne sus donc d'abord que répondre, mais mon bon sens naturel me fit cependant voir que la reine me questionnait de bonne foi, et je lui dis qu'en effet la reine d'Étrurie avait une ressemblance assez marquée avec sa majesté.

— Oh! me dit-elle, ce n'est rien; vous allez voir ma *Carlotta* à Lisbonne... Elle ressemble à son père et à moi d'une manière frappante. Remarquez-le bien. C'est son père dans le haut du visage, et moi par le bas. »

Ce qu'il y a de plaisant, c'est que c'est vrai; et

pourtant la reine de Portugal était bien laide, et la reine d'Espagne avait dû être belle. Le fait est qu'à l'époque où je l'ai vue (1804-1805), elle était fort laide. Elle n'avait plus de dents, et celles qu'un dentiste lui avait replantées ne l'avaient pas été assez bien pour faire illusion. Quant au roi, il opinait de la tête à tout ce que disait *Luisa*, en souriant et en me regardant d'un air d'intelligence. J'ai vu peu de physionomies aussi parfaitement bonnes. Tout-à-coup, s'ennuyant probablement d'être ainsi *délaissé*, il me demanda comment j'avais trouvé les *coches de colleras;* que j'avais dû être bien étonnée de voir des mules et des mulets, car c'était sans doute une nouveauté pour moi.

Je ne pus m'empêcher de rire; car alors, je dois le dire, j'étais une joyeuse jeune femme, et je lui répondis que ses plus beaux mulets lui venaient de l'une de nos provinces de France, du Poitou. Je n'oublierai jamais l'expression d'étonnement qui se peignit sur sa bonne et excellente figure. Il me regarda avec stupéfaction, comme si je lui avais annoncé que le Pérou était à Madrid.

— Savais-tu cela, Luisa? demanda-t-il à la reine.

La reine lui fit signe que oui. Pendant qu'il parlait, elle me regardait avec une extrême attention, et je trouvai que ses yeux étaient encore admirables.

— N'est-ce pas, dit-elle au roi, que madame

Junot a la figure espagnole? C'est la même teinte de peau, la même couleur de cheveux et de sourcils... Les yeux espagnols...

— Oui, oui, dit le roi, *la senora es espagnola*. Et il se frottait les mains en riant.

— Cependant, me dit la reine, vous êtes née en France, n'est-ce pas?... Vous n'êtes pas née en Grèce?... Ma belle-fille, avec qui je parlais de vous hier, m'a dit qu'elle avait vu à Naples quelqu'un de votre nom, un prince de Comnène... Est-ce votre père ou votre frère?

— C'est mon oncle, madame, lui répondis-je. Et je lui expliquai en deux mots que mon nom n'était pas Comnène, et que c'était seulement par ma mère que je tenais à cette famille.

La reine me congédia, ainsi que le roi, après une audience assez longue, comme on le voit, et remplie de bonté et de bienveillance pour moi. J'ai conservé de cette première entrevue un souvenir que le temps n'a pas détruit. Plus tard, j'ai été en mesure de lui en témoigner ma reconnaissance, ainsi que des marques de bonté qu'elle me donna dans une autre circonstance. Hélas! le moment où *mon assistance* put être utile à cette malheureuse famille n'était pas éloigné! Ce fut lorsque les ordres de l'empereur la confinèrent si cruellement à Marseille. Mon frère y était toujours. Il fut pour eux ce que son âme grande et belle, son cœur généreux lui commandaient d'être; et certes,

ce ne fut pas ma parole qui augmenta son intérêt envers les nobles proscrits qui étaient confiés à sa garde. Cependant je crois pouvoir assurer que, dans sa tendresse fraternelle pour une sœur qu'il a toujours si bien aimée, il fut heureux de témoigner plus de soins, plus d'attentions ceux qui m'avaient accueillie avec bonté et bienveillance aux jours de leur grandeur.

CHAPITRE III.

Particularité importante de ma visite à leurs majestés. — Mon étonnement à la vue du prince de la Paix, et sa singulière tenue. — Réflexions que me suggéra cette circonstance. — Union du prince de la Paix avec une princesse de la maison de Bourbon. — Étranges commentaires sur ce mariage. — Haine de la princesse de la Paix pour son mari. — Mme Tudo. — Anecdote bizarre. — Faveur d'un jeune garde du corps. — Passion malheureuse du roi pour la musique. — Ma présentation à la princesse des Asturies. — Mauvaise humeur du prince des Asturies. — Hésitation de Junot. — Le comte de Campo d'Allange. — Notre promenade dans les jardins.

Une particularité que j'ai passée sous silence dans ma visite royale mérite pourtant d'être rapportée. En entrant dans la chambre où la reine me fit l'honneur de me recevoir, j'ai déjà dit que j'eus peu de pas à faire pour arriver près d'elle et du roi. Tous deux étaient debout. La chambre pouvait avoir vingt-cinq pieds sur dix-huit à peu près. Sa grandeur était donc raisonnable, et me permettait de voir très-bien à l'extrémité de la pièce ce qui s'y passait. Je n'y fis pas d'abord grande attention; mais ensuite, quelque peu convenable qu'il fût de regarder par-dessus l'épaule de la

reine, la singularité du spectacle qui s'offrait à moi me fit enfreindre la convenance.

C'était un homme que je voyais à l'autre bout de la chambre. Cette particularité n'aurait eu en elle-même rien d'extraordinaire, si son attitude et sa manière d'être eussent été ce qu'elles devaient être dans la chambre du roi et de la reine d'Espagne; mais toutes deux avaient un air étrange et inusité.

Cet homme paraissait avoir de trentre-quatre à trente-cinq ans. Sa figure était belle, c'est-à-dire qu'il était ce qu'on appelle un beau gros garçon bien portant, sans souci, et pas du tout distingué dans sa tournure; ce qui est rare en Espagne, où l'espèce *caballerisca* a pu dégénérer, mais où du moins elle n'offre à l'œil rien de commun dans son allure. Le personnage que je voyais était chamarré de cordons de toutes les sortes; il avait le premier ordre de l'Espagne, la Toison d'Or, celui de Saint-Janvier, le grand ordre de Charles III, de Saint-Ferdinand, de Malte, du Christ; et je dus comprendre que cet homme était un important personnage, et en effet je ne me trompais pas, c'était le prince de la Paix.

Mais ce qui me paraissait étrange n'était pas de le voir dans la chambre de la reine, où il demeurait tout le jour; c'était *sa tenue*. Appuyé contre une console qui était au bout de l'appartement, il y était presque couché, et jouait avec un gland de draperie qui était à sa portée. Je ne puis dire l'impression qu'il produisit sur moi en se présentant

sous un jour aussi peu convenable. Je n'ai jamais pu expliquer comment devant une *transeunte* il n'avait pas été plus retenu dans sa façon d'être. Était-ce, au contraire, cette qualité de *transeuntes* (1) qui lui a donné la pensée de se faire voir à moi sous ce point de vue familier dans le plus intime intérieur du roi et de la reine? Je l'ai présumé et je le crois encore, ou peut-être l'habitude était-elle si forte qu'elle ne lui a pas paru ni ridicule ne extraordinaire.

Au moment où je parle, sa faveur était immense, et n'offrait aucun exemple, même dans ce pays, où les rois depuis tant de règnes n'ont d'autre prérogative que celle de s'asseoir sur un trône sans puissance, et de la déposer dans les mains d'un *privado*. *Le prince de la Paz* réunissait sur sa tête les deux faveurs souveraines, et c'est là le bizarre de son étoile; et lorsque *Manuelito* ne se trouvait pas auprès de Charles IV, il fallait qu'il se trouvât, il fallait qu'il vînt; car le roi surtout ne supportait qu'imparfaitement son absence.

Il avait alors le titre de prince, qu'aucun seigneur d'origine espagnole n'avait encore porté sans en avoir précisément le titre; il était premier ministre (2), conseiller d'état, chef et inspecteur

(1) *Passante*, étrangère.

(2) Il était aussi amirante de Castille, dignité que la cour de Madrid avait laissée dans l'oubli depuis que don Juan de Cabrera, comte de Melgar, après avoir trahi avait fui en Portugal, où il mourut à Estremoz.

des quatre compagnies de gardes du corps, généralissime des armées de terre et de mer, grade qui n'avait jamais existé en Espagne avant lui, et qui fut créé tout exprès pour lui donner le pas sur les capitaines-généraux. Cette étonnante faveur avait sa source dans la cause que j'ai rapportée au commencement de ce chapitre. Il faut ajouter à ce que je viens de dire, qu'il avait depuis peu de temps épousé une princesse de la maison de Bourbon, la fille de l'infant don Luis, sœur de l'archevêque de Tolède. Ce mariage, dont j'ai entendu dire d'étranges choses en Espagne, lorsque pour la première fois je passai quelques semaines à Madrid, a prouvé qu'il ne faut jamais contraindre pour une alliance éternelle : tous deux se détestaient; mais rien n'égalait la haine que la princesse de la Paix avait pour celui qu'elle refusait de reconnaître pour son mari.

— Vous en serez mal reçu, dit Beurnonville à Junot, si elle peut présumer que vous êtes bien avec le prince.

Ce n'est pas ce que disait le prince de la Paix; car Junot devant être présenté à la princesse, il lui dit :

— Cela vous dédommagera des *figures refrognées* que vous allez être obligé de voir, ainsi que madame Junot. Au moins ici vous aurez un bon accueil et un visage gracieux.

Or, il faut dire que ces *figures refrognées* dont

il parlait, c'étaient celles du prince et de la princesse des Asturies.

La princesse de la Paix détestait tellement son mari, car enfin il l'était, quoi qu'elle en dît, puisqu'elle en avait une fille, qu'un jour, se trouvant à Madrid après les terribles affaires d'Aranjuez, avec un homme de ma connaissance, le général Joseph Lagrange, et lui parlant de tout ce que lui avait fait souffrir le prince de la Paix avec ces humiliations relativement à cette *Tudo*, disait-elle, elle ajouta, en lui montrant sa fille, qui courait dans la chambre :

« Enfin je le hais au point que je n'aime pas cette enfant parce qu'elle est sa fille!... »

Je crois difficile de trouver un exempel de mauvais cœur et d'âme méchante qui puisse balancer celui-ci. Le prince de la Paix peut avoir tenu une conduite peu honorable avec la femme que ses souverains lui avaient donnée comme récompense et comme faveur enfin ; mais ce mot semble autoriser tout ce qu'il a fait contre elle. On disait alors assez généralement à Madrid qu'il avait été marié avec cette madame Tudo, que je vis au spectacle de loin, et qui me parut une fort belle personne. Elle avait un hôtel dans lequel elle vivait au milieu d'une famille assez nombreuse, qu'on disait appartenir au prince de la Paix. Du reste, je n'affirme rien ; je ne fais que rapporter les bruits de la cour et de la ville, qui avaient à cette époque cours dans le monde, comme cela arrive toujours dans

une grande ville. J'ajouterai même, pour être tout-à-fait impartiale, que j'ai long-temps cru, comme beaucoup de monde, que le prince de la Paix était marié avec madame Tudo avant d'épouser la princesse de Bourbon, et que l'ambition l'avait aveuglé au point de devenir bigame. Mais il y a peu de temps, je puis dire même peu de jours, qu'une personne (1), en la foi de laquelle je puis me reposer, m'a affirmé qu'elle avait été témoin du mariage du prince de la Paix, à Rome, avec madame Tudo, après la mort de madame la comtesse de Chinchon(2). Comme il est impossible de faire deux fois la cérémonie du mariage à l'église, il est donc constant que M. le prince de la Paix était marié en très-légitime mariage avec la princesse de Bourbon, et que c'était elle qui, au contraire, avait tort d'égratigner ainsi ses devoirs, comme cela lui est arrivé souvent.

Puisque je parle du prince de la Paix, il faut que je raconte une anecdote qui courait alors à Madrid, et qui peut servir de suite aux sujets de réflections sur la faveur étonnante dont jouissait alors don Manuel Godoï.

(1) Cette personne est madame Sa.... Elle est presque Romaine, car elle habite Rome depuis plusieurs années, où elle est aimée et considérée. Elle m'a certifié la vérité du mariage du prince de la Paix avec madame Tudo, et je la crois.

(2) La princesse de Bourbon avait pris le nom de comtesse de Chinchon. Elle est venue à Paris peu de temps avant sa mort. Elle est sœur de madame la duchesse de San-Fernando.

Il avait aimé la reine, ou plutôt il en avait été aimé. J'adopte plutôt cette version que l'autre; car il était beau et jeune, et la reine, pour le dire avec tout le respect dû à une tête couronnée, était vieille et laide. Mais enfin il y avait dans tout cela du Potemkin (1), et Maria-Luisa valait bien Catherine II, et même davantage; car au moins elle ne faisait pas étrangler ses maris. Le prince de la Paix, qui avait, je crois, pris le Sarmate pour modèle, voulut le suivre en tout; et lorsque la passion fut un peu calmée, il jugea convenable de diriger les nouvelles affections. Il prit donc assez d'humeur de l'introduction d'un jeune homme, exempt dans les gardes, qui s'appelait *Mayo*. Il était bien fait, joli garçon, et pouvait aller loin. Le prince se fâcha donc, et inutilement; car le jeune homme était en possession, et le chasser de là n'était pas chose facile. Mais il s'en vengeait en lui lançant, ainsi qu'à la reine, toutes les épigrammes qui lui venaient à l'esprit. Un jour, étant à la Granja (San-Ildefonso) avec le roi et la reine, sur un balcon donnant sur la cour d'honneur, ils virent arriver un carrosse attelé de quatre chevaux, avec des

(1) La faveur du prince de la Paix a un extrême rapport, selon moi, avec celle de Potemkin. Catherine le redoutait en ne l'aimant plus, et le pleura pourtant beaucoup. Je sais, et cela me vient d'une source authentique, que la reine d'Espagne craignait le prince de la Paix à un degré remarquable. Cependant c'est en le soignant à Rome, dans une grave maladie, qu'elle a pris cette fatigue dont elle est morte.

domestiques en livrée, un piqueur, enfin un train de prince.

— Oh ! oh ! dit le roi, qu'est-ce donc qui nous arrive là ?.. — Eh ! mais, c'est Mayo !.. — Et, grandement étonné, le bon prince regardait alternativement Luisa et le *privado*... Puis, tout-à-coup il dit : Depuis quelque temps je remarque, en effet, que Mayo fait une dépense extraordinaire. L'autre jour, je le vis au Prado dans un équipage plus beau que le tien, Manuelito.... Qu'est-ce que cela signifie ?

— Oh ! mon Dieu, rien que de très-simple, répondit le prince de la Paix en jetant un regard de côté à la reine, qui, toute déterminée qu'elle était, tremblait de peur que *Manuel Godoï* ne fût *jaloux;* mais il n'y pensait pas, vraiment : il avait plus d'esprit que cela.

— C'est une affaire toute naturelle, dit-il au roi... C'est *une vieille folle* qui s'est amourachée de lui, et qui lui donne autant d'argent qu'il en veut.

— Voyez-vous ! dit le roi..... Et quelle est cette vieille folle ? Est-ce la Santiago ?...

Le prince jugea que la correction était apparemment suffisante, et changea la conversation. Cela n'était pas difficile avec le roi Charles IV ; il n'y avait qu'à lui conter qu'un lapin passait, et la chose était faite. Il est vrai de dire aussi que son oreille était également ouverte aux plaintes des malheureux, quand la triple enceinte formée au-

tour du trône les laissait parvenir jusqu'à lui. Il était vraiment bon.

En parlant de la reine, j'ai oublié de faire davantage l'éloge de son esprit de conversation. Elle l'avait très-remarquablement orné, aimait à *causer*, et y était propre; ce qui est rare chez les princes. Elle était bonne musicienne et aimait beaucoup la musique. Quant au roi, c'était aussi une passion, mais une passion malheureuse. Tous les jours, au retour de la chasse, il y avait concert, et dans le plus intime intérieur. Le roi prenait son violon, et faisait sa partie dans un quatuor d'Haydn, un quintetti de Boccherini, ou quelque belle pièce de Viotti ou de Jarnowick. Qu'on juge de ce que devaient souffrir de beaux talents comme quelques-uns de nos violons fameux qui, étant alors en Espagne, étaient *requis* pour faire de la musique avec le roi! Libon, dont le ravissant talent nous est bien connu, a passé quelque temps à Madrid, et fut, comme les autres, de la partie royale. Je sais de l'un de ces pauvres martyrs, qu'un jour on s'aperçut qu'il y avait *imbroglio* dans le *tutti*. Ce n'était pas la faute des artistes, certainement. Ils se consultèrent, et Olivieri, que j'ai entendu depuis à Lisbonne, où il était le premier violon du grand Opéra, prit sur lui de dire au roi que la faute en était à sa majesté, qui n'attendait pas trois mesures avant de reprendre sa partie. Le bon et excellent prince parut aussi surpris que s'il eût été question de la chose la plus inusitée. Il regarda l'artiste avec stupéfac-

tion ; puis se tournant en remettant son *arme* musicale sous son menton, il dit majestueusement en italien :

« I rei n'aspettano mai. »

Qu'on juge de la belle harmonie que cela devait faire !

J'avais une grande envie, ou plutôt un vif désir de connaître la princesse des Asturies. Ayant fait demander l'heure à laquelle je pouvais lui être présentée, on me donna celle de trois heures comme plus commode pour la princesse, qui, toujours occupée, ne perdait pas son temps à dormir comme les habitans d'Aranjuez. J'avais des raisons à moi connues pour désirer de voir la princesse. Je la connaissais depuis long-temps, bien que je ne l'eusse jamais vue. Ses malheurs intéressaient pour elle ; sa renommée était européenne. On sait toujours tant de gré à une princesse d'être au-dessus des autres femmes !... Et celle-là leur était vraiment supérieure. Sans doute une belle-mère n'a pas le cœur d'une mère. Une mère est glorieuse des succès de sa fille ; une belle-mère en est jalouse ; et la jalousie de vanité, lorsque cette vanité est blessée, donne un vernis qui corrode et brûle tout ce qu'elle touche. La reine de Naples, qui certes était une méchante femme (1), s'attendrissait pourtant à la vue de cette fille si *docte* et si naturelle dans

(1) Qu'il nous soit permis de le dire, à nous autres Français qu'elle a tant et si cruellement persécutés. Ce n'est que justice de se plaindre.

son savoir. Mais la reine d'Espagne fronça ses noirs sourcils, et prit, dès le premier jour, une antipathie qui, plus tard, devint de la haine contre cette charmante belle-fille, qui, au cercle de la cour, parlait à chaque ambassadeur dans la langue de sa nation.... Oh! la haine produite par l'*envie* d'une femme a quelque chose d'horrible dans ses résultats.

La princesse des Asturies, à l'époque où je lui fus présentée pour la première fois, était encore ce qu'on peut appeler une jeune mariée. Elle avait été amenée à Barcelone, où s'était fait le double échange, pour venir en Espagne épouser le prince des Asturies (aujourd'hui Ferdinand VII); et son frère, qui la conduisait, venait prendre l'infante dona Maria pour la faire monter sur le trône des Deux-Siciles, comme il conduisait sa sœur à celui des Espagnes... Hélas! les deux projets furent également vains; aucune des deux princesses ne ceignit cette couronne qu'elles allaient chercher bien loin de leur patrie, tandis que la fille du plus pauvre paysan de la Catalogne, célébrant ce même jour ses noces, vit aujourd'hui heureuse et entourée d'une nombreuse famille. Il semble que les têtes couronnées, ainsi brillamment coiffées, assises sur des siéges plus hauts que ceux des autres hommes, soient aperçues de plus loin par la mort et par le malheur. Quelle destinée que celle de la princesse des Asturies!... Je savais, par des personnes de son intérieur, à quel point elle était malheureuse.

Le prince de la Paix, soit qu'il eût été véritablement offensé par le prince des Asturies ou par la princesse, tenait une conduite envers tous deux, qu'il est constant que l'héritier du trône ne pouvait supporter sans prendre positivement la volonté de s'en venger. On prétend à juste titre que les princes sont des hommes comme tous les autres, et la chose est incontestable ; mais, en l'accordant, il faut aussi faire une autre concession : c'est que, puisqu'ils sont des hommes comme nous, ils en doivent avoir les passions ; et la vengeance peut s'éveiller dans leur cœur tout comme dans celui du dernier homme de leur royaume. Après cela, le sublime du caractère d'un roi c'est d'oublier et de mépriser les attaques qui lui sont faites, et qui bien souvent n'ont d'autre motif que le mécontentement d'un homme auquel il n'a été donné qu'une sous-préfecture quand il demandait une préfecture. Oh ! que j'ai vu des patriotes comme cela depuis 1830 (1)!... Mais le prince des Asturies, qui ne sollicitait pas de nous une préfecture, quoique je l'aie connu dans un temps où il demandait à mains jointes une femme à l'empereur (2) ; mais enfin,

(1) L'histoire de ces deux années est bien curieuse. Je m'en occupe en ce moment ainsi que de celle de la restauration, mais d'une manière tout-à-fait spéciale et détaillée.

(2) Que Votre Majesté me donne une de ses nièces, disait-il à l'empereur. — Mais elles ne veulent pas. — Une des parentes de Sa Majesté l'impératrice. — Elles ne veulent pas non plus. — Eh bien ! Sire, une femme *quelle qu'elle soit*, pourvu que je la tienne de votre main.

alors, en 1805, il ne voulait que justice; il voulait que l'héritier du trône fût respecté; que sa femme retrouvât un intérieur heureux, ou du moins paisible; qu'elle et lui, enfin, ne reçussent pas d'*insultes* de don *Manuel Godoï*. Il ne voulait que justice, je le répète. Il aimait la princesse d'un amour vrai et profond, comme on le ressent à vingt ans. Elle le lui rendait avec franchise et abandon; et je savais par avance que l'attachement des malheureux jeunes gens était le seul adoucissement qu'ils trouvaient à une vie toute de peines et de chagrins sans cesse renouvelés. Cette connaissance que j'avais de leur intime intérieur me donna une vive émotion lorsque j'entrai dans la chambre. Elle était encore augmentée par ce qui m'avait été dit par Junot, qui croyait qu'il était ordonné au prince des Asturies de nous recevoir. *On lui* avait dit, dans une intention bonne et aimable sans doute, que la veille même le prince des Asturies avait répondu au mayordomo-mayor ou au lumiller de corps qui lui demandait son heure :

Veremos... veremos;

et qu'enfin pressé de rapporter une réponse au roi, il avait insisté auprès de Ferdinand, et qu'enfin, impatienté de l'importunité du grand-officier de la couronne, il avait ajouté en frappant du pied :

Este embaxador eso Gavacho como los otros.

Junot, lorsqu'on lui rapporta cette parole, fut au moment de ne pas aller chez le prince royal. Il

se connaissait ; il savait que non-seulement un mot, mais une inflexion de voix, un regard, qui pouvaient attaquer la personne de l'empereur, qu'il avait l'honneur de représenter en ce moment, le trouveraient sans raisonnement pour une telle offense. Ce fut monsieur de..., personne attachée au grand *despacho*, ainsi qu'au petit, et qui servait les intérêts de la France, qui lui remontra que la chose pouvait être incertaine, et que bien sûrement, le prince l'eût-il dite, il ne ferait rien qui pût engager une querelle entre l'Espagne et la France ; car enfin, il n'était question de rien moins, s'il y avait eu de la part de l'héritier de la monarchie une intention d'insulte. Junot réfléchit que ce serait au contraire lui qui agirait hostilement en n'allant pas rendre ses devoirs au prince royal, et il y fut. Mais, quelque bien qu'il en eût été accueilli, ainsi que de la princesse, je n'en avais pas moins une grande peur en entrant dans la chambre où elle était debout contre une table sur laquelle elle s'appuyait, tandis qu'elle avait un canapé derrière elle. Le prince était dans la pièce voisine ; il vint aussitôt, et s'appuya, comme sa femme, sur la même table. En tout, je remarquai toujours, lorsqu'ils étaient ensemble, que le prince suivait de l'œil le regard de la princesse, pour qu'elle lui indiquât ce qu'il devait faire.

La princesse n'était pas très-grande ; cependant, sa taille avait de la noblesse et de la grâce, ce qui lui venait probablement de la manière dont elle

portait sa tête. Ses yeux étaient bleus et d'un bleu ravissant ; ses cheveux blonds accusaient l'origine du Nord, et rien en elle ne disait au contraire que *Santa Lucia* et *Ponte Mole* avaient entendu ses premiers accents. Elle avait la bouche, et surtout *la lèvre autrichienne*, le nez des Bourbons, mais aquilin seulement, et non pas ami du menton comme celui de son beau-père. Elle avait une grande fraîcheur alors ; et cette fraîcheur, ou plutôt cet excès de santé, se faisait remarquer d'une manière peu agréable dans l'excessif embonpoint de sa poitrine. Ses bras et ses mains n'avaient pas de beauté, non plus que ses pieds, qui, en raison de sa taille, auraient dû être petits ; mais en tout, elle était bien ; elle était surtout *bien princesse* (1). Son air était majestueux, et d'abord un peu sévère ; mais aussitôt que son regard s'accordait avec son sourire, alors toute cette physionomie s'éclairait avec une douce lumière. Il y avait de la poésie dans son expressive figure ; et quoique toujours silencieux et réservé, son visage conversait avec vous... Elle a été bien bonne pour moi : j'en conserverai un souvenir éternel, ainsi que des preuves qu'elle a bien voulu m'en donner. Je parlerai encore d'elle, au moment où je passai par Madrid pour revenir en France, peu après Austerlitz. Hélas !... une année s'était à peine écoulée, et la princesse, si

(1) En voyant madame la duchesse d'Orléans, aujourd'hui reine des Français, je n'ai trouvé aucun trait de ressemblance avec sa sœur la princesse des Asturies.

charmante et si fraîche, n'était plus qu'un cadavre respirant encore, mais appelant à toute heure la mort pour la délivrer des tortures les plus épouvantables. Le souvenir de ses cris, seulement, est une horrible pensée à se rappeler.

Le jour où je la vis pour la première fois, elle était vêtue de blanc; sa robe, faite de la manière la plus simple, était de ces mousselines anglaises brodées, si jolies, qu'on faisait alors, sur laquelle tranchait seulement le ruban violet et blanc de Maria-Luisa; et ses beaux cheveux blonds étaient simplement relevés avec un grand soin, et formaient sur sa tête, en raison de leur quantité, une coiffure presque aussi volumineuse que les femmes la portaient il y a un an. Le peigne qui les retenait était en grosses et magnifiques poires de perles fines entremêlées de diamants; cette riche simplicité me frappa d'autant plus que je venais de voir à l'étage supérieur tout le luxe de la toilette répandu sur une vieille personne. La robe jaune surtout me parut sale, et celle de point d'Angleterre, bien qu'elle valût vingt mille francs, me sembla de mauvais goût, auprès de cette robe éblouissante de blancheur, portée par cette jeune et fraîche princesse, aux blonds cheveux, aux yeux d'azur et au sourire triste et doux. Je lui ai voué dès ce moment un attachement qui ne s'est jamais démenti. Le comte de Campo d'Allange, ambassadeur d'Espagne à la cour de Lisbonne, avait la plus belle âme et la plus rigide probité qu'il soit possible de rencon-

trer parmi les humains. Il portait une profonde vénération à toute la famille royale, et, sans nul doute, à la princesse des Asturies. Mais il se mêlait à tout cela un grand dévouement pour le prince de la Paix. Cela mettait un peu obstacle à de la confiance pour demander même un éventail de la Chine. Je raconterai cela plus tard et en son lieu.

Je sortis de mon audience, enchantée et *conquise*. La princesse avait un art, ou plutôt une manière naturelle, car le mot *art* est ici et avec elle hors de propos; avait, dis-je, une manière d'accueillir et de conquérir que je n'ai vu après elle qu'à Napoléon : c'était cette même figure, d'abord grave, puis s'adoucissant, et alors devenant toute charmante. La princesse n'était pas jolie, et plusieurs personnes soutiennent même qu'elle était laide; c'est possible, je ne m'en suis pas inquiétée : elle m'a paru jolie, gracieuse, et je l'ai trouvée telle parce qu'elle l'a voulu.

Après avoir fait mes grandes visites, je retournai chez la camarera-mayor de la reine *Maria-Luisa*, selon l'étiquette; chose à laquelle, à cette époque, on n'aurait pas osé manquer en Espagne, n'importe pour quel motif. C'était une bonne petite vieille dame, toute maigrette, noire; et *fea como un Diablo*, ainsi que le dit élégamment la religieuse porte-étendard, mais ayant l'apparence d'une bonne personne. J'ai oublié son nom. Elle rit encore au

souvenir des gants blancs, et, reprenant mes mains, elle les regardait et répétait :

Jésus !... Jésus !... como son bonitas !...

Après avoir quitté mon harnois de cour et mon collier doré, mais de fer, je mis une robe bien légère et je me donnai aussitôt le plaisir de parcourir ces jardins enchantés qui étaient devant moi. Mais je comptais sur quelques heures d'un plaisir pur et tranquille dans ces retraites ravissantes, et je m'étais trompée : à peine Junot et moi fûmes-nous dans le jardin de *Primavera*, que nous fûmes rejoints par un gentilhomme du roi ; j'ignore quel était son titre, mais il était son titre, mais il était *Caballero*, et des meilleurs sans aucun doute. Il parlait fort bien français, et avait d'excellentes manières : il nous dit que les promenades étaient si variées et surtout si éloignées les unes des autres par l'heure brûlante à laquelle je me résignais à sortir, que leurs majestés l'envoyaient auprès de nous pour nous offrir tout ce qui pouvait nous être commode et agréable pour parcourir la vallée d'Aranjuez. Il me demanda si je voulais être *portée*, et, sur mon refus, il m'offrit son bras, et nous parcourûmes avec lui la belle retraite royale.

CHAPITRE IV.

Souvenirs d'Aranjuez. — Cérémonial. — Retour à Madrid. — Singulière aventure. — Mes rapports d'intimité avec madame de Beurnonville. — Heureux instants passés dans la maison de l'ambassadeur. — Dîner et surprise. — Tallien. — Conduite de Tallien au 9 thermidor. — Conférences de Junot avec le prince de la Paix. — Ports d'Espagne. — Son alliance avec la France. — Notre départ de Madrid. — M. le comte da Ega, ambassadeur de Portugal. — Portrait de la comtesse da Ega.

Bien des années se sont écoulées depuis que j'ai vu Aranjuez ; mais le nombre de ces mêmes années ne fait au contraire qu'augmenter le charme attaché au souvenir de ce lieu de délices ; car plus les événements se sont succédé autour de moi, plus j'ai vu, et moins j'ai trouvé de comparaisons qui puissent même établir un parallèle. Ce n'est pas la Suisse, ce n'est pas la France, ce n'est pas l'Algarve, ce n'est pas l'Italie, ce n'est pas une autre chose enfin ; c'est Aranjuez ; c'est un paradis enchanté. Où trouver ces eaux jaillissantes fournies par deux rivières qui enserrent de leurs flots une île où le soleil féconde les plus belles fleurs, les fruits les plus rares de toutes les zones et de tous

les pays, des arbres comme l'imagination nous les représente dans cette terre promise, dont une grappe de raisins était portée par deux hommes (1).... Jamais je n'ai vu de si verts, de si frais, de si beaux ombrages. . . . On veut décrire quand on a vu Aranjuez, et la chose est impossible, surtout lorsque, comme moi, on l'a vu au moment où la nature se réveille après son sommeil d'hiver, et où toutes ses pompes, ses magnificences se déploient à l'envi même, dans ces lieux, les plus stériles et les plus ingrats. A Aranjuez, on trouve le luxe le plus éblouissant, la magnificence dans sa plus extrême splendeur; mais cette magnificence, ce luxe, c'est celui de la nature, non pas en nous donnant des mines d'or et de diamants... c'est avec les plus beaux ombrages formés par des arbres séculaires, des prairies où l'herbe courte et fleurie est tellement épaisse, qu'elle est élastique, sans parler par métaphore, comme un tapis de la Savonnerie, des eaux jaillissantes et donnant par torrents une fraîcheur salutaire sous ces mêmes ombrages, où la chaleur ne peut plus atteindre. Comme on jouit de *ce luxe* de la nature et en même temps d'un calme si voluptueusement senti dans une belle journée, où le soleil ajoute encore à la pompe du spectacle !... De grands arbres bien

(1) On m'a reproché d'être un peu trop *pompeuse* dans mes descriptions de l'Espagne; c'est que *j'ai vu* et que *je me rappelle*. Tous ceux qui ont vu la belle partie de l'Espagne pensent comme moi.

touffus.... de l'eau à chaque pas.... de hautes murailles de verdure, mais sans aucune régularité : voilà quelle est la magnificence du jardin de l'Ile. Je ne pense pas que la main de l'homme pût y ajouter sans le gâter. *La calle* de *la Reyna*, cette magnifique allée, formée par des ormeaux qui ont, dit-on, plus de cinq cents ans, et dont la longueur est de plus d'une demi-lieue d'Espagne, est à elle seule un des plus beaux ornements d'Aranjuez. C'est là que je revis le soir la reine et la famille royale; les princesses se promenaient en voiture, chacune dans la sienne, jamais ensemble; et c'est ainsi qu'elles font, au très-petit pas, plusieurs fois dans la même soirée, le chemin d'un bout de *la calle* à l'autre, et chaque fois qu'elles se rencontraient, elles se saluaient avec une politesse qui pouvait être exacte, mais point du tout affectueuse. Les femmes qui se trouvaient sur la route de la promenade des princesses s'arrêtaient aussitôt, ainsi que les hommes; les femmes saluaient, et les hommes laissaient à l'instant tomber leur capa, qu'un moment avant ils drapaient de mille manières élégantes. Quant à la reine et aux princesses, lorsqu'elles passaient devant une femme qu'elles aimaient, et qui, par son rang de grande d'Espagne ou de *titulados de Castilla*, pouvait recevoir un public témoignage de faveur, alors la princesse, qui voulait le lui donner, faisait, avec la main ou avec l'éventail, un signe amical comme pour l'appeler. Cette marque de faveur

est très-recherchée. Lorsque la reine passa devant la place où je m'étais arrêtée, elle me fit, en souriant, une inclination de tête fort gracieuse, à laquelle se joignit un salut de la main. La faveur était complète, comme on voit. Lorsque les infants, frères du roi, étaient revenus assez tôt de cette malheureuse chasse, qui vraiment ressemble à une monomanie, alors, pour *se délasser,* ils montaient à cheval et accompagnaient les princesses à la promenade.

Tant d'auteurs ont décrit Aranjuez, que j'en ai peut-être déjà trop dit sur ce sujet. Mais les souvenirs se pressaient tellement en foule autour de moi, qu'il m'était impossible de les repousser ; je les ai retracés comme je les sentais ; d'autres écriront aussi une relation de leur voyage à Aranjuez. Car, quel est l'œil qui le voit et demeure insensible? quelle est la main qui, devant un tel tableau, ne cherche pas à le peindre?

Je l'ai revu depuis.... et voilà où les souvenirs sont moins doux.... C'est alors qu'il ne faut pas anticiper sur les temps.

Nous retournâmes à Madrid. Le moment de notre départ pour Lisbonne approchait, et nous avions plusieurs choses à faire qui, pour Junot surtout, étaient de la plus haute importance. Quant à moi, je courais Madrid, je voyais toutes les beautés qu'il renferme, et, certes, il est faux de dire que cette ville n'est pas une des plus admirables de l'Europe. Cependant les Castillans

ont une vanité un peu excessive lorsqu'ils disent :

« *Donde Madrid? se calle el mondo!* (1) »

Mais il est de toute vérité que c'est une belle ville, renfermant plus de raretés en tous genres que beaucoup de villes du Nord dont on fait grand bruit, et qui devraient se taire devant la capitale de la Castille, ainsi que le dit le proverbe.

Au moment de quitter Madrid, il m'arriva, chez l'ambassadeur, une petite aventure, assez singulière pour trouver place dans des souvenirs.

J'allais tous les jours dîner chez l'ambassadrice. Elle est bonne et parfaitement bienveillante ; aussi était-ce avec plaisir que j'obéissais à Junot, qui m'avait recommandé d'être bien pour elle. J'allais donc chaque jour où nous n'étions pas invités à dîner dans quelque *grand gala*, à l'ambassade, et au bout de plusieurs jours, grâce à la bonté aimable de madame de Beurnonville et de l'ambassadeur, ainsi que de mademoiselle Amélie de Durfort et de son frère, je me trouvai dans cette famille comme dans la mienne. M. de Vandeuil, premier secrétaire d'ambassade, dont j'ai déjà parlé dans le volume précédent, se joignait à eux pour nous rendre le séjour de Madrid agréable ; et mon souvenir le remercie également de l'intérêt qu'il nous a témoigné.

(1) *Où est Madrid? que le monde se taise!* On reconnaît ici la vanité castillane; mais, comme je l'ai dit, cette vanité n'a qu'un bon motif.

J'arrivais ordinairement un peu tard, parce que mes courses de curieuse me conduisaient assez avant dans la matinée, et je n'étais pas de retour avant cinq heures ; il me fallait le temps de m'habiller : aussi je n'arrivais presque jamais qu'après le troisième coup de cloche, mais on était indulgent pour moi, et l'on me pardonnait. Un jour, ma course de la matinée avait été plus longue qu'à l'ordinaire. J'arrivai, selon mon habitude, au moment où l'on passait dans la salle à manger. Le général Beurnonville me donne la main ; je prends à peine le temps de saluer madame de Beurnonville, et l'on se met à table. Lorsque le premier moment du silence fut passé, chacun se regarda. J'avais auprès de moi un grand homme, à la figure hideuse et sinistre, qui ne disait pas une parole. Cet homme était grand, brun, d'un aspect morose et atrabilaire, l'œil assez sombre dans son regard, et donnant même d'abord l'idée qu'il était borgne; mais on voyait bientôt qu'il avait ce qu'on appelle un *dragon* dans l'œil; il était taciturne, parlait peu, et, pour dire la vérité, on ne lui adressait pas beaucoup la parole. Cela me surprit, en raison de l'extrême politesse de l'ambassadrice, qui était vraiment charmante dans son accueil. Lorsque nous fûmes à l'entremets, je ne pus résister à ma curiosité, et, quoique je susse fort bien qu'il n'est nullement poli de demander le nom des gens, je me penchai vers le général Beurnonville, et je lui demandai celui de mon silencieux voisin.

— Comment ! me dit-il avec un air étonné, vous ne le connaissez pas ?

— Jamais je ne l'ai vu de ma vie.

— C'est impossible.

— Je vous le jure.

— Mais vous l'avez cependant entendu nommer bien souvent, dans votre enfance surtout.

— Vous commencez à piquer ma curiosité bien autrement qu'elle ne l'était avec l'œil extraordinaire du personnage. Quel est-il donc ?

« Veux-tu que je t'envoie des épinards, Tallien ? dit une voix bien connue. »

C'était celle de Junot, qui était en face de moi, et qui avait deviné ma curiosité et s'en était amusé.

Je fis presque un bond sur ma chaise... Tallien.... Je regardais le vilain en-dessous ; il s'était aperçu de l'effet qu'il produisait sur moi, et était devenu de la nuance de ses épinards. — Junot l'avait connu non-seulement en France, mais surtout en Égypte, où il avait été, et il le tutoyait, sans être pourtant lié avec lui, car le général en chef avait presque frappé d'anathème tous ceux qui avaient des relations avec Tallien. Je ne m'étais pas aperçu qu'ils s'étaient approchés l'un de l'autre à notre arrivée.

J'éprouvais une singulière impression en entendant prononcer ce nom d'une manière si inattendue.... Cette enfance, dont le général Beurnonville me disait d'invoquer le souvenir, avait été

entourée de dangers et de récits les plus affreux, auxquels précisément se rattachaient et le nom et la personne de Tallien. Je ne pus m'empêcher, ainsi que je l'ai dit, de faire un mouvement, dont sans doute il s'aperçut; car, lorsque je jetai de nouveau les yeux sur lui, il me parut encore plus sombre et plus retiré sur lui-même.... Le malheureux!... quelle existence il traînait alors!... Je demandais au général Beurnonville ce que Tallien pouvait faire à Madrid, et comment l'un de nos décemvirs se trouvait dans le royaume d'un Bourbon.

— J'en suis autant étonné que vous, me répondit l'ambassadeur, et d'autant plus que l'empereur n'aime pas Tallien, et qu'il le lui a toujours témoigné d'une manière peu gracieuse. C'est au point qu'en Égypte, Junot a pu voir que le général Bonaparte était fort sévère pour les officiers qui étaient liés avec Tallien. Les deux Lanusse, qui étaient ses amis intimes, furent toujours peu bien venus du général en chef, en raison de cette liaison.

Les deux Lanusse étaient amis intimes de Tallien. L'aîné des deux frères fut tué en Égypte, à l'affaire du 30, où périt *Abercrombie*. C'était un brave et digne homme; ce fut avec lui que Junot se battit à Boulack. L'autre frère, également ami de Tallien, revint en Europe. C'est lui que nous avons vu, sous la restauration, être l'un des serviteurs les plus célèbres de Charles X. Il a épousé la fille du général Perignon. C'est une personne dont le caractère serait bien curieux à tracer. Elle

est, dit-on, très-dévote; c'est une chose que je n'ai jamais pu comprendre. Il y a probablement dans notre admirable christianisme quelques parties que nous ne sommes pas dignes de connaître, et dans lesquelles se trouvent une explication de l'Évangile différente de celle devant laquelle je me prosterne, et une autorisation qui donne pouvoir de châtier sans pouvoir jamais récompenser. — Ainsi, par exemple, M^me^ Lanusse possède dans son éternel sourire quarante nuances d'après lesquelles elle classait les personnes que sa position lui faisait regarder comme n'étant pas dans sa ligne. Elle est intolérante comme le fanatisme du 12^e^ siècle; dans ce temps-là, la chose n'était que fâcheuse, parce que même une *manière* de grande dame pouvait nuire. Mais aujourd'hui elle est à la fois fâcheuse et ridicule, parce qu'on demandera à madame Lanusse pourquoi elle se mêle des affaires des autres. C'est une question que, pour ma part, j'ai été souvent au moment de lui faire, ainsi que dix autres femmes. Depuis, elle a été à Besançon; et comme elle vieillit, la chose n'est plus tenable. Heureusement qu'une passion, mais une passion plus effrénée que l'amour, plus terrible, et dont les émotions sont hideuses, car elles tiennent de l'Euménide, la passion du jeu est portée chez madame Lanusse, au point de laisser peu de place à la médisance. Maintenant je demande si une vraie chrétienne est joueuse, médisante et intolérante?

Après le dîner, Junot me présenta Tallien comme *un de leurs compagnons* de voyage d'Égypte. Il ne me parut nullement se souvenir du mouvement que je n'avais pu retenir en entendant prononcer son nom. Il nous apprit qu'il avait une place de consul à Malaga, je crois ; du moins suis-je sûre que c'était en Andalousie.

Tallien a un nom très-fameux dans notre révolution ; sans aller chercher le motif qui le fit agir, il est hors de doute qu'il mérite une place dans notre histoire pour le fait du 9 thermidor ; car je ne suis pas de ces bonnes âmes qui, toujours déterminées à trouver du bien *dans tout*, en trouvent même dans Robespierre, et disent aujourd'hui qu'il avait de bonnes intentions, que le 9 thermidor est venu troubler, et que nous aurions eu l'âge d'or si on l'avait laissé faire : cela peut être ; j'aime mieux le croire qu'avoir une discussion avec de ces braves gens qui disent encore aujourd'hui, bien que la mode en soit passée : *Sois mon frère ou je te tue* (1). Et pourtant je suis une bonne et loyale patriote... Et la France... ma patrie... ma

(1) Nous avons vu, l'autre jour, dans un jugement, une explication de ce mot : *La liberté ou la mort!*

Il est de fait que, dans l'origine, où tout avait rapport à cette sainte, cette belle, cette adorable liberté, tout était pur, et avec abnégation de soi-même. Voilà la liberté dont j'ai souvenance, voilà la république que je demande... Mais, depuis cette époque, la robe blanche de la liberté s'est souillée de sang... et ce n'était pas celui qui portait l'étendard qui répandait le sien... Tout devint déviation.

patrie bien-aimée, voilà mes dieux... voilà mes autels. Car j'ai été nourrie à l'aurore de cette belle révolution; j'ai sucé ses principes, et mes jeunes années se sont écoulées à l'ombre du drapeau tricolore et de l'arbre de la liberté !...

Retournons à Madrid.

Junot avait eu les conférences qui lui avaient été ordonnées avec le prince de la Paix, et il en était enchanté. J'en ai entendu dire beaucoup de mal et quelque peu de bien. Je puis même dire que pendant mon second séjour à Madrid, ce moment, qui fut celui de la mort de la princesse des Asturies, fut affreux pour lui. Les bruits les plus injurieux et les plus sinistres se répandirent alors. J'ai donc eu tout le loisir de prendre alors de cet homme une impression défavorable. Mais, avec cette même conscience que je dois apporter à ce que je raconte comme historienne, je dois dire que mon mari en avait reçu une tout autre et que depuis il influença beaucoup la mienne. Mon frère, qui l'a vu long-temps à Marseille, lors de son exil en 1808, m'a également raconté de lui des traits qui m'en ont donné une opinion meilleure; lui et Junot me querellaient sur mon injustice envers le prince de la Paix... et le résultat de nos discussions était,de ma part, la manifestation d'un grand regret que le prince de la Paix n'eût pas mis à profit toutes les belles facultés d'homme d'état dont le ciel l'avait doué. Que pouvais-je faire de plus chrétien?

Nous partîmes de Madrid pour Lisbonne, le 29

de mars 1805, après avoir acquis la certitude que l'Espagne était alors pour nous une fidèle alliée. Soit intérêt, soit vraiment loyauté, l'Espagne, à cette époque, nous donnait des gages de la plus parfaite et la plus entière alliance avec elle. Ses ports de l'ouest et du midi étaient remplis de vaisseaux prêts à appareiller sous notre pavillon. La Santa-Trinidad, vaisseau de cent trente canons, *attendait nos ordres*, c'est le mot, dans le port de Cadix. J'aurai bientôt à parler du triste résultat de ces immenses préparatifs.

Nous partîmes, après avoir été comblés de soins affectueux par l'ambassadeur et surtout par l'ambassadrice de France. Nous n'avions pas pu échanger de prévenances avec l'ambassade de Portugal à Madrid, parce qu'elle n'était pas encore arrivée ; c'était M. le comte Da Ega, l'un des plus pauvres fidalgos portugais, qui venait à Madrid pour y représenter le royaume volé pendant le ministère du fameux comte-duc. Le comte Da Ega menait avec lui sa jeune femme, mademoiselle d'Oyenhausen, la personne la plus charmante de Lisbonne.

L'époque de notre départ de Madrid était la plus convenable pour voyager en Espagne ; c'est alors que la température est enchanteresse : il ne fait plus froid, il ne fait pas chaud ; *ce n'est plus la douleur, et ce n'est pas la joie.* Nous devions traverser, me dit-on, un pays désert et affreux. Je partis effrayée. Mais à peine eûmes-nous fait dix lieues, que je compris alors une grande partie de

ce qui est dit si bénévolement sur l'Espagne. Comme je l'ai observée avec un soin particulier sous le rapport *physique* et *moral*, qu'il me soit permis d'en dire ici mon sentiment comme voyageuse et comme observatrice.

L'aspect de l'Espagne, lorsqu'on sort de Madrid pour aller à Lisbonne, était surtout en 1806 aussi rebutant pour le voyageur qui entreprend une longue route, qu'il est possible qu'un pays le soit. C'étaient la pauvreté, la malpropreté de la Castille-Nouvelle portées à leur plus haut degré. La plaine de Madrid s'étend sur une partie considérable de cette province en descendant vers le Tage. Mais en allant le rejoindre en Estramadure, ce n'est plus comme par la route d'Aranjuez : plus de ces belles prairies, de ces ombrages d'Arcadie, de ces vallées qui rappellent Tempé et des pays enchantés. Le site est nu, ouvert, parsémé de quelques champs de blé mal cultivés, et partout l'aspect de la plus profonde misère. Au moment où nous traversions cette partie de l'Espagne, sa physionomie était cependant à cette époque de l'année où elle revêt son costume de coquetterie. Tout était en pleine floraison ; et les buissons de genêts, qui plus tard ne présentent qu'une masse sèche et stérile, offraient alors, avec leurs fleurs papillonnacées d'un jaune d'or (1) et leurs fleurs blan-

(1) Il y en a deux espèces très-distinctes, le *genista sphærocarpa* et le *monosperma*, qui est le blanc. Cette dernière espèce fleurit en février, mars et avril.

ches avec un calice rouge, des bouquets d'une espèce singulière : car ce genêt, presque sans feuilles, est dépourvu d'épines, vient quelquefois à la hauteur de six pieds ; ses branches sont longues, flexibles et chargées de ces jolies touffes jaunes ou blanches; puis le *daphne gnidium* (1), avec ses fleurs à odeur de fleur d'oranger. A moins de connaître cet arbrisseau et le genêt dont je viens de parler, il est impossible d'avoir une juste idée des paysages de l'Espagne, mais surtout de la Nouvelle-Castille et de l'Estramadure. Les environs de Madrid en sont remplis, et le parc qui entoure le Pardo principalement en est couvert. La flore de la péninsule est bien riche non-seulement en plantes de cette nature, mais en plantes exotiques. Don Casimir Ortéga désirait que l'histoire naturelle de tout ce que pouvaient fournir l'Espagne et la partie de l'autre hémisphère qui est sous sa dépendance, fût entièrement connue dans le monde savant. Depuis lui, la botanique et tout ce qui tient aux autres branches de l'histoire naturelle, a été soigné et dirigé avec un égal intérêt. Mais la guerre a tout bouleversé ; et je crains bien que depuis la *paix factice* dont jouit l'Espagne, ses véritables éléments de grandeur n'aient été bien négligées par ceux qui tiennent le gouvernail de son vaisseau aventureux.

(1) Le *daphne gnidium* que l'on trouve en Estramadure a les feuilles plus *lancéolées* que le nôtre. C'est, dit-on, la *cassia* des anciens.

CHAPITRE V.

Mon mari est traité avec tous les honneurs dus à un ambassadeur de France. — Mauvaise humeur de Charles IV contre Louis XVIII. — Le soldat usurpateur. — Ordre de la toison-d'or. — Lettre absurde de Louis XVIII au roi d'Espagne. — Acceptation de la couronne d'Italie par l'empereur. — Discours de Napoléon manquant de franchise. — Quel était le vrai but de l'empereur. — M. le marquis de Buonaparte. — Couronne de Lombardie. — Mémoires de Gohier empreints de fiel et de haine. — Talaveyra da Reyna. — Des dragons nous donnent une aubade. — Soldats espagnols demandant l'aumône. — Projet de faciliter l'écoulement du Tage. — Le clergé s'y oppose *au nom de Dieu* et en qualifiant le projet *d'attentatoire aux dogmes sacrés*. — Quel est en Espagne le sens de l'expression *états*. — Portrait de la duchesse d'Albe. *La Mesta*..

Le roi d'Espagne avait ordonné que nous fussions reçus partout avec les mêmes honneurs qu'un ambassadeur de France près la cour de Madrid aurait pu recevoir. Ce n'est pas un médiocre sujet de reconnaissance à conserver; car l'Espagne, bien que fort dévouée à la France, avait néanmoins une sorte de dignité sérieuse, un *orgueil* même qui lui faisait regarder comme inconvenante toute prévenance outre-passant ce qui devait être accordé à

une puissance étrangère dans la personne de l'un de ses représentants. On disait alors que le roi Charles IV avait éprouvé beaucoup d'humeur de la singulière démarche de Louis XVIII, qui lui renvoya la toison-d'or qu'il avait, aussitôt qu'il apprit que le roi d'Espagne l'avait donnée à l'empereur en retour de l'ordre de la légion-d'honneur que Napoléon avait envoyé à Charles IV.

« Ne voulant rien avoir de commun, dit « Louis XVIII, avec *le soldat usurpateur* qui est « assis sur le trône de mes pères. »

Louis XVIII faisait comme tous les hommes d'esprit, il abusait des mots. L'empereur pouvait bien être assis dans la même chambre où avait été le trône des pères de Louis XVIII ; mais pour y être en usurpateur, c'est une autre affaire. C'est merveille, en vérité, de voir comme depuis quelques années on écrit sur des faits que la France, que l'Europe ont vus. Venir aujourd'hui nous parler de l'usurpation de l'empereur !...

Quoi qu'il en soit, le roi d'Espagne eut beaucoup d'humeur de la lettre de Louis XVIII, ou, pour parler plus juste, du prétendant, comme on l'appelait dans ce temps-là. C'était, au fait, une sorte de forfanterie sans but réel et sans résultat. J'ai parlé ici de ce fait, parce que nos journaux n'en ont pas parlé à cette époque, et qu'il est peu connu. Je vais même transcrire la lettre de Louis XVIII telle qu'elle fut écrite.

« Monsieur et cher cousin,

« Il ne peut y avoir rien de commun entre moi « et le *grand criminel* que l'*audace* et la *fortune* « ont placé sur un trône qu'il a eu la barbarie de « souiller du sang d'un Bourbon, le duc d'Enghien. « La religion peut m'engager à pardonner à un « assassin ; mais le tyran de mon peuple doit tou- « jours être mon ennemi... La Providence, par des « motifs inexplicables, peut me condamner à finir « mes jours dans l'exil ; mais jamais ni mes con- « temporains ni la postérité ne pourront dire que « dans le temps de l'adversité je me suis montré « indigne d'occuper jusqu'au dernier soupir le trône « de mes ancêtres. »

En vérité, cette lettre, si elle n'était pas authentiquement reconnue pour avoir été écrite en effet par Louis XVIII, pourrait passer pour une pièce faite à plaisir pour servir de texte à des épigrammes. Qu'est-ce que c'est qu'un *pathos* semblable? Que veut dire cette phrase :

Je puis pardonner à un assassin, mais le tyran de mon peuple doit être mon ennemi.

C'est absurde et faux. Que Napoléon, héros et conquérant, ait été appelé *tyran* par des stupides ou des jaloux qui ne comprenaient pas ou feignaient de ne pas comprendre ses vastes et savantes combinaisons, il y a mauvaise foi ou sottise, toutefois il y a encore une apparence de raison. Mais, au nom de tous les saints, comment qualifier de

tyran l'homme qui, après avoir donné la paix à la France (1), lui rendait ses lois, son commerce, sa tranquillité intérieure, et rouvrait surtout les portes à trente mille proscrits, qui ne lui en ont pas gardé plus de reconnaissance pour cela, mais qui néanmoins ne peuvent empêcher que la liste des émigrés n'ait été close par cet homme que leur prétendu roi alors appelait si bénévolement un tyran, et qui leur rendait leurs biens. Et puis cet usurpateur était sur le trône de France, appelé à ce trône par 3,700,000 votants..... En vérité, il faut lever les épaules en lisant aujourd'hui de pareilles sottises, et surtout en s'arrêtant à la dernière phrase : *Je ne ferai jamais rien d'indigne de mon nom et de mon sang...* Et puis la guerre de la Vendée a fait couler le sang français pendant huit années, sans que le prétendant se soit seulement montré une fois au milieu des phalanges vendéennes, pour remercier au moins par sa présence *ce peuple*, qui était le sien, de son généreux dévouement. Il est vrai qu'avec *ses épaulettes sur un habit bourgeois, ses bottes, et de velours encore* (2), il aurait eu mauvaise grâce à la tête d'un régiment, d'autant mieux qu'il ne montait qu'à la fenêtre, et pas du tout à cheval ; et, comme dit

(1) Il n'avait pas même fait soupçonner la guerre avec le Nord à cette époque. On ne parlait que de la descente en Angleterre. On n'avait jamais été plus heureux en France depuis la révolution et même avant.

(2) Voyez la spirituelle caricature, n° 1 (*le vieux Sergent*).

Pacot, le gros Poudré eût été ridicule avec ses grosses bottes de velours, en calèche à l'arrière-garde ; mais il avait des représentants qui pouvaient marcher pour lui. Pauvre Vendée ! elle est toujours bonne pour être lancée en enfant perdu !... Mais, pour être une noble retraite pour un roi malheureux, il n'en est rien... Et de nos jours encore elle n'a été jugée bonne que pour former un escadron de femmes, servant d'armée à un général féminin comme son état-major. Oh ! honte sur notre patrie !... honte ! mille fois honte !...

Je suis bien amère, me dira-t-on..... Mais a-t-on eu quelques ménagements pour une mémoire auguste que l'orgueil national devait au moins faire respecter ?... Que de diatribes indécentes, de pamphlets, de libelles, nous avons été obligés de dévorer en silence pendant quinze ans !... Que d'injures, que d'humiliations ont abreuvé dans leur empereur ceux qui tenaient de lui leur sort et leur bien-être !... Le jour des représailles est enfin arrivé, et nous sommes encore bien bons et bien tolérants en ne faisant que rappeler pour toute vengeance les fautes d'autrui.

Nous apprîmes par un courrier des affaires étrangères, qui nous rejoignit à *Talaveyra da Reyna*, capitale de l'Estramadure espagnole, que l'empereur s'était rendu, en grande pompe, au sénat, le 18 mars, et avait annoncé officiellement qu'il acceptait la couronne d'Italie d'après le vœu manifesté par la république cisalpine. Le discours de Napo-

léon, en cette circonstance, a le défaut de manquer de franchise. Un grand homme comme lui ne devait prendre aucun prétexte pour donner plus de grandeur à sa patrie... Pourquoi dire :

« *Nous aurons toujours la modération de ne rien ajouter à la couronne que nous portons.* »

L'empereur était déjà à cette époque assez fort pour accuser tout haut ses projets de conquêtes, dont le vrai but était la chute de l'Angleterre. Ce but était le point de mire de tous les coups qu'il portait. C'était *là*-qu'il visait, et visait juste. Tous ses généraux, maintenant ses élèves, étaient imbus des mêmes principes, et avec justice. L'Angleterre est une rivale avec laquelle nous ne pouvions pas nous allier avec sûreté pour une seule année à cette époque, et le traité d'Amiens en est une preuve; car c'est aujourd'hui une histoire comme celle de Croquemitaine que de parler des torts de l'empereur dans cette affaire d'Amiens. L'Angleterre fit tout ce qu'il fallait faire alors pour mériter un blâme que la postérité, qui ne lira pas l'histoire de France dans celle du P. Loriquet (1), qui l'apprenait au duc de Bordeaux, et dans laquelle il voyait que le plus grand règne qu'eussent jamais vu les Français était celui de son oncle, parce que le marquis de *Buonaparte* avait alors remporté *plusieurs* grandes victoires; il faut, dis-je, espérer que la postérité

(1) Étrange effet de la haine et de l'envie!... pour ne pas parler de sa gloire, on passait sous silence les reproches qu'on prétendait avoir à lui faire!

saura juger la conduite de chacun et rendre impartialement la justice.

Le même courrier qui nous apportait la nouvelle de l'acceptation de la couronne d'Italie, annonçait également le prochain départ de l'empereur pour Milan. Il allait se faire couronner roi de Lombardie, et ceindre un nouveau diadème portant la devise qu'il aurait bien plutôt dû faire graver sur celle de France pour notre bonheur à tous :

« *Dio me la diede. Guaja chi la tocca !...* »

Elle était d'or et non de fer, cette couronne des Lombards que l'on conservait religieusement à Monza. Elle faisait partie des antiquités qui furent volées à la Bibliothèque impériale lorsque mon ami, ce pauvre Millin, éprouva le désagrément que nous venons de voir se renouveler, de l'enlèvement de plusieurs objets d'art, dont une estimation numérique ne pouvait baser la valeur. Elle fit retrouvée en Hollande, ainsi que tous les autres objets, quand l'ancien directeur Gohier y exerçait les fonctions de consul-général à Amsterdam. C'est une obligation qu'on lui aurait, si elle n'était rappelée par lui au milieu d'un torrent d'invectives contre l'empereur, comme cela était sa coutume. Et l'on doit penser qu'ayant à parler *d'une couronne*, et d'une couronne que la tête de Napoléon avait portée, ce qu'il avait à dire fut un beau texte pour sa malignité. Je n'ai rien lu contre l'empereur qui m'ait plus révoltée que ces deux ennuyeux volumes des Mémoires de Gohier. C'est un venin con-

tinuellement distillant son âcreté dans l'écritoire de l'auteur, et dans lequel il trempe une plume qui, à chaque phrase, a bonne envie de devenir un poignard. C'est la haine la plus gauche, cette haine qui attaque tout et ne fait aucune concession. L'empereur, avec lui, est presqu'un sot. C'est à jeter le livre, d'abord parce qu'il est ennuyeux comme les mouches qui vous piquent à chaque instant et vous occupent sans résultat. Sa haine est si enragée, si diabolique, qu'elle prend dans le même réseau de vengeance la France entière. C'est surtout à l'occasion de ce couronnement d'Italie et de l'institution de la couronne de fer qu'il se donne carrière pour nous traiter comme la dernière des nations. Selon lui, nous n'avons jamais rien valu que sous le directoire. Pour se donner raison, il demande l'assentiment de quelques personnages qui, par leur haute position, peuvent lui donner de la force, quelque bonne envie qu'il ait d'en dire du mal. Mais il sent qu'il a affaire à plus forte partie que lui, et il fait alors patte de velours. C'est ainsi qu'il approche doucement du duc de Bassano, qui en sa qualité de ministre sous l'empire et sous le consulat, et de fidèle serviteur de Napoléon qui lui montrait une grande confiance et de l'amitié, pouvait le réfuter avec un succès qui aurait écrasé l'ex-président du directoire, désespéré de n'être pas consul ; car voilà tout le secret de sa haine, le pauvre homme!... Il a été le président d'un gouvernement pourri, et en voilà assez pour faire ouvrir

les yeux et les oreilles à une grande foule ébahie devant ce titre pompeux de président du directoire. On ouvre, et que trouve-t-on? Des relations que le *Moniteur* donne encore plus en détail que lui, et des pages haineuses et sottement, lourdement méchantes, contre un homme qui n'eut d'autres torts envers lui que de ne pas le prendre à la place de Siéyès.

Talaveyra da Reyna, que les couronnements m'ont fait laisser, mais que nous allons retrouver, est un jolie petite ville; son aspect est riant. Elle est bâtie au bord du Tage. Nous y eûmes une aubade, donnée par des dragons du régiment de la reine. Il y avait beaucoup de cavalerie en garnison. Celle que nous vîmes était belle et bien tenue; et Junot, qui ne laissait échapper aucune occasion de relever son prince, me dit que c'était lui qui, étant généralissime de toutes les armes et affectionnant particulièrement la cavalerie, lui donnait des soins plus attentifs qu'aux autres parties de l'armée. Et, pour dire la vérité, il y avait des soldats d'infanterie qui demandaient souvent l'aumône, et même des officiers qui l'auraient bien reçue, si on avait voulu la leur faire.

Depuis Santa-Clara (1) jusqu'à Talaveyra da

(1) Tout ce qui a rapport à mon voyage en Espagne et en Portugal est pris maintenant dans mon journal et textuellement copié sur lui. Il n'y a point de voyage de Madrid à Lisbonne. Cette circonstance m'a déterminée à le donner ici.

Reyna, le pays est charmant; nous traversions des prairies immenses couvertes de plantes bulbeuses, alors en fleurs, entre autres l'asphodèle (1), qui, avec son beau panache blanc-verdâtre, rappelait cette riante fiction de l'antiquité, qui faisait errer les morts au milieu de ces fleurs. Il n'y a ni forêts, ni bois dans la Nouvelle-Castille; on aperçoit seulement çà et là quelques bouquets de chênes verts. Ensuite on trouve des vignes qui rappellent le voisinage de la Manche, et des oliviers : tout cela bien planté et soigné dans sa culture. A droite, on distingue *el Peurto del Pico*, qui est une suite de la chaîne du Guadarrama. Talaveyra da Reyna est, comme je l'ai dit, une jolie ville. Nous y demeurâmes un jour. Elle avait alors plusieurs manufactures assez remarquables. On y fabrique des étoffes d'or et d'argent brochées de soie, et dans le goût français. Il y avait des ouvriers de Lyon. L'un d'eux me parla français, et me dit qu'étant au moment d'être poursuivi sérieusement pour dettes dans son pays, il s'était décidé à venir en Espagne, où l'avaient appelé les plus riantes espérances et les plus flatteuses promesses; mais les unes et les autres avaient été déçues; le pauvre malheureux avait le regret d'avoir quitté la France et de ne pas trouver dans l'Espagne tout ce qu'il en entendait; il était évidemment attaqué de la poitrine, et ne cessait de pleurer sur la patrie absente. Il s'appelait Raymond

(1) Asphodelus ramosus.

Maryllaud, et était de Grenoble. Il me fit de la peine. Il est probable que son talent le mettait au-dessus des hommes qui le commandaient et qui l'humiliaient sans cesse en sa qualité d'étranger.

Il y avait une promenade charmante derrière la ville, à Talaveyra da Reyna ; elle était sur le Tage.

Sur la gauche était le fleuve roulant ses eaux écumeuses dans un vallon dont les collines étaient couvertes de *pignons ;* ses rives encaissées étaient bordées des plus belles fleurs du printemps. Partout, à l'horizon, la vue était terminée au loin par les sommets découpés de hautes montagnes, telles que la *montana* de *Griegos.* On pouvait presque deviner sur le ciel si pur leurs escarpements brisés, tandis que toujours à gauche on découvre la *Sierra* de *Tolède* et celle de *Guadalupe* (1), dans les vallées desquelles se cache le Tage, qui roule ses eaux parmi les rochers sans être nulle part navigable en Espagne. Sous le règne de Charles II, un homme, probablement plus habile que ses concitoyens alors, se mit à penser que ce serait une belle chose si, créateur à son tour, le roi d'Espagne ordonnait à ces eaux emprisonnées dans des encaissements de rochers à pic, de couler plus librement ; ce que la magie de quelques milliers de poudre, et un travail qui donnerait du pain à des milliers de sujets mourant de faim, produiraient à

(1) C'est dans cette montagne de Guadaloupe qu'est situé le monastère où est mort Charles-Quint.

merveille. Le projet conçu, l'homme, qu'on appelait don *Balthazar Sarmiento*, le remit au grand conseil du roi d'Espagne ; le conseil le lut, le relut ; on en parla beaucoup, on en parla trop même; car la Suprême s'en voulut mêler à son tour, elle qui ne s'occupait habituellement que de feu. Comme on le lui avait éteint, elle voulut s'en venger sur l'eau apparemment, et défendit au roi, *au nom de Dieu*, de délivrer les flots du Tage. Il fut pris un arrêté dans le conseil, qui parlait de ce projet comme *attentatoire* aux dogmes de notre sainte croyance.

« *Si Dieu avait voulu que le Tage coulât librement, dit le rapport, il aurait fait de lui ce qu'il a fait de toutes les rivières navigables ; il n'aurait mis aucun empêchement à son courant.* »

Ceci n'est pas un conte fait à plaisir ; la chose est notoire.

On rencontre au milieu de ce pays, dont l'aspect est tout-à-fait étrange par sa couleur sauvage à la fois, et pourtant cultivé, une *venta* bien isolée, dans une charmante position, sur un fond de pignons et de chênes toujours verts; c'est *la venta* de *Pelavenagas*. Tout auprès est la montana de Griegos, qui présente un aspect majestueux, mais bizarre, en s'élevant du milieu de la plaine. Dans cette partie de l'Espagne, les montagnes sont désertes et sauvages, et les lynx et les ours s'y trouvent en grand nombre et fort dangereux à rencontrer.

La duchesse d'Ossuna m'avait beaucoup parlé

à Madrid *des états* des ducs d'Albe, que je devais traverser en allant à Lisbonne. J'étais encore peu faite aux expressions du pays ; je sus plus tard que ce mot ÉTATS se disait pour toutes les possessions des grands seigneurs espagnols. Elle aurait pu elle-même, à bon droit, dire *mes états*, car les siens étaient assez étendus pour cela. Elle était héritière de Benavente, et ses biens étaient immenses ; elle avait été très-liée avec la fameuse duchesse d'Albe, qui mourut en 1795. Tout ce qu'on raconte du caractère espagnol, réuni à celui d'une Italienne exaltée, pouvait lui convenir, en y joignant l'âme et le cœur d'un homme pour la force. La duchesse d'Ossuna, qui l'aimait avec une grande tendresse, m'en parla dans des termes qui me firent regretter de ne l'avoir pas connue. Elle en avait un portrait qui me donna l'idée de ce qu'elle devait être, et qui justifiait ce qu'on en disait relativement à son caractère décidé. Son air était sévère, dur même ; ses yeux et ses cheveux très-noirs, et tout autour de sa bouche on voyait une teinte bleuâtre comme si elle avait fait sa barbe. La duchesse d'Albe ne me rappelait même pas dona Ximena ; c'était plutôt dona Maria de Padilla faisant peindre la tête de son mari sur son étendard, et proclamant la liberté au son de ses cris de vengeance.

Quant *aux états* de la duchesse d'Albe, ils méritaient vraiment ce nom. On arrivait à une suite de villes qui relevaient des ducs d'Albe ; puis on trouvait Torre-Alba, d'Oropesa avec un château appar-

tenant au duc d'Albe, ainsi qu'une foule de monastères précédant la *Gartera* et Calsada de Oropesa. Ces villages et ces monastères sont construits sur une suite de collines bien cultivées, qui forment un contraste frappant avec les montagnes agrestes qui sont en face d'elles. Sur les montagnes étaient une foule de troupeaux de mérinos. L'Estramadure et la Nouvelle-Castille en sont remplies à cette époque de l'année, parce qu'ils retournent chercher de l'ombre et une nourriture plus abondante dans les montagnes de Soria et de Ségovie. Plus d'un million de moutons voyagent ainsi deux fois par an, et privent l'Espagne de toute agriculture possible. Comment en espérer avec ce fléau? C'est ce qu'on appelle la *mesta*. La mesta est un des objets les plus extraordinaires et les moins connus de l'Espagne. Je vais ici en donner une idée; c'est une chose qui tient à l'Espagne d'une manière trop inhérente pour qu'une personne qui a habité ce pays aussi long-temps que moi n'en fasse pas la description.

On appelle *mesta* le corps des propriétaires des troupeaux à laine, qui ont le privilége exclusif de traverser les deux Castilles et deux ou trois autres provinces d'Espagne, telle que l'Estramadure, pour aller chercher une température qui leur convienne selon la saison, et une nourriture plus abondante quand ils ont épuisé celle des prairies où ils ont stationné. Cette corporation a quatre chefs-lieux : Siguenza, Cuença, Ségovie et Soria.

Elle a également un code particulier. Ce code bizarre, qui est un supplément arbitraire aux lois du pays, sert à fixer les droits de la *mesta*. Chose fort inutile, car elle les enfreint toujours, attendu qu'elle est composée des abbayes les plus riches, des hommes les plus puissants, soit en fortune, soit en dignités, dans la noblesse comme dans le commerce. Jadis les montagnes escarpées de Soria et de Ségovie étaient pendant la chaude saison la retraite des moutons du voisinage. Lorsque les jours froids arrivaient, les pauvres bêtes allaient demander un plus doux climat à des régions moins élevées : leurs possesseurs n'avaient pas d'abord pensé que cela pût être; mais comme ils étaient puissants, ceux que cet usage blessait n'osèrent pas se plaindre. Alors les maîtres des troupeaux firent convertir l'*usage en droit*, et des millions de *trashumantes* se mirent à parcourir l'Espagne et à la ravager, ruinant ainsi la prospérité générale pour l'intérêt de quelques-uns : car il ne faut pas douter un moment que la mesta soit une des causes de la misère du paysan espagnol dans les deux Castilles, dans l'Estramadure et dans tout le pays tolédan soumis à la loi de cette affreuse institution. Le gouvernement a été plusieurs fois alarmé des ravages épouvantables que commettent ces millions de *ganados;* mais lorsque l'abus devint intolérable pour les malheureux *estremenos* (1) surtout, il

(1) On appelle ainsi les habitants de l'Estramadure. Ces malheureux sont désolés des dégâts que commettent les

avait jeté de trop profondes racines pour le détruire sans soulever tout ce que le royaume possède de plus puissant et de plus riche. Il en est résulté une guerre continuelle entre les propriétaires de la *mesta* et les *estremenos*, qui voient avec douleur que leurs gras pâturages deviennent la proie d'avides étrangers qui chassent le mouton de son lieu de pâture, pour la dévorer et la prendre, sans laisser aucune rétribution ou aucun dédommagement au propriétaire. La première fois que je me fis expliquer cette coutume barbare par un *estremenos*, je crus rêver. On comptait, en 1570, jusqu'à sept millions de moutons voyageurs ou *trashumantes*. Sous Philippe III, un de ses confesseurs vit la chose sous le point de vue consciencieux, et fit si bien auprès de son pénitent, que ce nombre tomba tout-à-coup à trois millions. Ustariz, qui a écrit sur l'économie rurale et politique de l'Espagne, a porté le nombre à quatre millions. A l'époque où j'étais en Espagne, mais la première fois, avant la guerre, car on doit penser que les malheurs de plusieurs années ont dû gravement moissonner les pauvres *ganados-mérinos*, à l'époque de 1805 et de 1806, on comptait cinq millions de moutons voyageurs et huit millions de moutons permanents. Voilà donc treize millions de bêtes qui sont conjurées, sans y songer, mais par le

tras-humantes. Il y a eu un temps où la mesta prenait le pâturage et le louait, que le propriétaire le voulût ou non. Ce droit venait d'être aboli à l'époque de mon voyage.

moyen des hommes, pour la ruine de ces mêmes hommes ; tandis que si nous laissions les bêtes à elles-mêmes, elles ne nous feraient aucun préjudice, demeureraient dans leurs pâturages, et ne viendraient pas troubler les habitants d'un autre lieu. Qu'en résultait-il déjà à cette époque ? C'est que l'Estramadure, une des plus belles provinces de l'Espagne, ayant cinquante lieues de long sur quarante de large, et qui pourrait nourrir plus de deux millions d'habitants, ne contenait pas cent mille feux en 1805. La preuve que la mesta est la cause spéciale de cette dépopulation, c'est que des provinces moins susceptibles d'être peuplées, le sont avec profusion, et cela tout près de l'Estramadure. La Galice, les montagnes de Burgos en sont un exemple. Je me suis étendue sur ce sujet, parce qu'il est non-seulement intéressant, mais d'une haute importance lorsqu'on veut connaître l'Espagne.

CHAPITRE VI.

Province de l'Estramadure.—Le coche de *Colleras*.—Aventure qui m'arrive dans ce pays. — Ma manière de voyager. — Visite inattendue de Jérôme Bonaparte. — Détails sur Jérôme. — Colère de l'empereur en apprenant son mariage. — M. Alexandre Le Camus, depuis comte de Fursteinstein. — Mᵉˡˡᵉ Paterson. — Sa ressemblance avec la princesse Borghèse. — Ma conversation avec Junot. — Mes présages se réalisèrent. — Pont d'Almaraz. — Entêtement de nos muletiers. — Le fameux Gonzalès de San-Sébastien. — Le *Puerto*. — Chêne vert de la péninsule. Le village de Joray Cego. — Bonne réception que nous font les autorités de Truxillo.

Lorsque nous entrâmes dans la province d'Estramadure, la contrée changea tout-à-fait d'aspect; elle devint agreste, sauvage, et tout-à-fait pittoresque. Je prenais souvent plaisir à partir le matin, tandis qu'on attelait les sept mules de mon *coche de Colleras* avec de longues cordes qui ne tenaient à aucun palonnier, et qui toutes se rattachaient à la cheville ouvrière de la voiture. Le *mayoral* et le *zagal* n'avaient besoin que de les appeler par leur nom pour qu'elles vinssent se ranger par l'ordre qu'elles occupaient la veille. La seule voix du mayoral disant : Eh! Colonella!.... Eh! Carbo-

nera ! Eh ! Peregrina !... suffisait pour que la mule, avec sa peau rasée, excepté la queue, ce qui en fait un horrible animal, vînt se ranger à côté de la première, et que la première vînt toute seule au commandement du maître. Leur éducation se fait d'une manière cruelle : elles sont fouettées jusqu'au sang, et le mot est littéral, jusqu'à ce qu'elles répondent au nom que leur parrain a bien voulu leur choisir. Je ne m'étonnai plus autant de leur docilité, les pauvres bêtes !

Nous avions quitté Truxillo depuis deux jours, et nous approchions de Mérida, lorsqu'un matin je me trouvai assez endormie pour ne pas quitter ma voiture lorsque le mayoral y attela les mules : car, pour le dire en passant, je couchais dans ma voiture lorsque la *venta* ou la possada me paraissaient inlogeables ; ce qui arrivait assez ordinairement une fois sur trois depuis que nous étions en Estramadure. Je trouvais alors une bien grande commodité à demeurer dans ma dormeuse, dans un lit bien bon, bien beau, bien propre, au lieu d'aller me mettre dans ces affreuses chambres de possadas espagnoles, dont les greniers les plus dépouillés, les cabarets de grandes routes réservés aux rouliers les moins difficiles, ne peuvent donner une idée. Et puis je trouvais aussi fort commode de rester couchée jusqu'à l'heure du déjeuner, et de rouler parmi les bruyères parfumées de l'Estramadure tout en sommeillant ou bien en lisant. Lorsqu'on fait un voyage de trente jours de mar-

che, on a le temps de regarder fuir le terrain sous les roues de la voiture.

Nous devions déjeuner à Nabalmoral. Je finissais de m'habiller pour être en état de descendre quand la voiture s'arrêterait, lorsque Junot vint auprès de la portière et me dit :

— Laure, es-tu prête? dépêche-toi de descendre.

— Oui, mais tout à l'heure; pourquoi donc es-tu si pressé? Ta course matinale a bien ouvert ton appétit!

— Ce n'est pas moi qui suis pressé, c'est un ami d'enfance qui est venu te demander à déjeuner de Baltimore; ainsi tu vois bien qu'il faut te dépêcher.

Je crus qu'il plaisantait et ne fis aucune attention à ce qu'il me disait. Je n'allai pas un instant plus vite, et ce ne fut qu'après avoir attaché le dernier cordon et placé la dernière épingle que je levai le store et que je pus voir quelle était la personne qui m'attendait. Je jetai un cri de surprise et je puis dire aussi de contentement : c'était Jérôme Bonaparte.

C'est une longue et intéressante histoire que celle de Jérôme. Tout le monde sait qu'il s'est marié en Amérique avec la fille d'un banquier de Baltimore, appelée mademoiselle Paterson, et qui était jolie et riche; mais ce qu'on ne sait pas aussi bien, c'est que Jérôme eut beaucoup moins de torts qu'on ne l'a cru et qu'on ne l'a dit dans le monde. L'empereur, n'étant encore que consul, n'avait aucun

droit sur les siens comme chef de famille. Joseph Bonaparte, madame Bonaparte la mère, étaient, au fait, les maîtres d'accorder ou de refuser un consentement. Il est certain que la mère de Jérôme lui avait permis d'épouser mademoiselle Paterson, et que Joseph aussi avait donné son consentement. La colère de l'empereur, en apprenant la nouvelle du mariage de son jeune frère, fut extrême, et au moment dont je parle elle venait de se manifester d'une façon peu fraternelle même dans la correction. Un ordre avait été envoyé en Hollande, en Espagne, en Portugal, portant défense de recevoir madame Jerôme Bonaparte, ou toute personne se *disant telle*. La malheureuse jeune femme étant grosse de sept à huit mois, avait d'abord tenté de débarquer en Hollande, en Belgique, en Italie, en Espagne, puis maintenant en Portugal, où M. Serrurier, frère du maréchal invalide, et qui alors était notre consul général à Lisbonne, lui avait aussi fait éprouver un refus. Jérôme, au désespoir de cette rigueur, fit aller sa femme en Angleterre; et n'éprouvant pour lui-même aucun empêchement à débarquer, il se décida à aller trouver son frère, espérant qu'en le voyant, en l'entendant, l'empereur se laisserait fléchir. La chose devenait instante; car, maintenant, quel était le lieu où l'on pouvait fuir sa colère?

Je ne puis dire à quel point je fus contente de revoir Jérôme; il avait toujours été bon enfant, ainsi qu'on appelle dans le monde ceux qui ne font

pas de mal, s'ils ne font pas de bien. Sa tête avait bien été un peu légère, mais cela ne me regardait pas, et j'avais reçu de ma mère une impression de bienveillante amitié pour Jérôme, que même, plus tard, sa conduite assez peu amicale envers moi n'a pas altérée. Aussi, je le répète, je fus tout-à-fait heureuse de le rencontrer au milieu des déserts fleuris de l'Estramadure, surtout en songeant qu'il était malheureux, et malheureux par le cœur.... J'étais bien jeune alors, et j'avais encore des idées bien romanesques, n'est-il pas vrai?

Junot fut également satisfait, quoiqu'il connût assez peu Jérôme : c'était celui de la famille qu'il avait le moins vu. Il était tout-à-fait enfant à l'époque où Junot faisait presque partie de la famille Bonaparte à Marseille et à Toulon; et plus tard, lors du consulat, Junot n'était revenu d'Égypte et n'avait quitté la prison anglaise que vers la fin de 1800. Jérôme partit alors pour ses caravanes maritimes aussitôt après le retour de Marengo. Junot le connaissait donc seulement comme un jeune homme qu'il avait vu enfant ; ce qui motivait avec lui une grande familiarité, sans cependant lui donner une connaissance exacte de son caractère.

Nous lui offrîmes de partager notre déjeuner, ce qu'il accepta. Je fus frappée d'un grand changement dans ses manières; il était posé, presque sérieux; l'expression de sa physionomie, ordinairement gaie et mobile, avait pris un caractère de tristesse rêveuse, qui le changeait à un tel point que je ne le

reconnaissais presque plus. Il nous parla admirablement des États-Unis, de leurs coutumes, de leurs mœurs, de leurs habitants. Enfin, je pris de lui, dans l'heure que nous passâmes à table, une opinion tout à son avantage. Il est vrai de dire qu'il avait avec lui un homme qui l'accompagnait, et dont les façons et la tournure annonçaient un homme d'une distinction supérieure. C'était M. Alexandre le Camus, que depuis Jérôme, lorsqu'il fut roi de Westphalie, créa comte de *Fursteïnstein*. Il était grave dans son abord, parlait avec une extrême justesse, et me prévint en sa faveur dès que je le vis et que je l'entendis. La jalousie de plusieurs courtisans a pu porter de lui à Cassel un autre jugement; mais, dans mon équité, je dois dire mes impressions telles que je les ai reçues, et je dois ajouter que ce n'est pas sur ce seul instant passé dans une *venta* de l'Espagne que j'ai jugé M. le comte de Fursteinstein.

Nous nous promenâmes avec Jérôme dans le jardin de la possada. Avant de nous séparer, Junot, qui avait avec lui une sorte de familiarité, provenant, comme je l'ai dit, de ce qu'il l'avait connu enfant, lui parla avec une autorité presque paternelle, en l'engageant à ne pas résister à l'empereur. Mais Jérôme répondit avec une noble assurance que, se croyant engagé par l'honneur, il ne pensait pas qu'ayant eu l'autorisation de sa mère et de son frère aîné, il y eût pour lui une autre route que celle qu'il était décidé à suivre.

Mon frère m'entendra, nous dit-il... Il est bon, il est juste... En admettant que j'aie commis une faute en me mariant avec mademoiselle Paterson sans son consentement, est-ce donc à présent qu'il faut que la punition frappe ?... Et sur quelle tête tombera-t-elle ? Sur celle de ma pauvre femme innocente !... Non, non, mon frère ne peut vouloir stigmatiser ainsi d'un cachet outrageant une des familles les plus respectables des États-Unis... donner en même temps un coup mortel à une créature aussi bonne qu'elle est belle.

Et il tira de son sein une grande miniature renfermée dans un médaillon en or, qu'il nous montra: c'était le portrait de madame Jérôme Bonaparte. Je vis un ravissant visage...; et une particularité qui me frappa tout aussitôt, ainsi que Junot, c'était la ressemblance qu'il y avait entre mademoiselle Paterson et la princesse Borghèse. Je le dis à Jérôme, qui me répondit que je n'étais par la seule personne qui eût fait cette remarque ; que lui-même l'avait trouvé, et que plusieurs Français qui étaient à Baltimore, l'avaient remarqué comme moi. Je trouvais même que l'expression de madame Jérôme Bonaparte avait bien plus de feu et d'animation que n'en avait la princesse Borghèse. Je le dis tout bas à Junot; mais il se récria. Il se rappelait encore ses anciennes impressions.

« Jugez donc, dit Jérôme en refermant son charmant portrait, s'il est possible d'abandonner une personne comme celle que vous venez de voir,

lorsqu'à une figure aussi ravissante on joint toutes les qualités qui font aimer une femme... Je voudrais que mon frère consentît à la voir... à l'entendre un seul instant... Je suis sûr que son triomphe serait assuré comme celui de cette bonne Christine que l'empereur avait aussi repoussée d'abord, et qu'il a fini par aimer comme ses autres belles-sœurs. Quant à moi, je suis bien déterminé à ne pas céder... Fort de mon bon droit, je ne ferai aucune action dont plus tard je pourrais me repentir. »

En l'écoutant, Junot ne disait rien. Il l'avait d'abord invité à céder aux volontés de l'empereur; puis, en examinant la position du jeune couple, il la trouva tellement intéressante, qu'il se demanda, comme il me le dit ensuite, s'il ne serait pas répréhensible à lui d'exhorter Jérôme à commettre une action qui, au fait, pouvait être plus que blâmable. Il se promenait à côté de Jérôme dans le petit jardin de la venta, et ne répondait plus que des monosyllabes à tout ce que nous disions près de lui. Lorsque nous fûmes remontés dans notre *coche*, il m'avoua qu'il avait vraiment souffert pendant cette dernière partie de la conversation.

Après avoir causé avec intimité pendant deux heures, nous nous séparâmes de Jérôme, qui continua sa route vers la France, et nous reprîmes la nôtre vers Lisbonne.

Cette rencontre m'avait émue... Jérôme me rappelait ma mère, dont il était si tendrement aimé... Les souvenirs de cette nature sont toujours amers...

Et lorsque nous fûmes seuls, Junot et moi, je lui laissai voir combien cette rencontre m'avait attristée. Je pensais combien ma mère eût été affectée en voyant ce jeune homme qu'elle aimait comme une mère, revenir au milieu de cette famille de rois, de princes... retrouvant tous les siens couverts de la pourpre, et lui seul, comme un proscrit, comme un paria. Et pourquoi?... parce qu'il voulait garder la foi jurée... Cependant, après le premier moment de cette impression impossible à éviter, je me livrai à des pensées plus à l'unisson de ce que sont les hommes... Je réfléchis particulièrement sur le caractère de celui qui m'occupait. La trempe de son caractère était loin d'être celle de Lucien. Lucien est un homme à part, même dans la famille Bonaparte. Il a une tête et un cœur, une âme, un esprit, tout cela de fer et de feu, et pourtant aussi bons, aussi susceptibles de tendres affections qu'homme puisse les avoir au monde... En comparant les deux frères, je me dis que jamais Lucien n'aurait cédé à la tentation. Mais, pour Jérôme, je n'en répondais pas... Et lorsque Junot me demanda de quoi je souriais, je lui dis :

« Mon Dieu, ce jeune homme va joindre l'empereur à Milan... il va se trouver au milieu des solennités du couronnement... il va entendre ces mots magiques de *majesté*, d'altesses *impériales*... et j'ai bien peur que la magie d'amour ne soit bien faible auprès de celle-là... Je ne sais, mais je crains pour cette pauvre jeune femme, si belle, si bonne

et si noblement confiante... Je crains pour elle que sa voix ne soit bien lointaine pour se faire entendre; et jusqu'au vagissement d'un enfant nouveau-né, tout cela retentit bien peu, lorsqu'il faut franchir, non pas cinq cents lieues, mais des panaches impériaux, de beaux costumes de prince et des titres d'altesse. »

Junot se mit à rire. — Eh bien, je suis sûr que tu te trompes, me dit-il.

C'était lui qui se trompait.

Notre voyage prenait à chaque journée un caractère plus opposé à nos usages. Je ne parle pas ici des auberges. Je ne parle pas non plus de la rareté des villes et des villages. Tout cela, bien qu'il me parût étrangement nouveau, n'était rien en comparaison de l'aspect du pays. J'avais vu les landes de Bordeaux, celles d'une partie du Poitou; mais rien dans mes souvenirs ne se plaçait à côté de ces landes immenses se déroulant devant moi avec leurs tapis diaprés. Et puis, cette route seulement frayée par le caprice du mayoral, ou plutôt de ces mules qui s'en vont roulant doucement à travers les solitudes fleuries où le voyageur peut se croire dans la partie la plus déserte du nouveau Monde...

Il existait alors un lieu dans l'Estramadure qui n'est plus aujourd'hui que dans le souvenir. La guerre et ses fléaux ont eu l'art de pénétrer dans ces sauvages solitudes et d'y laisser des traces terribles de leur passage : je veux parler de la venta et

du pont d'Almaraz. Almaraz est une petite bourgade assez bien bâtie. Derrière elle, la route tournait quelques collines dont les flancs se rapprochaient toujours davantage, se serrant au point de former un étroit défilé. On entendait un bruit sourd, et comme aurait pu faire une artillerie éloignée ; puis, tout à coup, on se trouvait sur un pont magnifique construit par les Arabes, formé seulement de deux arches, et jeté sur le Tage, qui bouillonnait au-dessous de vous à une profondeur de plus de quatre-vingts pieds. Je ne puis jamais oublier l'impression que je reçus à l'aspect superbe de cette œuvre des hommes au milieu d'un désert rempli des merveilles de la création divine.... Peut-être trop de sentiments d'orgueil ont-ils provoqué la colère de Dieu contre ce bel ouvrage.... Son souffle l'a frappé.... et dans la guerre de 1809 les Espagnols l'ont fait sauter.

J'arrivai sur le pont d'Almaraz le soir, au coucher du soleil, au moment où les bergers voyageurs rappellent dans leurs parcs les *ganados merinos*, les *tras-humantes* qui leur sont confiés. Ce moment est d'un extrême intérêt dans quelque contrée qu'on se trouve ; mais en Espagne, c'est une chose admirablement spéciale. Autour de moi tout était pittoresque, mais avec des couleurs si neuves, des tons si tranchants, si chaleureux, que je puis dire, encore aujourd'hui, que je demeurai en extase devant le beau panorama qui s'offrait à moi.

Le pont d'Almaraz avait deux arches en ogives

unissant deux rivages escarpés, cordés de rochers mousseux, et couverts, en même temps, d'une profusion de cet arbuste qui, depuis mon entrée en Estramadure, n'avait cessé d'être mon compagnon de route : c'est le ciste odorant (*cistus ladaniferus*). Le soir, cet arbuste exhale la plus suave odeur, composée du parfum de la fleur d'oranger et de celui de la myrrhe. Cette odeur balsamique est produite par une sorte de résine dont son feuillage est totalement enduit. J'ai déjà dit qu'on ne peut avoir une juste idée des paysages espagnols, si l'on ne connaît pas cette plante. Ses belles fleurs, aux pétales d'un blanc éblouissant, tachés d'une goutte de pourpre, leur pistil d'or, le port de l'arbuste, et cette charmante odeur qu'elle exhale, lui donnent, ce me semble, droit d'entrée dans nos jardins, où l'on cultive si souvent des plantes qui certes lui sont bien inférieures.

Au bas du pont d'Almaraz est une *venta* bâtie tout au bord du Tage, qui, en cet endroit, roule ses eaux avec une telle violence, que les rochers contre lesquels elles se brisent en sont quelquefois ébranlés, et roulent avec elles vers la mer. Quelques ruisseaux, descendant des montagnes, coulent derrière la venta. Nous mangeâmes, à souper, d'excellentes truites pêchées dans ces ruisseaux, du cresson alénois, qui croît en abondance sur leurs bords, au milieu d'une foule de fleurs charmantes. De l'autre côté du Tage on découvre el puerto del Miriavete, montagne escarpée, que nous

devions gravir le lendemain. Cette contrée sauvage, mais si riche de beautés naturelles ; ce beau pont, cette montagne, cette venta isolée, qui est là comme pour rappeler que ce désert est pourtant connu de l'homme : tout frappe à grands coups sur l'imagination, et laisse un souvenir que les années ne peuvent trouver effacé.

Le lendemain, nous nous mîmes en marche de très-bonne heure pour passer la montagne. Nous devions coucher à Truxillo, et la journée était forte. Junot, voyant mon désir d'aller plus lentement (quoique, en vérité, la chose fût difficile), dit aux muletiers qu'il fallait s'arranger pour coucher autre part, et qu'il voulait que nous partissions plus tard de la venta le lendemain. L'interprète leur traduisit la chose, afin qu'ils comprissent bien ; mais, lorsqu'ils surent de quoi il était question, ils s'y refusèrent positivement, disant qu'il n'y avait pas d'endroits convenables pour leurs mules (de nous la chose ne valait seulement pas la peine de s'en inquiéter) d'Almaraz à Truxillo, ajoutant que, si j'avais véritablement le goût de cueillir de l'herbe, je pouvais demeurer à la venta tout le jour suivant, et que nous repartirions le surlendemain. On eut beau les arraisonner en leur disant d'ailleurs, en définitive, que nous étions les maîtres d'aller coucher où cela nous plaisait : le muletier en chef, qui était le fameux Gonzalès de San-Sebastian, sourit, et dit tout tranquillement que nous nous trompions, que les journées étaient indiquées, que nous avions

fait prix avec lui pour être transportés en Portugal n'importe comment, puisque nous n'avions rien spécifié, et que, les choses ayant été d'abord réglées ainsi, nous n'avions rien à dire. Nous aurions discuté pendant tout un jour qu'il n'en eut pas été autrement ; il fallut faire ce qu'il voulait.

Nous partîmes donc de fort grand matin. Immédiatement en sortant de la venta, nous commençames à gravir le *puerto*, sur lequel la route serpente en montant assez doucement ; nous le passâmes presque entièrement à pied. Les plus charmantes bruyères nous arrêtaient à chaque pas ; mais ce qui attira le plus mon attention fut le fraisier-arbre (*arbutus unedo*) que je n'avais jamais vu, et qu'on appelle aussi, je crois, *l'arbousier* (1). La montagne en était couverte. Nous trouvâmes sur la cime de la montagne une misérable bicoque renfermant quelques soldats. Plus bas, sur la pente qui regarde Truxillo, dont on aperçoit le château dans l'éloignement, on s'arrête à un village qui offre, plus que tout ce que j'ai vu en Espagne, l'image de la misère la plus profonde. Cet aspect n'était plus celui de la veille. D'un côté des pitons couverts de neige, de l'autre des montagnes nues

(1) Nous trouvâmes aussi du safran, le *doronium plantagineum*, *labellis sylvestris*, et des cistes en abondance. En Espagne, cette famille est en nombre excédant les autres à tous les degrés de hauteur, particulièrement sur les montagnes granitiques, excepté dans *Sierra nevada*, lorsqu'on approche de la région glacée.

et stériles; partout une contrée misérable et solitaire. Voilà, lorsqu'on les rencontre, les sites qui font médire de l'Espagne; mais ils sont rares. Depuis mon entrée en Espagne, c'était le premier lieu tristement sauvage que je rencontrais.

J'ai souvent parlé du chêne vert; je dois en faire une courte description, pour donner en même temps une idée des campagnes de la péninsule, auxquelles il prête une physionomie toute particulière. Jamais cet arbre ne devient grand; il n'est pas plus haut qu'un poirier; l'écorce en est fine, serrée et crevassée; il porte ses branches en forme de couronne; ses feuilles sont persistantes, et leur grandeur est aussi celle de la feuille du poirier; leur couleur extérieure est d'un vert assez foncé pour être souvent presque noir, tandis que le dessus est d'un gris blanc. Il ne faut pas chercher, sur ces arbres disgracieux, les branches longues et flexibles de nos hêtres et de nos chênes. Le chêne vert est un arbre dont la spécialité appartient à l'Espagne. Au milieu de nos forêts on ne voit pas même un buisson qui le rappelle. Cet arbre est la seule chose que je rapproche à mes souvenirs d'Espagne; lorsqu'il s'y trouve mêlé, ils sont tristes et austères. Dans nos bois, un vent, même léger, cause toujours un peu de bruit, et ce bruit a une sorte de mélodie. Dans les forêts d'Espagne, si l'on peut donner ce nom aux plantations éparses de chênes verts, la solitude silencieuse qui y règne inspire une mélancolie presque sinistre.

La forêt que nous trouvâmes après el puerto del Miriavete nous conduisit jusqu'à Jaraycego (1), pauvre village où l'on voit les ruines d'un château du moyen âge. Puis nous rentrâmes dans une forêt dont nous ne sortîmes qu'à une lieue de Truxillo. Je n'étais pas fort rassurée, parce qu'à Madrid on avait raconté devant moi une foule d'histoires toutes plus effrayantes les unes que les autres, et bien faites pour donner de la terreur sous ces voûtes basses et sombres formées par les couronnes épaisses des chênes verts, où l'on chemine entre deux rangées de croix funèbres et de monceaux de pierres, annonçant qu'en ce lieu s'est commis un assassinat.

En arrivant à Truxillo nous fûmes reçus par le commandant ; le corrégidor et les autorités furent parfaitement polis, et avec d'autant plus de droits à notre reconnaissance, que nous n'étions en Espagne que des *transeuntes,* sans aucune prérogative qui pût nous faire demander une hospitalité offerte avec une bienveillance dont je fus touchée. Junot, qui avait toujours en tête son prince de la Paix, me disait que c'était lui qui avait ordonné ces belles politesses pour faire quelque chose qui plût à la France. Truxillo est une ville misérable quoique assez grande, mais presque déserte, comme une grande partie des villes de cette partie de l'Es-

(1) Avant Jaraycego nous trouvâmes une immense lande ou plutôt une bruyère composée de romarin et *d'érica australis*, et d'une grande abondance de thym.

pagne. J'ai surtout conservé de son pavé en petites pierres pointues un souvenir qui me fait encore mal aux pieds.

Nous quittâmes Truxillo charmés de la politesse des habitants, mais très-peu édifiés de ses agréments. Cette ville a laissé dans ma pensée une teinte particulière de tristesse et d'ennui. Je crois qu'il faut l'attribuer à des nouvelles pénibles que je reçus de France, et qui me furent apportées par un des fréquents courriers qui avaient ordre de nous rejoindre sur la route. J'étais triste de cette tristesse amère que cause, loin de la patrie, le doute d'être au souvenir de ses amis. Dans ce moment, le départ de l'empereur pour l'Italie avait dispersé toute la haute société, dont une partie l'avait suivi ; et l'autre avait profité de son absence pour aller dans ses terres jouir de ce moment de liberté. Tout cela était naturel, mais ce raisonnement n'arrivait pas jusqu'à moi. Je ne comprenais qu'une chose, c'est que je n'avais pas de nouvelles, et j'accusais mes amis... C'est une des douleurs les plus vives de l'âme que cette crainte de l'oubli. Cette pauvre ville de Truxillo s'est ressentie de l'impression que j'en reçus, et pourtant elle n'y pouvait rien. Mais si ; elle pouvait me distraire, et c'est ce qu'elle ne fit pas.

CHAPITRE VII.

La Guadiana. — Les montagnes de Santa-Cruz. — Dangers courus sur la route de Madrid à Badajoz. — La *venta del Despoblado*. — Ma crainte des brigands. — Mon adresse au pistolet. — Madame Thomières. — Les assassins de la route du Confessionnal. — L'impunité. — Les pauvres matelots français. — La *possada* de San-Pedro. — Terreur et dégoût. — L'homme assassiné. — L'instrument de torture. — Frayeur de mes femmes. — Colère de Junot. — Départ de San-Pedro. — L'entêté muletier. — Voiture versée. — La ville aux trois noms. — Le prince de la Paix. — Badajoz. — Les coups de canon.

Nous avancions vers la Guadiana. Ce pays touche à celui que parcourut don Quichotte ; plus tard, j'ai vu le terrain témoin de ses courses aventureuses ; et Gilblas et Cervantes m'ont fait passer de douces heures en m'occupant à suivre dans leurs voyages les héros qu'ils ont mis en scène. Cervantes surtout !... Immortel auteur !... Son génie méritait des autels !... Et pourtant cet homme mourait de sa misère au milieu de l'Espagne, alors qu'elle était la plus opulente des nations !

Les montagnes de Santa-Cruz nous offrirent de nouveau des sites pittoresques et quelquefois riants. Deux villages bien bâtis, se touchant presque,

s'étendant sur la montagne. Parmi les rochers brisés de granit, et souvent de basalte, nous trouvâmes des amandiers en fleurs. Il semblait que la culture et la végétation avaient fui l'invasion *moutonnière*, et s'étaient réfugiées au milieu de ces rochers. La partie du sud était nue et brûlée.

De Santa-Cruz à *Meajadas* nous quittâmes les montagnes pour entrer dans une plaine qui présentait assez de fertilité. Mais derrière la bourgade, la contrée change subitement; elle redevient plus sauvage et plus solitaire. De Meajadas nous fûmes coucher à la *venta del Despoblado* (1). Ce nom n'est pas usurpé; car on se croit, en y arrivant, dans un lieu que Dieu a frappé de sa colère. Cette maison isolée est située au milieu d'une forêt extrêmement étendue, et qui, dans plusieurs endroits, est tellement resserrée qu'on ne peut passer entre les troncs noueux des chênes verts. Cette forêt est, maintenant que la Sierra-Morena est devenue, grâce aux soins de don Pablo d'Olavidé, une route sûre, le lieu le plus dangereux de l'Espagne. On m'avait beaucoup parlé à Madrid, ainsi que je l'ai déjà dit, du péril qu'on courait sur cette route de Badajoz, et nous avions pardevers nous l'exemple assez peu rassurant de M. d'Araujo... Je sais bien qu'avec une escorte comme celle qui m'entourait je ne devais rien craindre. Junot et M. de Laborde auraient

(1) *Maison de la Dépopulation.* Jamais il ne fut un nom plus juste.

suffi à eux seuls pour mettre en déroute une troupe ordinaire de brigands ; mais ceux qui parcourent cette partie de l'Espagne sont des hommes à craindre. Ils sont robustes, déterminés, toujours armés jusqu'aux dents, parce qu'ils font en même temps le métier périlleux pour eux-mêmes de contrebandiers, et qu'ils doivent être continuellement sur la défensive. Notre passage était annoncé depuis longtemps. Il était connu que nous avions avec nous deux fourgons contenant notre bagage, dans lequel était une argenterie d'une grande valeur, ainsi que mon écrin. Tout cela se savait, tout cela me revenait en tête à mesure que nous avancions sous les voûtes sombres de la forêt de la venta del Despoblado ; et j'avoue que lorsque nous arrivâmes à un endroit nommé *le Confessionnal*, par les habitants eux-mêmes, parce qu'il est rare qu'un homme seul y passe sans y être assassiné ; quand je vis de chaque côté de la route de petits monceaux de pierres entourant des croix plantées sur le lieu même du crime, et lancées par des mains chrétiennes pour appeler la vengeance de Dieu sur la tête du meurtrier ; lorsque, à l'entrée de cette seconde partie de la forêt, je vis une image de la Vierge clouée contre un arbre, et placée là pour recevoir les dernières prières du pélerin solitaire qui va peut-être trouver la mort sous ces voûtes sombres et silencieuses où il s'engage, j'avoue que mes joues, fort vermeilles alors, prirent une teinte plus pâle, et que le cœur me battit involontairement. Junot

sifflait et ne tenait compte de ma terreur. Mais je remarquai néanmoins qu'après avoir dépassé la madone, il fit arrêter, ordonna aux muletiers de faire marcher les cinq voitures et les fourgons de manière à ce qu'ils ne se quittassent pas de vue, et qu'il inspecta lui-même les armes de notre escorte (car nous en avions pris une composée de quatre Asturiens, d'un Catalan et d'un Aragonais, qui était leur chef). Dans notre voiture étaient des pistolets, et une petite espingole que Junot affectionnait beaucoup depuis qu'elle lui avait sauvé la vie en Italie. Mais cette beauté d'arsenal ne me rassurait pas du tout, attendu que si nous en arrivions au point d'être contraints de nous en servir, la chose devenait assez sérieuse pour n'avoir que de l'inquiétude et pas du tout de tranquillité. Je me promettais bien, cependant, de tirer mon coup si l'occasion amenait *un engagement*. Je ne savais pas alors, comme je le sais aujourd'hui, tirer à vingt-cinq pas un coup de pistolet, et rarement manquer, en digne élève de Junot, de mettre dans le but; mais, enfin, une tête de voleur s'ajuste mieux qu'une autre, quand il y a dans cette tête deux yeux qui eux-mêmes vous mirent et vous ajustent... Je suis presque fâchée de ne pas m'être trouvée en mesure de savoir comment je m'en serais tirée. Je raconterai, dans les volumes suivants, quelques dangers auxquels j'ai eu le bonheur d'échapper, et où ma tête et mon sang-froid ne m'ont pas abandonnée. Madame Thomières fut témoin de l'un

d'eux, et l'a même partagé. Elle et moi fûmes heureuses d'avoir de bons chevaux et d'être de bonnes cavalières... Mais ce n'est pas maintenant qu'il faut parler de mes aventures *de guerre ;* en ce moment je suis au contraire ambassadrice et toute paisible personne.

Je ne puis ici m'empêcher de faire remarquer, à propos de la forêt de Meajadas, une particularité qui servira à donner une idée de la *mollesse* du gouvernement, pour ne pas lui donner un autre nom. A Meajadas, on nous prévint de ne pas laisser éloigner notre escorte de nous, en ajoutant que les voleurs qui arrêtaient sur cette terrible route du Confessionnal, étaient eux-mêmes dans le pays. Et tout en parlant, le vicaire qui nous racontait plusieurs histoires arrivées récemment, et dans lesquelles celle de M. d'Araujo tenait le premier rang, nous montra deux hommes qui traversaient la place de Meajadas. Ils étaient vêtus comme les Asturiens voyageurs (mais ils n'en étaient pas, nous dirent nos Asturiens de l'escorte) ; ils portaient la montera de velours noir, une longue veste de cuir, sans manches, et serrée autour de leur taille par une ceinture de cuir fermée avec une grande boucle de cuivre. Dans cette ceinture, on voyait tout un arsenal de poignards, de pistolets, et le long et tranchant couteau, arme terrible dont les Espagnols se servent avec tant d'avantage. Ces hommes, nous dit le vicaire, sont connus pour deux assassins.... Les meurtres qu'ils ont commis dans la

forêt voisine ont amoncelé bien des pierres accusatrices autour des croix de leurs victimes... Eh bien! ils se promènent tranquillement parmi nous, lorsque le cri d'appel de leur chef ne les réunit pas autour de lui. Nous sommes pauvres, nous ne pouvons les attirer par l'appât de la cupidité ; mais lorsqu'il passe des voyageurs de distinction, des personnes qui, comme vous, ont un grand train, alors ils viennent rôder pour *prendre langue*.

Lorsque Junot rentra, il me trouva toute pâle de ce discours. Je lui parlai de ce que m'avait dit le vicaire ; il n'en fit que rire. Mais cependant, je le répète, lui-même n'était pas tranquille, et prit des précautions que je ne lui avais vu prendre dans aucun de nos nombreux voyages.

Nous traversâmes néanmoins cette dangereuse partie de notre route sans qu'il nous soit rien arrivé de fâcheux. La forêt était toujours de plus en plus déserte et sauvage. Une forêt primitive de l'Amérique présente peut-être un aspect moins tristement solitaire. J'ai déjà parlé du feuillage silencieux des chênes verts ; cette circonstance est importante à remarquer, pour donner une couleur spéciale à la contrée dont je parle, ainsi que de l'absence totale d'oiseaux, quelle que soit leur espèce.

Quelquefois, nous rencontrions de pauvres matelots français qui, après avoir été pris par des corsaires anglais, étaient renvoyés par eux, mais sans argent, dans la plus affreuse misère. La première fois que nous trouvâmes un de ces misérables, je

vis aussitôt le sang se porter à la figure de Junot, et ses yeux, naturellement si expressifs, lancèrent des éclairs de colère. Lui qui se serait dépouillé pour qu'un soldat n'eût pas froid, lui qui aurait partagé son pain avec lui, ou plutôt qui le lui aurait donné en entier, voir ainsi un Français n'ayant qu'un lambeau pour chemise... et contraint souvent de fouiller dans la terre avec un mauvais couteau cassé pour y chercher quelques racines... quelque chose qu'il pût manger pour calmer sa faim !... Un jour nous en rencontrâmes sept. Junot leur parla à tous. Jamais je n'ai vu une expression de bonheur plus vive que celle qui se répandit sur ces visages rudes et basanés, aux traits farouches, à la peau cicatrisée par vingt blessures, lorsqu'ils entendirent parler français. L'un d'eux pleura... Nous étions Français!.... nous venions de la France !.... Je ne sais si l'argent que Junot leur donna pour qu'ils pussent gagner Bayonne *sans mendier,* leur fit éprouver une joie plus douce que le premier son d'une parole *française*. Celui qui paraissait guider les autres, et qui, en effet, était un contre-maître, avait assisté à dix-sept engagements avec les Anglais, et pourtant il ne paraissait pas vieux.

« J'espère bien encore leur envoyer de la poudre aux oreilles, disait-il en retournant sa chique dans sa bouche et en accompagnant *son espoir* de deux ou trois jurons bien énergiques.

« Mon général, je ferai fondre une de ces belles pièces d'argent-là, et j'en ferai une balle que je leur

enverrai en votre honneur, à la première occasion.»

Cette idée de cet homme, qui déjà songeait à la vengeance, étant à peine délivré de l'horrible torture que lui faisait éprouver sa position de *marin mendiant*, me parut une belle chose. Je suis toujours attendrie lorsque je vois le cœur humain échapper aux ignobles entraves que *l'instruction* donne à cette classe d'hommes qui, ne pouvant la recevoir entière, ne prennent d'elle que ses mauvaises lumières, et toujours celles qui l'égarent.

Après la venta del Despoblado, nous fûmes coucher à San-Pedro, lieu encore plus horrible que ce que j'avais vu jusque-là depuis plusieurs jours. Nous y arrivâmes tard; le temps était sombre, et il faisait presque nuit lorsque la voiture s'arrêta devant la porte de la maison (1) où je devais passer la nuit. J'étais presque endormie par la suite de la fatigue de la journée, et surtout par l'attention avec laquelle mes pauvres yeux regardaient dans l'épaisseur de la forêt, pour signaler dans les haies et les buissons fourrés si je n'apercevais pas quelque tête sinistre nous guettant au passage. Junot qui, pour plus de sûreté, avait voulu marcher à côté de ma voiture, était arrivé bien long-temps avant moi.

— Ne t'effraie pas de *ta possada*, me dit-il en

(1) Nous avions la permission ou plutôt l'autorisation de loger dans une maison particulière lorsque la possada était par trop mauvaise. C'était une galanterie de la cour d'Espagne.

riant ; ta chambre à coucher n'est pas bien élégante; mais pourvu que nous n'y trouvions pas de *crapauds* (1), ce dont je doute, la chose ira toujours bien.

Tandis qu'il parlait, je me réveillais, j'étais descendue de voiture, et j'entrais dans la maison... La maison!... — Qu'on se figure une cahutte en terre battue, divisée en trois ou quatre trous, un peu plus hauts de cinq pieds, qu'on appelait des chambres ; et dans ces trous, une odeur!... En vérité, lorsque mes femmes dirent le lendemain qu'elles avaient trouvé un cadavre assassiné, je puis tout croire de cette affreuse demeure.

— Ah! m'écriai-je en reculant vivement, quel cloaque! jamais je ne coucherai ici!... Quelle horrible maison!...

— C'est pourtant moi qui l'ai bâtie, me dit d'une voix caverneuse un homme qui tenait une lampe près de moi.

On me parlait ainsi en français ; je me retourne et je vois la plus atroce physionomie à qui Dieu ait permis d'habiter sur un visage chrétien. Je fus stupéfaite.

— Mon Dieu, lui dis-je, comment se peut-il faire que vous ayez quitté notre patrie pour venir habiter dans ce désert sauvage... dans cette maison ?

(1) Il se trouvait mal en en voyant un.

Et dans ma pensée j'achevais ma phrase, et je me disais à moi-même :

Cet homme est le plus infâme des scélérats ; il a fui le bagne et peut-être la potence !...

Et dans le fait tout cela se trouvait dans cette figure au regard sinistre, à l'expression meurtrière.

Je ne voulus pas coucher dans cette maison, mais craignant pour ma fille, pour mon trésor, l'air renfermé d'une voiture, je parcourus la maison afin de trouver une seule chambre qui fût habitable. Il y en avait une ; je fis ouvrir la fenêtre, brûler du genièvre, placer un *brasero* dont la braise était bien éteinte ; puis, ayant établi mon enfant et sa bonne dans ce lieu, le meilleur de la masure, je me retirai dans ma voiture avec Junot, et nous y passâmes la nuit.

J'avais alors avec moi parmi mes femmes une Italienne, femme du premier valet de chambre de mon mari, et qui était à la tête de ma lingerie en qualité de femme de charge ; elle était fort jolie, fort dévouée à moi et à tout ce qui m'appartenait, et je l'aimais fort. C'était encore de cette graine de bons serviteurs qui aujourd'hui est totalement perdue. Elle ne voulut pas demeurer dans la voiture de ma fille, dans laquelle elle voyageait, et préféra dormir, si elle le pouvait, dans l'une des chambres de cette horrible *casa*. Elle se détermina donc à laisser son mari veiller aux bagages et maintenir l'ordre parmi l'escorte, qui paraissait être cette nuit plus que jamais d'une absolue nécessité,

et vint se coucher dans la pièce voisine de celle de ma fille.

L'enfant était endormie depuis long-temps lorsque madame Heldt entra dans sa chambre, et parut devant Fanchette, pâle comme un spectre. Fanchette, qui n'était pas un Bayard de son naturel, trébucha sur ses petites jambes en voyant la figure de sa compagne. Ma femme de chambre avait préféré rester dans la voiture, et celles-ci étaient seules.

— Madame Bergerot, dit à Fanchette ma femme de charge, devenue éloquente en français par l'excès de la terreur; Madame Bergerot..., il y a un homme assassiné sous mon lit.

Fanchette poussa un grand cri.

— Taisez-vous, mon Dieu! taisez-vous... Ils vont venir nous égorger aussi... Il y a là un grand instrument de torture...

Fanchette aurait cru bien autre chose... Cependant elle voulut s'assurer du fait... Elle prit la lampe d'une main assez peu sûre, et elle la porta dans la chambre de madame Heldt, car celle-ci avait renversé la sienne dans son premier effroi... Elle regarde sous le lit; elle ne voit d'abord que de la paille fraîche et coupée, comme celle dont on se sert en Espagne... Mais en baissant la lampe, elle aperçoit deux pieds d'homme, mais nus, et deux jambes qui devaient appartenir à un corps.

Les deux femmes tremblèrent, et furent au moment de tomber à côté du cadavre. Fanchette,

plus hardie que sa compagne, peut-être parce qu'elle avait une responsabilité précieuse, décida qu'il fallait sortir de cette chambre et appeler du secours. Madame Heldt (1) lui fit alors remarquer *l'instrument* de torture, qu'on sut le lendemain être une machine pour battre le grain... Mais Fanchette et la femme de charge n'y voyaient que ce que leur terreur lui prêtait, et tout était horrible.

—Mon Dieu, mon Dieu ! disait Fanchette... comment sortir d'ici ?... Ce n'est peut-être pas un cadavre, au reste, ajoutait-elle comme pour se donner du cœur.

— Eh ! que voulez-vous que ce soit alors ? répondait l'autre... — C'est bien pis encore, c'est un corps coupé par morceaux alors... car enfin ce sont bien deux pieds et deux jambes...

Et les deux femmes, regardant de nouveau, tressaillirent et devinrent encore plus blêmes ; car c'étaient bien en effet deux pieds et deux jambes. Elles ouvrirent la fenêtre : tout était calme, tout dormait dans la maison ; on n'entendait que le bruit monotone des mules dans leur appartement, beaucoup plus beau que celui qu'on donnait aux chrétiens qu'elles traînaient, et dans lequel au moins il n'y avait pas de corps mort.

(1) Mme Heldt est toujours à Paris, où elle est en ce moment même. Elle me racontait l'autre jour de nouveau les détails de cette nuit qui fut pour elle si cruelle, et ce souvenir la glace encore depuis.

— Mon Dieu! disait Fanchette, madame avait bien raison, cet homme est un *assassineux!*...

— Un *assassineux !* c'est bien plutôt le bourreau du *village !* regardez donc!...

Et madame Heldt montrait toujours le fatal instrument.

Enfin des pas se firent entendre au bas de la fenêtre : c'était le colonel Laborde qui faisait la ronde autour de la maison. La nuit était belle ; et dans son inquiétude, car tout le monde en avait dans cet endroit sinistre, il avait préféré ne pas se coucher : il s'était jeté tout habillé sur deux bottes de paille fraîche, et de temps à autre il quittait son lit de bivouac pour voir si tout était en ordre. Lorsque Fanchette entendit les talons de ses bottes à la hussarde résonner sur les petites pierres qui pavaient la cour, elle se sentit sauvée ; elle l'appela. Le brave et excellent jeune homme fut en deux sauts dans la chambre de madame Heldt, lorsqu'il entendit le premier mot de *cadavre* et d'*homme assassiné.* Il aperçut aussitôt les deux pieds accusateurs ; et, ne craignant pas autant que les deux femmes la vue d'une face de mort, il tira celui-ci de dessous le lit où il était enveloppé dans de la paille. C'était bien en effet un cadavre; mais rien ne paraissait sur son corps pour déceler un acte de violence... Cependant, sans se donner le temps de raisonner sur cet événement, il dit à l'une des femmes d'appeler le maître de la maison. Mais à peine avait-il saisi le talon du mort,

que toutes deux s'étaient sauvées auprès du berceau de ma fille, comme pour demander assistance à la chère créature qui pendant ce temps, sa belle et ravissante tête blonde appuyée sur l'une de ses mains, dormait du sommeil des anges. M. de Laborde ne voulut pas donner l'alarme : il appela seulement, par la fenêtre qui donnait sur la forêt, un soldat de l'escorte ; et, prenant la lampe, il descendit dans la cuisine où était le maître de la maison, dormant tranquillement sur le pavé auprès des restes du feu autour duquel avaient soupé les muletiers.

Cet homme n'est pourtant pas un meurtrier, au moins ce soir, pensa M. de Laborde... Mais, n'importe, il faut savoir ce que peut être cette histoire de corps mort.

Et poussant l'homme de son pied assez rudement, il l'éveilla en lui présentant un pistolet. L'autre crut qu'on allait le tuer, et poussa des cris inhumains.

— Tais-toi, lui dit M. de Laborde, ou je te casse la tête... Qu'est-ce que veut dire ce qu'on vient de découvrir dans l'une des chambres d'en-haut ? infâme assassin !

— Mon Dieu ! mon officier, je ne suis pas un assassin, dit le malheureux et se jetant à genoux et joignant les mains... Je vais tout vous dire. Ne le découvrez pas au seigneur ambassadeur... vous allez voir que je n'ai pas fait de mal...

M. de Laborde le regardait toujours d'un air

furieux. Et le pauvre homme, qui tout en ayant la tournure et la figure d'un déterminé scélérat ne l'était pas au fait ce soir-là du moins, n'avait pas la force de parler pour raconter son histoire. Enfin on sut de lui que l'un des garçons de sa mauvaise ferme était mort de je ne sais plus quelle maladie, le matin même. On devait l'enterrer le lendemain ; mais notre arrivée avait dérangé le mort, parce que la chambre qu'il occupait était l'une des deux capables de loger. « Si l'ambassadeur ou madame l'ambassadrice m'avaient fait l'honneur de loger dans ma pauvre maison, disait le transfuge, j'aurais fait enlever le corps dans un drap sans qu'on le vît; mais, comme ce n'était que l'une des personnes de leur suite, j'ai pensé que Garcia pouvait demeurer dans la paille sans la gêner; et, comme elle paraissait très-fatiguée, j'ai présumé, à tort à ce qu'il paraît, qu'elle ne s'en apercevrait pas. Je lui en demande pardon. Mais, mon officier, si j'avais fait un crime, je n'aurais pas laissé quelqu'un coucher dans cette chambre, ou j'en aurais enlevé toutes les traces. »

Il avait raison. M. de Laborde lui demanda qui pouvait répondre pour lui. L'homme nomma le curé et le *sangrado* du village.

« Enfermez-moi jusqu'au jour, monsieur l'officier, si vous croyez que je ne dis pas la vérité, et demain vous jugerez de mon innocence. »

M. de Laborde ne se le fit pas répéter deux fois : il mit l'homme au corps mort dans un de ses petits

trous, qui pourtant avait une porte, et l'y enferma à clef. Puis il fit monter deux soldats pour remettre le cadavre du pauvre paysan dans sa couche mortuaire ; ensuite il conseilla aux deux femmes d'emporter ma fille et de lui faire passer le reste de la nuit dans la voiture. Le voisinage d'une chambre dans laquelle était un cadavre, peut-être portant avec lui une vapeur pestilentielle (1), pouvait être dangereux, et je l'en remerciai le lendemain lorsque je sus l'aventure. Mais Junot ne remerciait pas l'homme de la possada ; il voulait l'*échiner*, disait-il. Le pauvre malheureux s'était caché, et redoutait la colère du *grand seigneur*, comme il l'appelait.

— Je ne suis pas un grand seigneur, misérable que tu es.... mais je suis père.... je suis un maître humain.... Comment ! malheureux, tu as pu avoir la pensée de faire coucher deux femmes et un enfant, et mon enfant encore, dans une chambre non-seulement empestée d'un air fétide et malsain d'une maladie dangereuse, mais tu y laisses la victime de cette même maladie !...

Alors la colère le dominait, et il voulait étrangler l'homme ; enfin, le curé et le frater du village arrivèrent. Ils certifièrent que le corps mort était de bon aloi, ayant succombé sous une pleurésie, et qu'il était mort, et bien mort. Le curé l'avait administré ; et quant au frater, s'il y avait

(1) La fièvre jaune était à Cadix en ce moment même.

un assassin dans l'affaire, cela le regardait probablement plus que personne. Quant à madame Heldt et à madame Bergerot, la bonne de ma fille, elles ne voulurent ni l'une ni l'autre convenir que le corps mort était un corps mort comme tous les autres; et cette impression fut si forte, que madame Heldt, me parlant de cette affaire il n'y a pas quinze jours, prétendait toujours que c'était celui d'un homme assassiné, et que, sans M. de Laborde, elles y auraient passé toutes deux, ainsi que mademoiselle Joséphine. Pauvre petite innocente! ajoutait madame Heldt.

A peine avions-nous quitté San-Pedro, que nous eûmes de nouveaux ennuis relativement à ma fille. Elle était dans une voiture avec sa bonne, madame Heldt et mes deux femmes; la route était mauvaise. Junot descend, et m'engage à en faire autant, pour gravir une petite colline. Ma fille était assoupie, et Junot dit au muletier qui conduisait sa voiture :

— Ne passe pas de ce côté; et il lui désignait une partie de la route qui était en effet détestable. Je te défends de passer en cet endroit, parce que je suis sûr qu'il t'arrivera malheur.

Le muletier secoua la tête : il était évident qu'il ne voulait pas obéir. Junot s'approcha de lui, et lui répéta son injonction d'une manière encore plus formelle.

— J'y ai passé plus de vingt fois, dit le muletier, espèce, comme on le sait, bien autrement entêtée

que les mules; j'y ai passé plus de vingt fois, et jamais il ne m'est rien arrivé. Les bêtes connaissent le sentier; elles feront plutôt quelque malice, si je les dérange.

— Et moi, je te casse un bon bâton sur les épaules, si tu raisonnes encore, dit Junot en colère. Fais ce que je t'ordonne.

Nous prenons les devants, et nous gravissons la montagne. Nous étions à moitié, lorsqu'un bruit violent nous fit tourner la tête. C'était la voiture de ma fille, que le mayoral avait voulu faire passer dans le chemin tout-à-fait défoncé que Junot lui avait commandé d'éviter, et qui avait versé de la manière la plus complète. Je tombai sur la terre du premier mouvement de terreur que je ressentis; puis le second me fit relever aussi promptement pour aller au secours de mon enfant : car j'entendais ses cris, et ils étaient déchirants. Quant à Junot, en deux sauts il avait fondu sur le muletier, et le tenant à la gorge, il le voulait tuer. M. de Laborde et M. de Rayneval eurent grand'peine à le lui ôter des mains. En arrivant, je pris ma pauvre enfant dans mes bras; elle n'avait rien. Ses cris venaient de l'état dans lequel elle voyait sa bonne; et pourtant la chère petite créature avait évité la mort de bien peu de chose. Au moment où la voiture versa, elle venait de s'éveiller, et avait passé sur les genoux de madame Heldt, qu'elle aimait beaucoup. Si elle était demeurée sur ceux de sa bonne, elle était perdue.

Tout ce qui était dans la voiture était tombé sur cette pauvre madame Bergerot, et l'avait tellement étouffée, qu'elle fut une grande demi-heure sans connaissance. Elle était étendue sur l'herbe, lorsque j'arrivai, et ma Joséphine pleurait en appelant sa bonne avec une voix si triste, un accent si plaintif, que je la dévorai de caresses. L'aimable enfant promettait alors tout ce qu'elle a tenu depuis. Sa bonne donna au même instant une preuve de l'attachement qu'elle avait également pour son élève. Au moment où la connaissance lui revint, avant que ses yeux fussent ouverts, elle étendit ses deux mains autour d'elle.... elle cherchait.... et sa voix encore faible murmurait :

— Mon enfant! ..... mon enfant! ....

Parmi les souvenirs de reconnaissance que j'ai conservés à cet excellente femme, celui de cet instant est un de ceux qui, bien certainement, est le plus cher.

De San-Pedro nous suivîmes la grande route jusqu'à Mérida. On a tant parlé de ses belles antiquités romaines que je ne prendrai pas le soin d'en ennuyer le lecteur. Cependant, je dois dire combien son pont sur la Guadiana, les restes de son aquéduc, de son arène, ou plutôt de sa longue muraille, m'ont causé d'admiration, surtout le pont, qui est entièrement conservé et qui ne serait pas meilleur, fait il y a cinquante ans.

Jusqu'à Badajoz nous suivîmes toujours la fameuse Guadiana, après l'avoir passée, hors de

Mérida, sur le beau pont dont j'ai parlé. Nous traversâmes des plaines fertiles, mais incultes. La mesta ravage tout. L'amant de la fée aux miettes eût été plus heureux que moi, malgré toute ma joie de botaniste, de trouver sur les rives de la Guadiana sa fleur chérie, la *mandragore* (1). Elle était en pleine fleur sur le bord du chemin.

Dans les environs de Badajoz, nous trouvâmes une ville qui nous offrit un spectacle curieux. Toutes les maisons tombaient en ruine. Cela était il a vingt-sept ans, et je ne présume pas que depuis cette époque ces maisons se soient relevées. Le nom de cette ville était également singulier. Sur la carte, c'est *Talaveyra la Real;* dans le Guide du voyageur, on l'appelle *Talaveyra del Arroyo*, et ses habitants et ceux de Badajoz la nomment *Talaveruella*. Je l'ai nommée *la ville aux trois noms*.

Enfin, nous arrivâmes à Badajoz, ville frontière de l'Espagne pour le Portugal. C'est une belle ville, ayant des rues propres, tirées au cordeau, bien pavées, chose fort rare dans cette partie de l'Espagne. On sait que c'est la patrie du Prince de la Paix. Cependant, quelque belle que soit cette garnison, les militaires espagnols ne l'aiment pas, et la regardent comme un lieu d'exil. Le commandant nous donna un excellent déjeuner, fit tirer le canon lorsque nous sortîmes de la place, suivant l'ordre

(1) *Atropa mandragora.*

qu'il en avait reçu, et nous quittâmes Badajoz charmés de sa bonne réception. En descendant la pente douce qui est aux pieds des remparts, nous aperçûmes Elvas, place forte de la frontière portugaise, située seulement à une lieue de Badajoz. Elle est, comme cette dernière ville, assise sur une hauteur. Une rivière, ou plutôt un ruisseau nommé le *Cayo*, est la limite des deux royaumes. Nous le franchîmes facilement, car il était à sec, et nous entrâmes dans Elvas au bruit du canon qu'on tirait pour notre arrivée. Badajoz répondit par courtoisie. Cela me frappa, et je le fis remarquer à Junot, car il n'aimait pas l'Espagne autant que moi; cependant il l'aimait. Quant au jugement que j'en ai porté et qui est, ainsi qu'on a pu le voir, tout favorable à cette belle et bonne nation, il n'a fait depuis que prendre plus de consistance, parce que mon long séjour dans cette terre aimée du ciel m'a fourni la preuve que j'avais été seulement équitable envers ses habitants (1).

(1) Je n'ai pas besoin de rappeler que ces idées et ces jugements sont portés en 1805. Depuis cette époque rien ne m'a fait au reste changer d'opinion : au contraire.

CHAPITRE VIII.

Singulière différence entre le Portugal et l'Espagne. — Trinité portugaise. — Le Juif, le Nègre et le Portugais en une seule personne. — Réception à Estremoz. — Junot premier aide-de-camp de l'empereur. — Venda do Duque. — Montemor-o-Novo. — Coup d'œil sur l'Alemtejo. — Le *foral*, les *provedors* et les *juiz de fora*. — Béranger, ou *le diable m'emporte*.

Une particularité qui me frappa, ce fut la différence qui existe entre l'Espagne et le Portugal. Cette différence se laissa voir d'une manière sensible aussitôt que le *Cayo* fut franchi. Des yeux, des cheveux noirs, une peau basanée, sont les seuls traits semblables entre les Portugais et les Espagnols. Les premiers ont les lèvres grosses, le nez un peu *nègre*, les cheveux noirs, mais souvent crépus; et en tout, dans leur tournure, leurs mains, surtout leurs ongles, on reconnaît le sang *métis*. Cela est surtout remarquable en quittant l'Espagne, dont les habitants ont bien aussi le teint brun et les yeux noirs, mais au moins l'aspect *européen*. Toutefois, en entrant en Portugal, on est d'abord agréablement frappé par le spectacle d'une nature plus cultivée. En sortant de ces gran-

des landes, de ces pâturages dévastés par la *mesta*, on trouve un pays couvert d'habitations rustiques, mais bien bâties et toujours d'une blancheur éblouissante, par les soins que les paysans apportent à les recrépir tous les ans au printemps. Le peuple portugais est lui-même plus soigné sur sa personne. Une camisole de drap brun remplace le manteau et la veste de cuir ; un chapeau tient lieu de la montera. Les femmes ont les cheveux simplement attachés avec un ruban, ou bien recouverts d'un mouchoir noué sous le menton. Leur abord est gracieux, ce qui n'est pas commun en Espagne. Du reste, ce n'est pas par le peuple qu'il faut juger la nation portugaise ; elle a deux caractères bien distincts : je le ferai voir tout à l'heure en parlant de Lisbonne et d'Oporto.

Nous trouvâmes, avant d'arriver à Elvas, le premier jardin d'oranges que nous eussions encore vu depuis notre entrée en Espagne. Tout ce qui entoure en général cette frontière du Portugal est d'une opposition frappante avec ce qu'on laisse derrière soi, comme aspect du pays. Elvas tient de don Sanche II *son foral :* c'est une espèce de charte, et d'après même la définition d'un savant jurisconsulte portugais :

As leis ou titulos da creaçao e das condiçoes com que os povoadores acceitarao as terras.

J'ai écrit cette ligne en portugais pour donner une idée de la totale différence des deux langues, l'une tout harmonieusement sonore, avec ses sons

gutturaux, à côté de cette indigne prononciation sourde et brisée.

Elvas est la résidence d'un *corregidor*, d'un *provedor* (1) et d'un *juiz de fóra* (2), comme chef-lieu d'un *corregimiento*. Nous y admirâmes un bel aquéduc, de la longueur d'une lieue ; il est formé d'arcades fort élevées, et traverse un vallon d'une fertilité admirable, tout couvert de jardins parfaitement cultivés et de petits bosquets d'orangers. Cet aquéduc s'appelle *os arcos de amoreira*. C'est un mûrier (*amoreira*), près duquel il commence, qui lui a donné son nom.

Mais cette culture, ce bel aspect, n'est qu'une parure de coquette que prend le Portugal pour pouvoir humilier sa rivale : tout disparut bientôt après avoir quitté Elvas ; nous ne vîmes plus que des montagnes nues et stériles. Autour de la *venda Seuh-Jurado*, nous retrouvâmes le ladanum avec ses belles fleurs blanches au pistil d'or, et son odeur balsamique vint de nouveau embaumer l'air du soir autour de notre voiture. Cet arbuste est encore plus remarquable en Portugal ; ses boutons et ses branches sont encore plus chargés de résine que dans l'Estramadure espagnole.

Estremoz, petite place de guerre dans laquelle est une garnison, fut le second lieu où nous fûmes

(1) Juge indépendant du corrégidor, résidant dans le *comarcal* ou district.

(2) *Juge de dehors*. Il est différent du *juiz da terra* ou juge de l'endroit.

salués par des coups de canon. Le commandant de la place était un vieux brave homme qui croyait voir un ange de lumière en regardant le premier aide-de-camp de l'empereur Napoléon ; car il est bon de faire observer en passant que Junot mettait en tête de tout ce qui demandait une liste de ses titres, celui qu'il chérissait autant pour le moins qu'il le vénérait, c'était celui de PREMIER AIDE-DE-CAMP DE L'EMPEREUR ; il paraît au reste que ce prestige (car enfin c'en était un) agissait de même sur le vieux vétéran ; et il témoignait son admiration pour la France et pour son héros avec un accent qui ne trompe jamais, parce qu'il venait de l'âme. Je le fis remarquer à Junot lorsque nous quittâmes Estremoz. Je suis sûre que ce brave homme n'aurait pas commandé *feu* sur nous, comme je suis sûre que l'aurait fait le commandant d'Elvas. Il nous fit promener dans sa *villa* et *praça de armas*, avec une confiance toute loyale. Junot y fut sensible. Il avait une âme faite pour sentir tout ce qui était noble et généreux. A trois lieues d'Estremoz nous trouvâmes une horrible *venda*, appelée *Venda do Duque*, et certes bien peu faite pour recevoir un duc. Mais il est vrai de dire que le maître ne s'est pas aventuré en la nommant ainsi, puisqu'il n'y a pas de duc (1) en Portugal. Les environs sont cou-

(1) Il n'y a point de ducs dans la noblesse portugaise depuis la mort du duc d'Aveyro. Les seuls ducs qui s'y trouvent maintenant sont de la famille royale, le duc de Cadaval et le duc d'Alafoens. Depuis que ce journal est écrit,

verts de genêts et de ladanum qui, malgré ses belles fleurs et son odeur suave, finit par fatiguer par son extrême abondance. A Arrayolos nous n'eûmes pas de coups de canon, parce qu'il n'y en avait pas; mais des escopettes, des salves, des compliments, une réception qui voulait être cordiale. On voyait que le gouvernement portugais, s'il n'aimait pas la France, du moins la redoutait. Il est à remarquer que d'Estremoz à Arrayolos il y a six lieues, et que nous ne trouvâmes pas un village. De là, nous gagnâmes *Montemor-o-Novo*, jolie petite ville, dont les environs sont bien cultivés, la position riante. Nous y fûmes reçus à merveille, selon la coutume qui paraissait avoir été adoptée pour nous; et nous quittâmes Montemor-o-Novo pour entrer dans l'Alemtejo.

La province d'Alemtejo, dans laquelle est située Lisbonne, si l'on veut parler juste comme position topographique et géographique, tire son nom d'*alem* (*aleng*, en-deçà) et de *tejo* (*techo*, Tage). On la confond souvent avec la province d'Estramadure, et même avec la portion des Algarves qui touche aux montagnes qui les séparent.

Je ne sais si j'ai donné une idée de ce pays si particulièrement marqué d'un sceau spécial, lorsque j'ai parlé de l'Espagne.... Je le désire, parce

le duc d'Alafoëns est mort ne laissant que deux filles. Si don Pedro a créé des ducs au Brésil, ce n'est pas selon l'ancienne coutume portugaise. Il en est des ducs en Portugal, comme des princes en Espagne.

que la chose est tout-à-fait inhérente à la contrée même, et que parler de sa physionomie, c'est la faire connaître. Maintenant, tout ce que je puis invoquer de mes souvenirs ne peut donner une idée précise du charme que présentent les landes de l'Alemtejo au moment de la floraison des admirables plantes qui les couvrent en entier. Il est vrai de dire qu'aimant la botanique avec passion, je trouvais un grand charme à rencontrer sous mes pas les plus rares, les plus belles plantes bulbeuses, les bruyères les plus remarquables que nous cultivons dans les orangeries, des géraniums de toutes les espèces, ainsi que tous les cistes de l'Europe méridionale. C'est surtout la variété des arbustes et des plantes qui est infinie, et réjouit non-seulement la vue du botaniste, mais l'œil du voyageur qui traverse ce désert enchanté : l'*erica australis*, avec ses grandes fleurs pourprées; l'*erica umbellata*, plus petite, mais plus vive dans sa couleur; et les cistes (1) aux pétales jaune-citron, avec les gouttes sanguines au fond de leur corolle; puis cet autre encore aux fleurs rouges, de la forme et de la grandeur d'une rose (2). Une plus rare encore et que nous fûmes étonnés de trouver avec les autres, est le ciste à grandes fleurs (3), d'un blanc éblouissant, au port si gracieux; et puis le joli petit arbuste aux

(1) Helimifolius, Lasianthus, Libanotis, Sambucifolius.

(2) Cistus crispus.

(3) Cistus verticillatus.

fleurs violettes (1), la lavande odorante (2)... et des buissons entiers de myrte bordant les ruisseaux, et alors couverts de leurs jolies fleurs blanches, tandis qu'à leur pied sont des touffes de romarin cachées par le chêne rampant. Je ne puis continuer ma *description fleurie ;* car je m'aperçois que je suis bien faible à me laisser entraîner au souvenir du charme de ces belles journées de jeunesse, où, sans inquiétude sur l'avenir, sans soins du présent, je foulais des fleurs sous mes pieds de jeune femme, oublieuse que j'étais alors de toute peine un peu vive... Pourquoi donc le sort est-il un créancier si dur ? pourquoi vient-il nous demander du malheur pour payer ce que vous lui avez volé dans votre destinée ?... Il semble que ce peu de moments que la jeunesse insouciante passe à rire de la douleur, lui soit compté plus tard par elle avec une barbarie qui tient de la vengeance et surtout de l'*usure*... Qui mieux que moi peut en répondre ?

Peut-être me fera-t-on le reproche de m'arrêter un peu trop au milieu de ces landes si fleuries ; mais j'ai pensé qu'il peut être permis à celle qui a bien souvent retourné de tristes pages de sa vie, de demeurer quelque temps sur celles qui ne parlent que de paisibles et de douces heures. Et puis ces champs de l'Estramadure, où ces mêmes plantes fleurissent, sont un théâtre où le nom de l'empe-

(1) Lithospermum fruticosum.

(2) Lavandula stœchas.

reur a bien long-temps retenti, où son génie, malheureusement conduit par l'erreur, a fait représenter des scènes dont la France donnait toujours le dénouement, et le dénouement souvent glorieux... L'Espagne est un nom magique, non-seulement pour réveiller des souvenirs dans une âme capable d'en avoir; mais aujourd'hui, ce nom est attaché à une partie de ce que nous avons conservé dans notre mémoire de bonheur et de malheurs. C'est une seconde patrie pour une foule de Français; je dirai plus, pour leurs parents. Dans ces mêmes landes couvertes de fleurs, sur ces mêmes montagnes arides... au bord du Xenil... au bord du Tage, au bord de l'Èbre, partout en Espagne, autour des cités, dans les déserts, il n'est pas une famille en France qui ne sache qu'une tête aimée est ensevelie parmi ses rochers et sous ses fleurs... Rien n'est invoqué vainement dans les souvenirs de l'Espagne et de Portugal; tout prend une voix et répond...

Une cause d'humeur très-prononcée me vint bientôt contre le Portugal : c'est le malaise que j'éprouvais chaque jour en me cognant le front, l'épaule, le bras, aux panneaux de ma voiture. On sait tout le tourment que cause une longue route par ce seul motif d'être renfermé dans une boîte roulante pendant une longue suite de jours. Qu'on y ajoute celui d'être cahoté sur un chemin des plus affreux. J'ai quelquefois pensé que c'était un calcul de la faiblesse portugaise pour s'isoler ainsi de l'Espagne. Ce qui est positif, et Junot en fit la remarque, c'est

que, dans une grande partie de l'Alemtejo, les routes sont mauvaises, avec une sorte de régularité, et que l'artillerie ne pourrait franchir les ravins, les fossés dans lesquels de voitures légères s'embourbent. Du côté de Campo-de-Ourique, on ne sait ce que c'est qu'une grande route. Je me demandais comment, quatre ans avant, le prince du Brésil avait pu se laisser ainsi volontairement briser les os, lorsqu'il fut à Badajoz pour avoir une entrevue avec son auguste beau-père le roi d'Espagne. La chose était tout autre pour ce dernier. Tout ce qui est chaussée, depuis Madrid jusqu'à Badajoz, est d'une beauté à être louée avec justice. J'en parlai au commandant de Badajoz, qui me dit que le prince de la Paix avait donné d'avance des ordres pour que la route fût réparée partout où elle devait l'être pour le voyage de LL. MM.

Tu vois bien ! me disait Junot...

Pour le prince du Brésil, comme il n'avait pas de *privado* (1), à moins que ce ne fût *Lobato*, lequel, en bonne conscience, ne pouvait se mêler des grandes routes que pour y jouer un autre rôle que celui de ministre dirigeant, il allait sur cet abominable chemin en se faisant des bosses au front comme

(1) Valet de chambre favori du prince du Brésil. Au moment du départ du prince, à l'arrivée de l'armée française, on afficha une caricature dont je donnerai la gravure, où Lobato joue un grand rôle. Cette gravure est faite à la plume et donne une idée de ce que pensait *la naçáo**.

* Nation.

le marquis de B... Mais il y était si bien habitué, et les autres aussi, que ni lui, ni personne n'y fit attention. Pauvre royaume!... c'est bien de lui qu'on pouvait dire avec notre Anacréon :

> Si je sais, ma foi, comment on s'y comporte,
> Je veux, mes amis, que le diable m'emporte!

Oui, pour le dire en passant, c'était un pays burlesquement gouverné ; et il prouvait malheureusement que quelquefois un état peut marcher sans tête, sans bras et sans jambes. Il s'en va alors comme une boule roulant de par le monde, recevant un coup de pied de l'un, un coup de poing de l'autre, et en définitive assez mal venu de tous. Ce n'est pas la première fois qu'on voit des choses comme cela.

CHAPITRE IX.

Arrivée à Lisbonne. — Aspect de la ville et des environs. — Adage portugais. — Le frère du maréchal Serrurier. — Calembourg de l'empereur. — Le banquier français. — Bizarrerie du cérémonial. — L'ambassadeur de Louis XVI et celui de Napoléon. — Ordres donnés par le ministre des affaires étrangères pour la réception de Junot. — Le vendredi saint. — La fièvre jaune en Andalousie. — Visite de *la santé*. — Gouvernement du Portugal. — Le yacht du prince du Brésil. — Notre débarquement. — Le comte de Castro Marino. — Usage absurde relatif à l'installation des ambassadeurs en Portugal. — La voiture du comte de Castro Marino. — La collation diplomatique. — Procès-verbal de la réception de M. le comte de Châlons, ambassadeur de Louis XVI. — M. le duc de Coigny et sa petite-fille madame Sébastiani.

Ce fut le jeudi saint de l'année 1805, à quatre heures du soir, que j'arrivai enfin devant Lisbonne. Je fus frappée d'admiration; et sans me rappeler aucune des louanges qui m'avaient été répétées mille fois de Paris à Madrid, je me laissai charmer par cette magnifique et splendide décoration qui s'offrit à moi. Il n'existe aucune ville qui présente, je crois, le coup d'œil de Lisbonne vue en arrivant d'Espagne; cette plaine d'eau, formée par le Tage,

qui est dans quelques endroits d'une lieue et demie de largeur, bordée à l'autre rive par une ville immense bâtie en amphithéâtre sur les collines qui bordent le fleuve, tandis que sa rade, remplie d'une foule innombrable de vaisseaux, présente une forêt de mâts portant les couleurs de cent nations différentes : car le Portugal, à l'époque dont je parle, était en paix avec l'univers. On peut écrire, on peut dire que Lisbonne est une grande et belle ville, bâtie sur un fleuve magnifique, ayant de ravissants alentours, un beau ciel, des parfums ; on peut parler de tout cela ; mais peindre avec des paroles ou avec une plume, quelque éloquent qu'on soit ou du moins qu'on veuille l'être, l'aspect de Lisbonne lorsqu'on y arrive par *Aldéa* (1) *Galega*, par *Casilhas* ou par *Moutar*, c'est impossible. L'admiration que j'ai ressentie a laissé en moi des souvenirs tellement ineffaçables, que les années se sont écoulées, et que jamais l'impression n'en a été altérée. Je crois voir encore cette magnifique cité, son fleuve, ses jardins, ses dômes, ses monastères, ses palais : ce tableau, unique peut-être, dont un soleil de Portugal, un soleil radieux et chaleureux, sans être importun à l'époque où j'arrivai à Lisbonne, éclairait et colorait les beautés.

(1) Aldêa signifie village, quoiqu'en portugais le mot ordinairement employé est *lugar;* et dans le nord du Portugal, on dit aussi *povo*. L'expression générale pour désigner une *peuplade*, c'est-à-dire la population d'un village, est povoaçâo (prononcez povoaçâong).

A quelque distance d'Aldea Galega, la vue de Lisbonne est tout-à-fait étrange, et néanmoins toujours pittoresque. Toutes les rives rentrantes du Tage ne forment, pour ainsi dire, qu'une seule ville. Le fond du tableau présente les beaux rochers à pic de Cintra, qui s'élèvent au-dessus des collines sur lesquelles la ville de Lisbonne est bâtie. A droite, du milieu des landes, on voit encore la haute *Serra de Arrabida ;* et puis, à mesure qu'on approche, la ville semble sortir des flots. Vous distinguez l'arsenal, la place du commerce, la halle aux blés; sur la gauche, on aperçoit les collines de Belem et d'Ajuda, avec la belle église et le parc royal, ainsi que la ménagerie. Et lorsque, par une belle soirée du printemps, on navigue sur ce fleuve du Tage si poétiquement célébré, ce fleuve aux ondes d'or; lorsqu'à toutes les beautés de Lisbonne et de ses environs, après avoir côtoyé les collines de Saccavin, vous repassez devant Belem, devant Ajuda, et que vous allez à Pedrosa en admirant les beautés toujours nouvelles d'*Almada*, avec sa pittoresque église, on comprend l'adage des Portugais lorsqu'ils disent avec orgueil :

Que nao tem visto Lisboa nao tem visto cousa boa.

Nous avions pour banquier un négociant français qui nous fut présenté, à la descente de notre coche de Colleras, par M. Serrurier, frère du maréchal Serrurier, ce maréchal qui fut la cause

du seul calembourg qu'ait jamais fait l'empereur (1). M. Serrurier était alors consul de France à Lisbonne ; il nous reçut en cette qualité, et nous fit les honneurs du territoire de Lisbonne. Comme nous devions séjourner quelques heures à *Aldéa Galega* pour obéir au ridicule cérémonial portugais, notre banquier nous avait fait préparer une charmante maison de campagne, dans laquelle nous oubliâmes les désagréments des *ventas* espagnoles et des *vendas* portugaises. La soirée était ravissante. Les orangers étaient couverts de fleurs, et leurs pommes d'or étaient au degré de maturité convenable pour présenter à la fois le plus excellent et le plus beau des fruits ; les grenadiers, couverts de leurs bouquets pourpres, étincelaient dans les haies, à côté des géraniums et des aloës ; puis des palmiers, des magnolias, des daturas... Tout est parfum, tout est lumière, tout est vie et vie heureuse dans mes souvenirs de cette soirée...

M. Serrurier prévint Junot de tout ce qu'il avait à faire pour son premier cérémonial. En vérité, il m'aurait parlé de la cour du roi Jean, que je l'aurais trouvé plus raisonnable. Il n'avait pourtant pas l'air du tout plaisant : c'était un homme qu'on avait besoin de connaître, bon et honnête, pour qu'il ne vous déplût pas aussitôt qu'il vous faisait la révérence, non pas qu'il fût impoli, il était au

(1) En 1815. L'empereur avait le cœur déchiré en ce moment, et M. Serrurier était bien petit devant lui. Je n'oublierai pas cette histoire en son lieu.

contraire fort cérémonieux ; et voilà pourquoi il me donna tant d'impatience, lorsqu'il vint nous raconter que M. d'Araujo n'avait pas voulu remettre un macaron de la fameuse collation que Junot et le comte de *Castro Marino* devaient manger à eux deux *tous seuls ;* et vous remarquerez, s'il vous plaît, qu'elle devait être pour vingt-cinq personnes. Ce cérémonial, que je vais vous raconter, avait été observé pour M. le comte de Châlons, ambassadeur de Louis XVI ; et conséquemment il fallait que le général Junot, ambassadeur de Napoléon, empereur des Français, remplît les mêmes formalités. Cela est conséquent, n'est-ce pas ? Du reste, ce cérémonial nous était connu ; car M. de Talleyrand l'avait donné à Junot en partant de Paris. J'avais eu le temps de le lire et de m'en moquer en route ; j'espérais qu'une fois arrivée à Lisbonne, l'esprit éclairé du vicomte d'Araujo saurait supprimer des usages absurdes. Je comptais que mes paniers ne me serviraient pas. Je comptais... Que ne croyais-je pas ?... Eh bien ! je me trompais, parce que le Portugal était le pays de l'Europe, à cette époque de 1805, où les gens d'esprit comme M. d'Araujo étaient le moins compris.

M. Serrurier partit après dîner pour aller donner communication au ministre des affaires étrangères de l'arrivée du général Junot, ambassadeur de S. M. Napoléon, et le prier de donner des ordres pour sa réception ; ce que fit M. d'Araujo à l'instant même. C'était, comme je l'ai dit, le jeudi

saint. Lorsque M. Serrurier revint, il était déjà nuit. La réception, c'est-à-dire l'entrée, ne devait avoir lieu que le lendemain dans la journée. Nous passâmes la soirée fort agréablement dans cette maison de campagne. Le lendemain matin, après avoir très-bien déjeuné et pris notre dessert dans le jardin, où nous fûmes cueillir des oranges et des *limes douces* sur les branches également chargées de fleurs et de fruits, nous fîmes une sorte de toilette, pour ne pas monter dans les voitures royales avec la poussière de la route sur nos vêtements. Nous nous promenâmes sur les bords du Tage, en attendant les *escalères* de la reine. M. d'Araujo avait envoyé une longue note pour expliquer comment il était impossible de faire tirer le canon de la tour de Belem pour la réception de l'ambassadeur de France, attendu que ce jour était le vendredi saint. Les trois journées saintes ne pouvaient être profanées par ce signe. La reine, le prince et la princesse du Brésil eux-mêmes ne recevaient pas cette démonstration de respect et d'honneur lorsqu'ils passaient devant la tour de Belem l'un de ces trois jours. Après avoir bien pris tous les renseignements nécessaires pour acquérir la preuve qu'il n'y avait dans cette mesure aucune influence exercée par l'Angleterre, Junot répondit que l'empereur, son maître, ne verrait dans le respect qui était gardé envers le roi des rois qu'une action qu'il s'empresserait lui-même d'ordonner.

J'ai déjà dit, je crois, que l'Espagne était encore la proie d'un épouvantable fléau. La fièvre jaune avait décimé la belle Andalousie. Cadix était encore en deuil d'une immense partie de sa population. Malaga, Murcie, toute cette portion du littoral de la péninsule avait été frappée avec une rigueur épouvantable. Je crois que c'est à la terreur qu'inspirait son horrible influence, que nous dûmes la visite *de la santé*, cérémonie qui ne s'observe jamais que lorsqu'on arrive par mer; mais le danger était égal par les deux côtés pour le Portugal. Aussitôt qu'elle fut terminée, nous descendîmes au rivage, et là, nous trouvâmes les escalères de la reine qui nous attendaient. Je fus frappée de la bonne tenue des rameurs; ils étaient au nombre de vingt-cinq, tous habillés de blanc, avec un bonnet de velours noir sur la tête, ayant par-devant les armes de Portugal, en argent. En général, tout ce qui fait partie de l'armée de terre et de l'armée navale est tenu dans une sorte de régularité qui était inconnue en Espagne. L'influence exercée par l'Angleterre sur le Portugal a produit du moins ce bon effet sur l'armée de mer. Quant à celle de terre, elle doit cette amélioration également aux soins d'un étranger, au *comte de la Lippe*, cet homme qu'on n'appelle dans le pays que *o gran conde !* Ce fut lui qui réforma l'horrible usage de faire servir les officiers à table. Après lui, vinrent le prince de Waldeck et le comte de Novion. L'un venait de l'Allemagne; l'autre était

un émigré français. Tous deux furent utiles au Portugal, et tous deux en furent peu appréciés. Le prince de Waldeck, dont la santé était mauvaise par suite de blessures reçues devant Thionville, mourut à Cintra, au milieu d'une nature enchantée, dans un paradis qu'il dut croire habité par des démons.

Je ferai connaître tout à l'heure comment se gouvernait le Portugal à l'époque dont je parle. Tous les yeux sont aujourd'hui fixés sur cette partie de l'Europe, et il ne peut être qu'agréable de trouver des notions que j'assure être non-seulement véridiques, mais justes dans leurs aperçus. Je ferai remarquer les exceptions, car il y en a. Il existe en Portugal des personnes dont je suis fière de posséder l'amitié; mais ensuite la nation en général, c'est-à-dire la nation noble, la haute et la moyenne classe, méritent bien peu d'intérêt; et quant au bas peuple, celui des grandes villes est hideux de corruption. Il faut remarquer que tous ceux qui sont dans une ligne d'exception, sont élevés loin du Portugal, comme M. de Brancamp de Sobral, M. de Sampayo, M. d'Araujo, et quelques fidalgos qui, vivant beaucoup avec les étrangers, en prirent les manières. Tout à l'heure nous en parlerons.

Je montai dans le yacht du prince-régent (1) de

(1) La reine vivait toujours, mais elle était folle; et le prince du Brésil, son fils, était régent. On ne voyait même pas la reine.

Portugal, avec Junot, M. de Rayneval, premier secrétaire d'ambassade, M. de Lageard de Cherval et le colonel de Laborde, premier aide-de-camp de Junot. Ma fille et sa gouvernante, M. Legoy et quelques personnes de l'ambassade montèrent dans une escalère de suite. Il y en avait quatre, avec le yacht de la reine. Nous traversâmes ainsi la plaine immense formée par le Tage entre Aldea Galega et Lisbonne. A mesure que nous avancions, la scène se développait; il surgissait, à chaque coup de rame de nos matelots, une nouvelle beauté. Notre traversée fut longue; je pense que nous mîmes deux heures à la faire, parce que l'ordre était donné de nous montrer la ville sous différents aspects. C'est un amour-propre national bien permis. Enfin nous abordâmes entre Belem et le quai *de Sodré*. Là, nous trouvâmes le comte de *Castro Marino*, grand de Portugal, le plus nouvellement admis à la grandesse selon l'usage, qui reçut Junot à son débarquement. Ils montèrent tous deux *seuls* dans une voiture de la cour, attelée de six chevaux, l'ambassadeur ayant la droite sur le comte de *Castro Marino*. M. de Rayneval et M. de Laborde montèrent dans une troisième voiture; et, par un de ces usages contre lesquels je m'élevais tout à l'heure, le carrosse du milieu demeura vide. Des voitures de suite conduisirent M. Legoy et les autres personnes de l'ambassade. Quant à moi, je descendis cinq minutes après Junot, le cérémonial le voulant ainsi, et je montai dans une voiture de la cour,

attelée de six chevaux, avec M. de Cherval, qui, n'ayant pas un caractère reconnu dans l'ambassade, ne pouvait être du grand cortége. Ma fille et sa gouvernante occupaient seules la seconde voiture, et la troisième était remplie par mes femmes. Ces trois voitures étaient également attelées de six chevaux. Nous prîmes une autre route que le grand cortége, en suivant cependant toujours le bord du Tage ; mais nous arrivâmes bien avant l'ambassadeur et son introducteur, et c'était ce que je voulais. J'avais parié avec Junot qu'il ne se séparerait pas du comte Castro Marino sans rire. Je voulais donc l'observer à la descente de voiture, car j'avais parié cinquante napoléons, ou bien une bourse et une dragonne en filet, et voici pourquoi.

Il est d'usage lorsqu'un ambassadeur est reçu à la cour de Portugal (mais un ambassadeur, et non pas un ministre plénipotentiaire), il est d'usage, qu'en *entrant dans son hôtel*, il donne une *collation*, c'est-à-dire un immense dîner (1) ; puis il faut qu'il y ait vingt-cinq couverts autour de la table ; mais l'ambassadeur et son introducteur s'y doivent asseoir *seuls*, en face l'un de l'autre, et là, déplier ou ne pas déplier leur serviette, et demeurer comme deux magots chinois, pendant cinq ou six minutes. Cette absurde coutume, qui ne peut avoir une origine ayant le simple sens commun, est d'autant plus ridicule que, pour ceux qui arrivent

(1) On appelle toujours ce repas la collation.

par mer, par exemple, il y a impossibilité qu'ils aient le temps de déballer et mettre en ordre ce qui est nécessaire à ce beau cérémonial. Il suit de là, comme on n'a pu encore détruire ce vieil et sot usage, que l'ambassadeur emprunte d'une puissance amie ce qu'il faut pour la *collation*. Ce fut l'Espagne qui voulut bien nous prêter de quoi *faire les beaux*, à la descente de notre carrosse de voyage.

J'avais donc parié avec Junot qu'il ne pourrait jamais tenir son sérieux pendant qu'il ferait le magot d'un côté, en pendant du comte de Castro Marino. Ce comte de Castro Marino m'inquiétait bien un peu. Je me figurais que ce devait être un de ces vieux fidalgos, ayant une canne à pomme d'or et toussant son âme à chaque parole. Le moyen de rire avec un pareil homme?... Mais je fus agréablement surprise, en voyant un tout jeune homme, laid comme une chenille, par exemple, mais jeune, et conséquemment devant aimer à rire. Mon raisonnement était conséquent; mais, en Portugal, on n'a pas toujours raison avec *de la raison*.

— J'ai gain de cause, dis-je au colonel Laborde, car je suis sûre que ces deux honnêtes gens-là ne seront pas face à face vingt secondes, qu'ils ne s'éclatent de rire au nez l'un de l'autre, le tout pour la plus grande joie des deux pays.

Mais pas du tout; et c'est bien le cas de dire que j'avais compté sans mon hôte. Je fus me placer près d'une porte qui donnait dans la salle à manger, et

de là, je regardai mes deux personnages, qui montèrent gravement le grand escalier de l'hôtel de l'ambassade, puis se saluant à chaque porte, le comte de Castro Marino donnant toujours la droite avec un soin scrupuleux à l'ambassadeur. Ils arrivèrent ainsi, d'escalier en escalier, et de révérences en révérences, jusqu'au salon de réception. Là ils se firent encore une profonde révérence; en vérité, il y avait du mandarin dans toute cette affaire. Le maître-d'hôtel ayant averti que leurs excellences étaient servies, les deux pauvres victimes, livrées au supplice des révérences, en firent encore trois ou quatre, puis passèrent dans la salle à manger. C'était là où je les attendais; mais le bourreau de Portugais, bien loin d'être *victime*, comme je le croyais, parut se plaire à cette cérémonie maudite. Il garda un sérieux tellement *sérieux*, que Junot se crut obligé de le lui rendre au double, et ils se regardèrent comme pour se défier à qui ne rirait pas. Enfin, au bout de six minutes que je comptai à la pendule, le comte de Castro Marino se leva ainsi que Junot. Ils se firent encore une douzaine de révérences, et le grand de Portugal, qui était un tout petit, tout petit homme, s'en alla, non pas comme il était venu, mais tout seul dans sa grande voiture, qui ressemblait, à propos, car j'ai oublié de vous le dire, aux voitures du temps de Louis XIV. Le modèle en avait été conservé dans les remises du palais, où l'on gardait avec soin des carrosses tout dorés, bien peints, bien lourds, bien massifs,

mais donnés en présent par Philippe V, lorsqu'il se raccommoda avec son frère de Portugal. Junot redescendit comme il était monté, en faisant une révérence à chaque marche, et gardant toujours le même sérieux ; il remit son introducteur dans sa lourde machine roulante, et en deux sauts il remonta au salon, où il me trouva furieuse contre ce jeune homme qui ne savait pas même *sourire ;* car je ne lui demandais qu'un sourire, au malheureux.

Mais tu ne sais donc pas, me dit Junot, que ce n'est pas mon début diplomatique que tu viens de me voir faire ; j'ai rempli en ma vie plusieurs missions. Mais il en est une surtout dont le souvenir est bien étonnant, même dans ma pensée. Je ne puis encore aujourd'hui me représenter et le lieu de la scène et les personnages sans qu'une vive émotion me saisisse le cœur... C'est moi qui ai dédogé le doge de Venise (1). Il ne fallait pas rire là, et certes je puis dire que je n'en avais pas envie... Mais allons manger *la collation,* et je vous conterai cela à table. Quant à toi, fais ton filet, et pour être un mari bien appris, je te donnerai cinquante napoléons pour acheter la soie.

—Voilà qui est parlé, lui dis-je, mais il aurait encore mieux valu que tu eusses souri... Quant au comte de Castro-Marino, il avait une paire de

(1) Ce fut Junot qui fut envoyé à Venise lors des massacres des Français dans la terre-ferme vénitienne.

sourcils noirs qui sont sûrement postiches, car Dieu n'en fait pas de pareils, et c'est peut-être eux qui t'auront fait peur?

—Eh! eh! dit Junot, je n'y avais pas songé; en effet...

Et, se mettant en joie au souvenir de cette figure sérieuse qu'il avait eue en face de lui pendant qu'ils étaient à table, voilà Junot riant avec moi, de ces bons rires qui révélaient et révéleront toujours une âme franche, un bon cœur... Alors il n'était plus qu'un enfant riant aux larmes, et de cette gaîté toujours de bon goût, dont jamais je ne l'ai vu sortir... Je dois le dire pour dire la vérité, quelque peine que cela puisse faire à ceux qui prétendent qu'il ne riait, pleurait et parlait qu'à coups de sabre.

Nous mangeâmes donc *la collation*, qui était excellente : c'était le cuisinier de l'ambassadeur d'Espagne qui l'avait faite. Nous pûmes d'avance présumer bien du comte de Campo d'Alange, parce qu'il avait un bon cuisinier. C'est un fait plus positif qu'on ne croit, que l'homme qui ne sait pas ordonner un repas n'est capable de rien de bon. C'est un aphorisme bien rigoureux, mais qui peut avoir son côté de vérité. Quoi qu'il en soit, je connais d'honnêtes gens qui dînent fort mal, et de grands coquins qui dînent comme des *Lucullus*, au plat des trente mille sesterces près cependant. Quant à nous, nous dînâmes bien, et comme des affamés dont l'appétit avait été aiguisé par une promenade marine et une longue abstinence; car tou-

tes les révérences diplomatiques avaient conduit l'affaire à sept heures du soir. Avant de quitter la table de *la collation* et de terminer notre première journée de réception, je vais transcrire ici le procès-verbal de celle de M. le comte de *Châlon*, ambassadeur de Louis XVI près de la cour de Lisbonne, en 1789. Ce fut d'après ce cérémonial que nous fûmes reçus nous-mêmes : il n'y avait pas eu d'ambassadeur de France dans l'intervalle. Madame la comtesse de Châlon est, depuis cette époque, revenue à Paris, ayant survécu au malheur et à l'exil. C'est elle que nous avons vue en 1814 sous le nom de *duchesse de Coigny*. Elle avait épousé M. le duc de Coigny après la mort de M. le comte de Châlon. Sa fille était femme de M. le comte d'Angosse, chambellan de l'empereur, à qui fut joué ce tour si plaisant du page habillé en femme à un bal masqué, par M. le comte de Termes, qui était, à cette époque, *un page* bien *page*, dans toute l'acception du mot. Du reste, M. d'Angosse était un homme parfaitement spirituel. Mais quelle est la femme, la plus fine même, qui n'y eût pas été prise? On verra, lorsque nous en serons là, combien M. d'Angosse fut excusable. Quant au comte de Châlon, il mourut à Lisbonne; et plusieurs personnes de ses amis m'ont affirmé que le chagrin qu'il avait éprouvé des malheurs de la famille royale de France, mais surtout de la mort de Louis XVI, lui avait donné la mort à lui-même. M. le duc de Coigny était réfugié à Lisbonne, comme beaucoup d'émi-

grés, et ce fut là qu'il épousa madame la comtesse de Châlon. Il avait le cordon bleu, et le portait; s'il ne l'eût pas fait, il eût été un homme dont le général Lannes eût lui-même blâmé la conduite. Mais ce cordon bleu lui offusqua la vue; il fit demander qu'on lui *défendît de le porter*. Le duc de Coigny en reçut, Dieu me pardonne, l'ordre de la cour de Portugal. Sa réponse fut celle d'un gentilhomme français du bon temps. Plus il était malheureux, plus l'exil, le malheur le frappaient de leurs fouets à pointes de fer, plus il releva sa tête proscrite. La suite de cette sorte de lutte avec un pouvoir qui dès lors commençait à être universel, fut son départ forcé de Lisbonne. Je suis fâchée pour deux causes de cette affaire; d'abord pour le général Lannes, que j'aime et que je respecte comme on doit aimer et respecter celui qui fut l'honneur de nos drapeaux et de nos aigles, et puis ensuite parce que l'empereur, qui n'a jamais bien connu cette histoire, a été gratuitement chargé d'une injustice.... Le duc de Coigny est l'arrière-grand-père de mademoiselle Sébastiani (madame de Praslin).

Détail du cérémonial observé a l'arrivée de M. le comte de Chalon en Portugal en 1789, et donné au général Junot par le ministère des affaires étrangères en 1805 (1).

A joindre à la dépêche n° 2.

« Ayant mouillé, le 23 septembre 1789, à

(1) Je transcris ici le procès-verbal sur l'original écrit

« l'embouchure du Tage, dans la baie de Cascaès, « j'envoyai prévenir M. d'Urtubise, chargé des « affaires du roi, de mon arrivée. Il se rendit aus- « sitôt chez M. Pinto, ministre des affaires étran- « gères, pour lui en faire part, et le prier de vouloir « bien donner les ordres pour ma réception ; ce « que le ministre effectua sur-le-champ.

« Ayant remonté la rivière, le bâtiment jeta l'an- « cre en-deçà de la tour de Belem. Un moment « après, arriva la visite *de la santé*. Dès qu'elle se « fut acquittée de son devoir, MM. d'Urtubise, de « Saint-Didier, consul-général, et M. Rollin, vice- « consul, qui tous étaient venus sur la même esca- « lère, montèrent à mon bord.

« Comme les ordres que le ministre des affaires « étrangères avait envoyés, tant pour les voitures « de Sa Majesté que pour les escalères de la reine, « n'avaient pu s'effectuer aussi promptement, vu « la distance des lieux, le *patron Mor* ne vint me « chercher avec le yacht de Sa Majesté que sur les « neuf heures du soir; il était suivi de quatre autres « escalères. Je m'embarquai avec madame l'ambas- « sadrice et les personnes de ma suite. En passant « devant la tour de Belem, elle me salua de douze « coups de canon (2), quoique le soleil fût déjà cou-

de la propre main de M. le comte de Châlon. Le style est le sien ainsi que les erreurs qui peuvent s'y trouver. C'est une copie littérale.

(2) Comme nous arrivâmes à Lisbonne le vendredi saint, la tour de Belem ne put tirer le canon.

« ché et la retraite battue. Arrivés au quai de Be-
« lem, madame l'ambassadrice monta dans un car-
« rosse de Sa Majesté, attelé de six chevaux, qui
« avait été envoyé pour la conduire à son hôtel ; un
« autre, également à six chevaux, servit à conduire
« les femmes de sa suite.

« Mon conducteur, M. le comte de Villaflor,
« grand de Portugal, n'était pas encore arrivé ; je
« l'attendis dans mon yacht, il arriva un quart
« d'heure ensuite. Après m'avoir reçu à mon dé-
« barquement, je montai avec lui dans la voiture
« de la cour qui l'avait amené, où je pris la droite;
« deux autres carrosses de Sa Majesté me suivirent;
« dans le troisième étaient M. d'Urtubise et deux
« personnes qui m'accompagnaient. Celui du milieu,
« selon l'étiquette, demeura vide.

« Arrivés à mon hôtel, M. le comte de Villaflor
« me conduisit jusque dans mon appartement, où,
« après lui avoir donné la collation d'usage, je l'ac-
« compagnai, à son départ, jusqu'au bas de l'es-
« calier.

« Le lendemain matin j'écrivis à M. Pinto pour
« lui annoncer mon arrivée à Lisbonne ; quelques
« jours après je lui envoyai une autre lettre pour
« lui demander le jour où je pourrais le voir. Je lui
« remis alors la copie de mes lettres de créance,
« et il m'annonça que Sa Majesté avait jugé à propos
« de me recevoir à *Quélus*, sa maison de campagne,
« quoique cela ne fût pas la coutume en Portugal,

« mais qu'elle était empressée de me donner au-
« dience.

« Je me rendis en conséquence, le 2 octobre sui-
« vant, à Quélus, en grand cortége. Mon équipage
« consistait en trois voitures à six mules, précédé
« d'un écuyer en bas de soie blancs, monté sur un
« cheval richement harnaché.

« M. d'Urtubise, premier secrétaire d'ambas-
« sade, se trouvait dans la même voiture que moi.
« M. d'Almada, le comte de Pombero, faisant tous
« deux les fonctions d'introducteurs des ambassa-
« deurs, me reçurent à la descente de ma voiture.
« Je me couvris ainsi qu'eux. Arrivé à la porte de
« la chambre de la reine, j'ôtai mon chapeau, je
« fis les trois révérences d'usage, et après avoir
« présenté à Sa Majesté mes lettres de créance, je
« lui adressai mon compliment (1). La reine me
« répondit en portugais, ensuite de quoi, me de-
« manda en français des nouvelles du roi. Je con-
« tinuai après mes autres compliments au prince et
« à la princesse du Brésil, à la princesse veuve, et à
« l'Infante dona *Maria-Anna*. Je me retirai ensuite
« à reculons en faisant trois révérences, étant tou-

(1) La reine n'était pas encore folle, c'est-à-dire qu'elle ne faisait pas de scènes publiques; mais sa tête était déjà fortement dérangée à l'époque dont parle M. de Châlon. Son confesseur, qui était le grand-inquisiteur, acheva de décider la démence en lui donnant une grande peur de l'enfer. Elle croyait voir ses petits enfants continuellement dans le feu.

« jours accompagné de mes deux introducteurs.

« Au sortir de l'audience de la reine, je me cou-
« vris, ainsi que les deux grands qui m'accompa-
« gnaient, lesquels me conduisirent jusqu'à mon
« carrosse. Lorsque je partis, la garde prit les ar-
« mes comme à mon arrivée, le tambour battit
« aux champs, et l'on me rendit tous les honneurs
« militaires.

« En m'en retournant, je fus faire ma visite
« chez tous les secrétaires d'état et mes deux intro-
« ducteurs. Mais je n'allai ni chez M. le duc d'Ala-
« foès, ni chez le patriarche, vu que l'ambassa-
« deur d'Espagne nouvellement arrivé ne les a point
« visités.

« Je me rendis aussi chez la *camareira mor* (1),
« ou la grande-maîtresse, à laquelle je fis la visite
« d'usage. Elle me dit que la reine l'avait chargée
« de prévenir madame l'ambassadrice, que si elle
« pouvait lui être présentée le 7 de ce mois, Sa
« Majesté la recevrait avec grand plaisir.

« Madame l'ambassadrice ayant accepté le jour
« que Sa Majesté avait fixé, écrivit en conséquence
« à la *camareira mor*, pour la prévenir qu'elle se
« rendrait à Quélus au jour indiqué.

« Madame l'ambassadrice fut reçue dans les petits
« appartements de Sa Majesté, où se trouvaient

(1) *Mor* est la même chose que *mayor* en Espagnol; ainsi, *camareira mor* est justement camareira mayor, ou grande-maîtresse de la maison, ou de la reine.

« réunies toutes les princesses de la famille royale. « Elle adressa à toutes le compliment d'usage, et « se retira en faisant les trois révérences de la même « manière qu'en entrant. La *camareira mor* remplit « près de madame l'ambassadrice les mêmes fonc- « tions que les introducteurs près de moi.

« Au sortir de l'audience de la reine, madame « l'ambassadrice fut faire sa visite à madame la *ca-* « *mareira mor*, ne l'ayant pu faire auparavant, vu « le peu de temps qu'elle avait pour faire le voyage « de Quélus. »

Je ne ferai qu'une observation en terminant cette pièce fort extraordinaire dans son espèce : c'est qu'elle était écrite au mois de septembre qui suivit ce mois de juillet qui n'a ni *premier* ni *trente* ni *quinze*, mais un *quatorze juillet*. La France alors était pour tous les partis dans un accès de frisson qui annonçait un terrible paroxisme de fièvre, si ce n'est même une maladie sérieuse. M. de Châlon était l'un des serviteurs les plus dévoués au roi et à sa cause. Mais, comment la servait-il? Quelle futilité dans ses occupations près d'une cour entièrement dominée par l'Angleterre, et dont l'alliance était l'affaire peut-être la plus importante à traiter à cette époque difficile. Sans doute, une autre note était jointe à celle-là. Je n'en doute pas, je n'en veux pas douter; mais le style de celle-ci, cette relation de la plus petite révérence, cette rigueur dans le plus léger rapport de l'ambassadeur à ceux qui sont chargés de l'escorter, de le conduire, non,

je n'en doute pas, la dépêche qui accompagnait cette note ne devait pas contenir de détails intéressants; et pourtant dès cette époque, chaque jour en voyait éclore de nouveaux.

CHAPITRE X.

Physionomie politique du Portugal. — Don Miguel et don Pedro. — Maison du général Lannes. — L'ermitage d'Araujo. — Projets du grand Pombal. — Costumes. — Invasion des modes françaises. — Présentation à la cour. — Le palais de Quélus. — Le prince régent. — Cortége magnifique de Junot. — Question de l'empereur. — La princesse du Brésil. — *Les yeux doux*. — Manie de Napoléon. — Junot marquis. — Le prince et la princesse du Brésil. — Stupéfaction du prince du Brésil. — Le schako de hussard. — Le prince et l'uniforme. — Mes paniers et ma peur. — Junot se fâche. — Mon *enharnachement*. — Mon entrée en voiture. — Ma présentation. — Entretien avec la princesse du Brésil. — Sa curiosité. — L'impératrice Joséphine. — Portraits de la princesse Isabelle et de la princesse veuve.

Le portugal est aujourd'hui une partie de l'Europe sur laquelle les rayons du soleil politique dardent en plein. Comment ce petit coin de notre monde supportera-t-il leur chaleur ? Voilà ce qui est encore en suspens devant les yeux observateurs qui dévorent tous les jours vingt journaux au moins, pour savoir si don Miguel sera pendu, si don Pedro sera vainqueur, si la nation aura la force d'être nation.

« Dites donc *la volonté*, disais-je encore hier à quelqu'un qui me parlait des affaires du Portugal. Les Portugais ont de la valeur ; c'est une chose reconnue. Les Albuquerque, les d'Acunha, les Pacheco, et, de nos jours, les d'Alorna, les Gomez Freire, les Valence, prouvent glorieusement que les Portugais savent et veulent *sacar la espada e el pugual*, lorsqu'il leur plaît de le faire. C'est aussi pour cela que je vous dis qu'il faut que la nation ait *la volonté de faire ;* et je ne crois pas qu'elle l'ait du tout. Don Pedro arrive avec des idées *libérales* (à ce qu'on dit : moi, je n'en crois rien) ; et tout de suite, voilà contre lui tout le clergé : ce qui compose plus du grand tiers de la nation. Ensuite, vous trouvez dans la route *libérale* tous les *senhorios* (posseiros) qui ne veulent pas plus aujourd'hui que du temps du grand Pombal qu'on leur ôte leurs droits iniques et révoltants de pouvoir louer à leur gré *et ce qu'ils veulent* leurs biens et leurs terres, tandis que les pauvres *quinheros* n'ont pour eux que le silence. Don Miguel est entouré de toute cette milice enragée, qui sonnera toujours le tocsin pour empêcher le peuple d'accueillir *ses libérateurs*, ou du moins ceux qui prennent ce titre. Nous savons tous qu'en Portugal comme ailleurs, les *pauvres moutons sont et seront, comme ils furent, toujours tondus*, tandis que les bonnes pièces de bergers, se retranchant derrière de belles utopies, crient anathème sur tous ceux qui veulent être tranquilles. Eh ! mon Dieu, nous

avons ici des exemples de cela, à en fournir à l'Europe entière. Quoi qu'il en soit, parlons de Lisbonne lorsque j'y fus pour la première fois. Déjà elle annonçait qu'elle serait un jour un terrible volcan, si de nouveau la terre venait à trembler...

Le général Lannes avait occupé à Lisbonne une belle et grande maison située près de l'Opéra et du Tage, au *chafariz* (1) *de Loretto*.

Cette maison était une des mieux arrangées de Lisbonne, excepté celles de M. d'Araujo et de la duchesse de Cadaval, surtout pour l'occupation habituelle, chose que les Portugais n'entendent pas du tout; et pourtant ils ne sortent jamais : arrangez ces deux points si peu d'accord. Du reste les maisons de Lisbonne sont *toutes* comme celles que je viens de décrire. Il n'y a pas de palais à Lisbonne : ils n'aiment pas cela. Lorsque le tremblement de terre eut détruit la ville, le marquis de Pombal, *O gran marqués*, voulut profiter de cet affreux malheur; et comme Néron rebâtit Rome après son incendie, le grand marquis voulut reconstruire Lisbonne sur un nouveau plan. Il donna toutes les facilités aux propriétaires riches, de l'argent aux plus pauvres, sous la condition de construire des palais et des maisons avec de belles façades et de beaux portiques. Que résulta-t-il de cette sollicitude pour la gloire du pays et pour son bien-être? Que les riches ne l'écoutèrent pas et que les

(1) Fontaine.

pauvres mangèrent son argent. Comme le marquis de Pombal était un homme de génie, il ne se rebuta pas. Le génie est essentiellement créateur et actif, mais patient pour produire. Quand le marquis vit qu'il ne pouvait venir à bout de faire exécuter ses volontés, il fit bâtir des façades, de beaux portiques, des colonnades; il fit construire pour le gouvernement des édifices d'une grande utilité et en même temps d'un goût tout-à-fait bon. Que résulta-t-il encore? Que ces édifices furent les seuls achevés, et que *j'ai vu, de mes yeux vu*, en 1805, c'est-à-dire cinquante ans après le tremblement de terre, les rues encore encombrées de ruines venant de ce désastre, et, le plus curieux, ces mêmes façades, commencées par le marquis de Pombal, tombant en ruine, et derrière de riches arcades, contre une colonne corinthienne, une pauvre chaumière, un toit de joncs couvert de tresses de sapin. Que voulez-vous? c'est un peuple qui possède éminemment la haine du beau.

Ce quartier du *chafariz de Loretto* était celui de toute la banque, et conséquemment le plus vivant. Des fenêtres d'un petit salon, dans lequel je me tenais habituellement, je dominais une petite place sur laquelle passaient des milliers de personnes dans une journée. Le costume du peuple, à Lisbonne, n'a rien de particulier comme à Madrid; mais il est beaucoup plus gai. Cette conformité d'habits, et surtout de cette couleur noire, donnait à Madrid une tristesse qui ne me déplaisait

pas, mais que beaucoup de voyageurs lui reprochaient, surtout à l'époque dont je parle. Depuis lors, nos coutumes ont un peu influé sur les coutumes espagnoles. Aujourd'hui, une femme, quelle qu'elle soit, peut au moins sortir en plein jour avec un schall et un chapeau, tandis qu'en 1805 elle eût été grossièrement insultée. A Lisbonne, les femmes du peuple allaient seules dans les rues. Pour peu qu'une femme appartînt à une classe aisée, elle allait en *chaise*. C'est une sorte de cabriolet attelé de deux mules, dont l'une est montée *à la d'Aumont* par un homme assez mal vêtu, sans livrée lorsque c'est une personne commune, et avec un mauvais galon à son habit pour peu qu'il y ait une prétention à la noblesse. Les personnes riches et nobles parcourent Lisbonne dans ces petites chaises ; mais, alors, elles sont soignées, et les deux mules sont belles. Il y a un écuyer à côté de la voiture pour indiquer que la femme qu'elle renferme est d'un rang élevé. Néanmoins elles vont rarement dans ces petites chaises. Pour peu qu'une femme soit de haute qualité, elle ne se montre dans la ville que dans une voiture attelée de quatre mules, ayant son écuyer à la portière. J'ai moi-même été assujettie à cette cérémonieuse coutume, qui, du reste, est obligée. Il est impossible de faire plusieurs visites dans une voiture à deux mules, en raison de l'immensité des distances. La ville, qui contenait alors près de trois cent quarante mille ames, sans compter les troupes, avait deux

lieues et demie de nos lieues de France de longueur, et souvent dans la largeur elle n'a pas plus de deux ou trois rues de profondeur. Et puis, la ville étant bâtie sur sept collines, *comme Rome*, il suit de tout cela et de la difficulté de circuler au milieu des décombres du tremblement de terre, de monter et descendre des rues à pic, pavées avec des clous de pierre; il suit, dis-je, de tout cela que les quatre mules sont très-nécessaires à la voiture qui vous conduit. Mais, au reste, personne de ce monde, non-seulement du monde noble et riche, mais de ce monde qui mange à table, personne ne va à pied. Les femmes du peuple, qui sont presque toutes jolies, ont un costume assez gracieux : c'est une cape rouge, bordée de velours noir, et sur la tête un mouchoir de linon mis en marmotte. Cet habillement a de la grâce et rend jolie celle qui ne l'est pas, en ne laissant voir que ses yeux; et presque toutes les femmes ont de beaux yeux, en Portugal et en Espagne. C'est un abus, c'est du bien perdu que de porter de beaux yeux dans ce pays-là.

Nous fûmes quelque temps à nous bien établir, et puis Junot fit demander son audience de présentation. M. d'Araujo, que nous avions retrouvé avec un plaisir que doublait le pays dans lequel nous nous rencontrions, et qui, comme je l'ai dit, était ministre des affaires étrangères, fit prévenir Junot, lorsque toutes les fêtes de Pâques, toutes les cérémonies de procession furent terminées. Cette pré-

sentation eut lieu à Quélus. Junot avait eu des ordres donnés par l'empereur lui-même et qui devaient le guider. On savait à Paris que le prince régent était non-seulement soumis, mais qu'il était l'esclave de l'Angleterre. Il ne nous recevait qu'en tremblant. Les plus grands honneurs étaient sans cesse prodigués à l'ambassade ; et en même temps que la noblesse venait pour rendre les visites que l'étiquette exigeait, elle faisait, par ordre de la cour, des démarches blessantes qui devaient irriter, mais dont, cependant, on ne pouvait demander satisfaction. C'était un comte de San-Miguel qui avait besoin, disait-on, d'un ordre du prince régent pour venir à l'ambassade de France, tandis que d'autres y venaient *en deuil*. Et puis, les soupirs, les œillades, les lamentations étouffées... C'était une pitié, et d'autant plus pitié, que ces mêmes hommes furent plus tard et bien plats et bien lâches. Mais nous ferons justice, et justice *preuve écrite* et *preuve en main*. Je possède plus d'une pièce rare à ce sujet, qui servira de réponse à des attaques aussi fausses que de mauvais goût et de mauvais ton.

La cour était à Quélus ; la reine folle comme toujours. Junot voulut que son cortége fût aussi beau qu'il était possible qu'il le fût à Lisbonne. Quant à lui, sa tenue était superbe et lui allait à ravir. Il est singulier que je me serve de cette expression pour un homme ; mais je ne puis en trouver une autre. Il était vraiment beau. Il portait ce

jour-là son grand costume de colonel-général des hussards, cet habit tout éclatant d'or, et qu'il avait fait faire pour que tout y rappelât l'habit d'officier général. Le dolman était blanc, et les parements rouges; le pantalon bleu, et la pelisse bleue également, rappelant ainsi le gilet, le pantalon et l'habit au collet rouge et à la broderie d'or. Les manches du dolman, de la pelisse, portaient neuf chevrons en galons et en broderies de feuilles de chêne. La pelisse était bordée d'une fourrure de renards bleue magnifique. C'était l'habit qu'il portait au sacre. Il avait coûté quinze mille francs, sans le héron, qui était un présent de l'impératrice Joséphine, et qui était estimé au-delà de cent cinquante louis.

Junot était fort remarquable dans ce costume vraiment militaire. Sa taille noble et élevée, des cheveux blonds couronnant une tête décorée de cinq nobles cicatrices, dont l'une parfaitement visible et reçue à la bataille de Lonato, semblaient demander du respect pour ce jeune homme, déjà vieux de gloire. Et, en parlant de cela, je dois dire que l'empereur ne fixait jamais Junot sans que son œil ne fût éloquent lorsqu'il rencontrait cette longue balafre qui, partant de la tempe, ne s'arrêtait qu'au bas de la joue. Celle-là, sans doute, lui rappelait celle du sommet de la tête, lorsque, voulant tirer les cheveux de Junot à Milan, il retira à lui sa main pleine de sang. Il m'a dit *souvent* que cette image ne s'était jamais effa-

cée dans ses souvenirs ; et pourtant que d'événements, que de jours, que d'années avaient dû étendre leur voile sur cet incident, si marquant pour tout autre, mais, au fait, si simple pour lui ! Il m'en parla lors de mon retour de Portugal, dans une conversation assez singulière que nous eûmes ensemble, et dans laquelle il me demanda si la princesse du Brésil *avait fait les yeux doux à Junot ?* Ce furent ses propres expressions.

« Ma foi, ajoutait-il, Junot est beau garçon, et « sa cicatrice lui donne un air tout martial qui me « tournerait la tête si j'étais femme. Ah ! monsieur « le marquis ! monsieur le marquis... vous avez « bien fait des vôtres, à Milan et pendant les cam- « pagnes d'Italie... »

Lorsque l'empereur était de bonne humeur, il n'y avait pas de raison humaine qui l'arrêtât dans ses mauvaises plaisanteries avec ses officiers favoris. Pour les femmes, la chose était différente ; il ne plaisantait jamais ; ou il ne disait rien, ou c'était un coup de tonnerre. Mais cette manie qu'il avait de dire aux femmes les infidélités de leurs maris, avait un côté quelquefois douloureux et toujours déplaisant. Je ne comprends pas comment, lui qui avait l'esprit aussi juste, ne voyait pas le défectueux de cette position qu'il provoquait lui-même.

Junot fut donc à Quélus en grande pompe. Non-seulement le céremonial de M. le comte de Châlon avait été suivi dans toutes ses parties, mais on

l'avait augmenté de tout le luxe et de tout le bon goût qui étaient d'étiquette obligée à la cour impériale. L'écuyer en bas de soie blancs n'avait pas été oublié ; la voiture était une des plus belles qui fussent sorties des ateliers de Leduc ; la livrée était riche et nombreuse. L'ambassade, composée de l'ambassadeur, de M. de Rayneval, du colonel Laborde, de M. de Cherval, de M. Legoy, de M. Magnien, avait fort bon air et représentait très-convenablement. Junot s'acquitta fort bien de son rôle diplomatique, et fut reçu avec une distinction particulière, inspirée, je crois, bien un peu par nos huit cent mille baïonnettes (1), et surtout par la crainte immédiate que pouvait donner un *ministre de paix* comme Junot, qui était tout disposé à leur dire comme ce Romain :

« Je porte la paix ou la guerre dans le pli de mon manteau. »

Le prince du Brésil ne fit pas sur Junot l'impression qu'il avait reçue de lui.

Mon Dieu, qu'il est laid ! me dit-il... mon Dieu, que la princesse est laide ! mon Dieu, qu'ils sont tous laids !... Il n'y a là qu'un seul joli visage : c'est le prince royal, le prince de Beira, l'Infant don Pedro (2)... Il est charmant ; il ressemble à une colombe au milieu de chouettes. Mais je ne

(1) A cette époque, avec l'Italie, la Suisse, les 144 départements de la France et toute la Confédération rhénane, l'empereur disposait bien de cela.

(2) C'est aujourd'hui l'empereur du Brésil.

puis deviner, ajoutait Junot, ce que le prince du Brésil avait à me regarder avec cette attention... Ma figure n'a pourtant rien ce me semble d'extraordinaire... Il ne me quittait pas un moment des yeux.

Nous sûmes le soir même ce qui avait causé cette curiosité singulière, car c'était vraiment de la curiosité. M. d'Araujo vint dîner le jour même à l'ambassade, et me dit :

— Savez-vous que notre prince est fort tourmenté de savoir pourquoi l'ambassadeur n'a pas ôté *son bonnet*, comme il l'appelle.

— Comment son bonnet ?

— Oui, *son bonnet*. Il appelle *son schako* un bonnet. Que voulez-vous ? nous n'allons pas à pas de géant, en Portugal, pour nommer les choses par leurs noms. Moi qui, en ma qualité d'habitant de Berlin (1), suis *un peu militaire*, au moins pour distinguer un schako d'une capote, n'est-ce pas comme cela que vous nommez vos chapeaux, madame l'ambassadrice ? j'ai dit que le schako ne s'enlevait même pas devant Dieu ; et l'ambassadeur vient de me confirmer dans cette pensée, qu'il me semblait bien avoir recueillie au travers de cette vie toute guerrière de Berlin. Au reste, sans moi cela faisait l'objet d'une note. Mais vous allez voir bien d'autres résultats de l'effet qu'a produit M. le général Junot.

Je voulus savoir ce qu'il entendait par ce der-

(1) Il y avait été fort long-temps ministre de Portugal.

nier effet : il sourit et ne dit rien ; mais l'explication ne fut pas longue à se donner. Le surlendemain de la présentation, le premier valet de chambre du prince régent vint demander si l'ambassadeur de France voulait bien prêter son habit de hussard, afin que le tailleur de son altesse royale lui en fît un pareil, ainsi qu'au jeune Infant don Pedro.

Je ne connaissais pas le prince du Brésil ; je ne pouvais pas rire, comme je l'ai fait depuis, en le voyant ainsi affublé d'un habit de hussard, avec son gros ventre, ses grosses jambes, son énorme tête surmontée d'une chevelure de nègre, qui, au reste, était bien en harmonie avec ses lèvres épaisses, son nez africain et la couleur de sa peau. Qu'on se figure cette personne ainsi bâtie, coiffée de plus avec des cheveux coupés en vergette, ayant une queue grosse comme le bras, bien pommadée, bien poudrée, et tout cela surmonté d'un schako couvert de diamants, avec une aigrette de grand prix, et placé comme il plaisait à Dieu de le conserver sur sa grosse tête. Oh ! ce souvenir est de ceux que je garde pour les moments nébuleux où il faut évoquer quelques *gaies pensées*.

— Je parie qu'il ne le porte pas, disait le colonel Laborde à M. Magnien...

— Il est capable de le porter, répondait l'autre... il est capable de tout, en fait de ridicule... je parie qu'il le porte. — Et le colonel perdit.

Lorsque Junot eut fait toutes ses évolutions diplomatiques, ce fut mon tour. Mais, c'était ici

le moment tragique. Les paniers n'avaient été qu'une terreur éloignée lorsque j'étais à Paris et pendant la route. Mais, à mesure que le moment approchait, je perdais non-seulement mon courage comme *ambassadrice*, mais aussi *comme femme*. J'avais essayé les maudits instruments trois fois, et deux fois je m'étais laissé tomber, mais tout à plat. Cela allait encore quand j'étais dans ma chambre, faisant le joli cœur devant ma psyché, quoique cependant, l'une des deux fois, je me fusse donné une telle tape, que la place en était du plus beau noir. Et puis, quelle figure !... En vérité, je crois encore à présent que c'était cette tournure à la comtesse d'Escarbagnas qui me donnait de telles craintes.

Mon Dieu, disais-je presque en pleurant, et même en pleurant tout-à-fait, combien c'est une chose sotte et ridicule de faire porter d'horribles instruments de torture comme ceux-là !... Mon ami, disais-je à Junot en lui faisant toutes mes grâces, je t'en supplie... arrange cela... Mon Dieu, la France est si puissante !

Mais, dans les premiers quinze jours de son ambassade, c'est-à-dire lorsqu'il entra *en exercice*, Junot prit la chose au sérieux ; il ne parlait que *de notes*, de ce que les nations se doivent l'une à l'autre... Il ne riait plus... et, lorsque je parlai de déposer les paniers, il se récria comme si j'eusse voulu faire une déclaration de guerre.

— Tes paniers, bon Dieu !... tes paniers ! Mais, Laure, songe donc que c'est spécialement parce que tu es *ambassadrice* que tu portes ces paniers... Parler de ne pas mettre de paniers !... Non vraiment... Mets tes paniers... mets tes paniers...

Et me voilà marchant comme un âne qu'on dresse pour le cacolet, penchant à droite, penchant à gauche, et tombant une troisième fois sur le nez... Pour le coup, je m'insurgeai, et je déclarai que je ne voulais pas servir ainsi d'époque dans les annales de présentations diplomatiques, et qu'il ne me plairait pas du tout qu'on dit :

« Ah ! oui, c'est l'année où cette ambassadrice de France s'est laissé tomber.... Vous vous rappelez quelle drôle de figure elle avait ?... »

Nous avions dans notre corps diplomatique une famille dont le nom est européen aujourd'hui, et qui alors était la réunion des vertus, de la bonté et de toutes les qualités aimables ; c'était le ministre d'Autriche, M. le comte de Lebzeltern. Je parlerai d'elle tout à l'heure. Maintenant il me faut dire tout ce que je lui dois d'obligation. Je parlais devant madame de Lebzeltern de mes douleurs et de la cruauté de Junot. Elle me dit :

« Mais, ma chère ambassadrice, je ne comprends pas comment vous vous laissez choir comme vous le dites.... Vous êtes légère, bien faite, vous dansez comme une fée au clair de la lune, vous ne me semblez pas maladroite ; il y a quelque chose

là-dessous. Envoyez-moi vos paniers, le mal vient d'eux, j'en suis sûre. »

Elle avait deviné juste : les paniers n'avaient pas au bas du cerceau un cercle de fer très-léger, ou de fil de laiton, je ne sais comment, qui devait faire contre-poids à tout le haut qui est horriblement lourd. Je l'essayai aussitôt qu'il me revint, et je marchai comme tout le monde, n'ayant plus que la peur, chose dont on ne se défait pas à commandement.

Je mis par-dessus cette monstrueuse montagne dont j'étais flanquée de chaque côté, une belle robe de moire blanche, brodée en lames d'or, et rattachée sur les côtés avec de gros glands d'or, absolument comme aurait pu l'être une draperie de croisée. Je mis sur ma tête une toque avec six grandes plumes blanches retenues par une agrafe de diamants, et le fond de la toque était brodé avec des épis de diamants : j'en avais au cou, aux oreilles ; et ainsi harnachée, mais cette fois avec des gants, car la fille n'était pas comme la mère, je partis pour Quélus. Mais ce n'était pas le tout de s'habiller, de se résoudre à ressembler à l'âne porteur de reliques ou bien au cheval porteur de choux, il fallait pouvoir entrer dans la voiture. Je le voulais bien, moi, d'autant que le *chafarize* était couvert de *galegos* (1), qui commençaient à

(1) Ce sont les Auvergnats de Lisbonne. Ils sont aussi fidèles et aussi laborieux que les nôtres; ils sont Espagnols et viennent de Galice.

rire en voyant cette extraordinaire figure présenter le front, le pied, le côté, et reculer sans pouvoir entrer dans cette voiture de malheur qui était trop basse pour mon panache, trop étroite pour les maudits paniers.... Junot, qui ne venait pas à Quélus, et qui me voulait voir partir, était là en robe de chambre et en pantoufles, et se mêlait aussi sérieusement de *m'emballer* dans la voiture que s'il eût été question d'y faire entrer une statue d'un million; et moi, qui priais Dieu que les maudits paniers cassassent, je n'y faisais pas tant de façons. Enfin, je trouvai probablement le joint de la difficulté, et j'entrai avec mon entourage dans ma voiture, où je m'établis en travers encore, et le corps penché, pour ne pas casser mes plumes et froisser mes belles draperies de moires. C'est ainsi que je fis les deux lieues qui séparent Lisbonne de Quélus.

Je fus introduite par la camareira mor dans les petits appartements de la princesse du Brésil. L'étiquette défendant au prince ou au roi de recevoir les ambassadrices, cette visite était la seule que j'eusse à faire, car toutes les princesses étaient réunies dans le salon de la princesse du Brésil. Je fis mes trois révérences.... Je ne fus pas trop bête en faisant un compliment, qui toujours est lui-même une bêtise, et j'attendis que la princesse me parlât, parce qu'on m'avait prévenue qu'elle devait me parler de la France, et qu'elle désirait être agréable pour moi, non pas que j'y fusse, *moi*,

pour la plus légère raison ; mais la France *féminine* était représentée par moi. La princesse me dit, en effet, qu'elle voudrait bien connaître l'impératrice Joséphine ; s'il était vrai qu'elle fût aussi jolie qu'on le dit. Je lui répondis que sa majesté l'impératrice était encore charmante, que sa taille surtout, sa taille était ravissante, ainsi que sa tournure ; au surplus, ajoutai-je, si Votre Altesse Royale désire voir un portrait de l'impératrice parfaitement ressemblant, je puis avoir l'honneur de lui en montrer un que j'ai le bonheur de posséder ici.

C'était une miniature d'Isabey, faite comme tout ce qu'il fait ; c'est-à-dire une œuvre charmante de grâce et de vérité.

La princesse me parla de sa mère, rit beaucoup des gants ôtés par la camareira mayor, et finit par me demander si je trouvais qu'elle ressemblât à sa mère.

Je répondis hardiment que *oui*, et j'étais une indigne, car l'une était ou avait été une belle femme, et l'autre n'avait jamais ressemblé qu'à une créature effrayante de laideur.

Figurez-vous être devant une femme de quatre pieds dix pouces tout au plus, et encore d'un côté, parce que les deux n'étaient pas égaux. Avec un corps ainsi déjeté, vous pouvez imaginer facilement quel buste, quels bras, quelles jambes et quelle personne enfin c'était qu'une femme ainsi bâtie : encore si la tête avait été regardable ; mais,

mon Dieu, quelle figure ! . . . quelle épouvantable figure ! . . . Des yeux éraillés et de méchante humeur, n'allant jamais ensemble qu'on pût leur reprocher de loucher. Vous connaissez de ces yeux-là. . . . et moi aussi. Et puis une peau qui n'avait rien d'humain, dans laquelle on pouvait tout voir, une peau *végétante*. .. Son nez, je ne me le rappelle plus, si ce n'est pour me le représenter descendant sur des lèvres bleuâtres qui, en s'ouvrant, laissaient voir la plus singulière denture que Dieu ait créée; c'étaient bien des dents, si vous voulez, et elle aussi l'aurait bien voulu; mais Dieu avait été d'un autre avis, et lui avait planté dans la bouche de gros os qui montaient et descendaient comme le pourrait faire une flûte de Pan; et puis, couronnant tout cela, une sorte de crinière formée avec des cheveux secs, crépus, de ces cheveux qui n'ont pas de couleur; cependant ils étaient noirs, oui, ils étaient noirs; car, en me regardant, la princesse dit à la princesse veuve:

« Elle est comme nous. . . . elle est brune. . . . elle a les cheveux et les yeux comme Pepita. »

Ah, mon Dieu ! Je jetai les yeux dont on parlait sur une glace pour me rassurer. Cette *Pepita*, c'était la reine d'Étrurie ! . . .

La toilette de la princesse du Brésil était tout-à-fait en harmonie *de dissemblance*, si je puis m'exprimer ainsi, avec sa personne : il le fallait. Elle eût été naturelle avec une robe de couleur obscure ou bien une robe de soie parfaitement

simple. Elle portait une mousseline de l'Inde, brodée en lames d'or et en lames d'argent, laquelle robe était faite à la grâce du Seigneur, et ne couvrait que très-imparfaitement une énorme gorge et une poitrine toute de travers, tandis que des agrafes de diamants rattachaient cette robe sur les épaules, et les poignets de deux manches très-courtes qui laissaient voir des bras qui eussent été mieux cachés. Les cheveux bouffants et *sales*, puisqu'il faut le dire, étaient nattés avec des perles et des diamants d'une admirable beauté. Le tour du corsage de sa robe était également bordé avec un rang de perles d'un prix inestimable. Elle avait aux oreilles des boucles et des girandoles que je n'ai vues qu'à elle : c'est une paire de poires en diamants, mais parfaitement rondes et de la longueur du pouce : l'eau en était aussi limpide que du cristal. C'était une superbe et admirable chose également que les deux boutons qui surmontaient les poires ; mais, en vérité, la figure qu'elle accompagnait était si épouvantable que sa beauté n'était plus celle que j'aurais voulu lui voir ; il me semblait contempler quelque être étrange qui n'était pas de notre espèce. Il y avait près d'elle deux des jeunes princesses, dont l'une avait dix ans, et qui étaient charmantes toutes deux, mais principalement dona Isabella ; je crois que c'est ainsi qu'elle s'appelait, mais enfin celle qui depuis a épousé son oncle Ferdinand VII. Quant aux autres princesses, dona Maria-Anna et

la princesse veuve, qu'on appelait ainsi parce qu'elle était veuve du prince aîné, homme d'un rare mérite, à ce que disaient tous les Portugais, toutes ces princesses étaient laides. Mais cependant c'était une vraie coquetterie pour elles de se trouver à côté de la princesse du Brésil; l'ombre portée par elle devenait un coloris de beauté pour les autres. Mais pour cela, qu'on prenne la peine de se la représenter, ayant la figure que je viens de décrire, avec une veste de chasse, faite à peu près comme une veste d'homme, en drap vert et bordée de galons d'or, avec une jupe également en drap vert, et fendue devant et derrière, comme nous pouvons nous rappeler d'en avoir vu, étant enfant, porter à nos grand'mères lorsqu'elles montaient à cheval dans leur province; et puis ces *beaux cheveux*, dont j'ai parlé tout à l'heure, noués en *cadogan* et surmontés d'un chapeau d'homme mis le plus souvent à la crâne : voilà quel était le costume de campagne de la princesse du Brésil lorsqu'elle allait à la chasse; car il est bon de dire qu'elle chassait comme jadis Nemrod, auquel elle était parfaitement semblable, puisqu'elle chassait aussi la même espèce de gibier. Mon Dieu, quelle personne! Je me trouvais un jour à Quélus, au moment de son départ pour la chasse, lorsque je vis cette figure, déjà si étrange, dans ce costume vraiment bizarre à son tour : je crus avoir une vision fantastique. Elle enfourcha un cheval noir très-petit, comme tous les chevaux

portugais, mais assez méchant pour faire presque peur à un bon écuyer ; la princesse le monta, mais *jambe de ci, jambe de là ;* et lui donnant plusieurs coups de cravache bien appliqués sur le cou et sur l'épaule pour corriger en lui quelques mouvements qui lui déplaisaient, elle le fit manœuvrer autour de la cour, c'est-à-dire de l'esplanade qui est devant le château ; puis elle partit au grand galop, comme un vrai tapageur de quinze ans échappé du collége. D'abord elle m'avait paru si ridicule, que j'eus grand besoin de me rappeler que mon caractère *diplomatique* exigeait une sorte de tenue de rigueur ; mais ensuite ce sentiment de gaîté fit place à un autre tout-à-fait opposé. Je ne pus long-temps regarder cet être frappé de disgrâce par la nature dans la moindre partie de sa personne, sans éprouver un dégoût assez fort pour détruire même la plus légère impression de gaîté, et je détournai la tête. Cette femme n'était plus une femme pour moi, et cependant je connaissais alors des détails qui révélaient grandement sa vocation féminine.... Mon Dieu, avec une pareille figure!...

CHAPITRE XI.

Réception et cérémonial. — La camareira mor. — Les dames du palais par terre. — Ma position à Lisbonne. — Parallèle de lord Fitz-Gerald et de sa femme. — Lord Strank-ford. — M. d'Araujo et son mannequin. — Lord Strank-ford et les révérences. — Le comte del Campo Alange. — M. de Castro. Sa figure de conspirateur. — M. Camille de los Rios. — L'ambassade d'Autriche à Lisbonne. — Les trois sœurs. — L'oreille tirée. — Le comte de Villaverde. — Le gros ventre. — Le gigot. — Les douze verres d'eau. — Le vicomte d'Anadia. — Le nonce du pape. — L'amoureux de 75 ans. — Les lunettes vertes. — Les bonbons. — Conversation avec l'empereur.

Après mon audience de réception, je fus voir la camareira mor. J'avais bien eu le temps d'y aller avant; mais ce qui avait été observé au cérémonial de M. et de madame de Châlon, le fut strictement par nous et pour nous. La camareira mor était une petite femme maigre et noire, comme beaucoup de femmes âgées en Portugal, et son costume était, comme celui de toutes les dames du palais de la cour de Lisbonne, la plus étrange mascarade qu'on puisse imaginer de faire revêtir à des femmes chrétiennes. C'était une jupe de taffetas bien fort, bien épais, d'une couleur

bleu foncé, avec une large broderie en or au bas, et puis ensuite une queue, une robe, je ne sais quel morceau d'étoffe d'un rouge éclatant qui leur pendait en manière de *traîne* derrière elles. Les plus âgées, comme la camareira mor, portaient un petit *toquet*, une façon de bonnet assez serré à la tête (c'étaient, je crois, les veuves), et sur ce bonnet était une fleur gros bleu, comme la jupe. Lorsque j'entrai pour la première fois dans le salon de la princesse du Brésil, toutes les *damas de honor* étaient assises, devinez où.... par terre. — Comment! par terre? — Oui, par terre, les jambes croisées sous elles comme nos tailleurs, ou plutôt comme les Arabes, dont au reste il est demeuré tant de coutumes et tant d'usages dans toute la péninsule. Aussitôt que j'entrai, elles se levèrent toutes, et je crus voir s'envoler une troupe d'oiseaux du Brésil, de ces *cataquois* rouges et bleus aux vives couleurs; car il faut rendre justice à leurs étoffes, ou plutôt aux nôtres, puisque le Portugal serait bien fâché d'avoir des manufactures; il est trop grand seigneur pour cela. Elles étaient de la plus vive et de la plus franche couleur, ce qui rendait la chose encore plus ridicule. La princesse, quelque aveuglée qu'elle fût sur son horrible figure, sentait probablement l'inconvénient d'être habillée avec ces étincelantes étoffes : elle ne portait jamais l'habit de cour. Pour le coup, il aurait fallu fuir, et fuir bien loin, car l'effroi s'en serait mêlé.

Lorsque je fus présentée, ma position devint fort belle à Lisbonne. J'étais la seule femme considérable du corps diplomatique. Il y avait bien la femme du ministre d'Angleterre, milady Robert Fitz-Gerald, tante par son mari de la belle Paméla, l'élève de madame de Genlis; mais je ne sais comment elle avait pris son attitude, elle n'en avait pas même une supportable; et cependant nous n'étions pas aimés, et l'Angleterre avait bien plus de sympathie avec la nation. Cela venait, je crois, de la froideur, et surtout du bon jugement de sir Robert Fitz-Gerald, dont la bonne tenue, les excellentes manières étaient opposées en tout à celles de sa femme, qui était vraiment une sorte de virago, aux grands bras, aux grandes jambes, aux grands traits, et surtout aux grandes dents, ce qui faisait toujours craindre qu'elle ne voulût vous mordre; et cela sans être trop craintive, car elle avait toujours un air si furibond en regardant même un chapeau ou un bonnet français, qu'on craignait qu'elle ne sautât comme une chatte en colère après le visage qui était dessous. Je disais donc que cette sorte de retraite sur lui-même que lord Fitz-Gerald avait sagement opérée avant que nous fussions arrivés à Lisbonne, est une preuve d'habileté; il voyait clairement l'influence *de fait* que la France, appuyée sur l'Espagne, allait exercer sur le Portugal. Cette influence n'était pas accueillie par la nation peut-être avec la même ardeur que l'Angleterre pouvait en attendre, mais elle n'en était pas moins positive;

et lord Fitz-Gerald, qui connaissait le gouvernement craintif du Portugal, ne voulut pas s'engager dans une lutte qui n'eût pas été à l'avantage de l'Angleterre dans ce moment. La princesse du Brésil était Espagnole ; il y avait des ménagements à garder, et tous les raisonnements amenaient à ce résultat évident, que, dans l'instant où l'on se trouvait, la France était la dominatrice de l'Europe. Lord Fitz-Gerald était convenablement, mais faisant peu de fracas, ne donnant pas de fêtes, ne recevant que que pour donner quelques-uns de ces dîners diplomatiques obligés, qui vous fournissent de l'ennui pour plusieurs semaines. Je crois aussi que sa fortune ne lui permettait pas une grande représentation. Lord Robert Fitz-Gerald avait dû être extrêmement beau dans sa jeunesse ; il avait des manières de grand seigneur, et de grand seigneur bien appris, car il y en a de toutes les sortes. Le premier secrétaire d'ambassade était un homme déjà connu à cette époque dans le monde littéraire et politique, mais qui, depuis, a eu une renommée dont son pays doit être fier : c'est lord Strankford. Il traduisait alors le Camoëns en anglais. Lord Strankford était aimable et poli lorsqu'il arrivait surtout qu'on le rencontrât avant dîner. Il avait la vue fort basse, et était de plus fort distrait, ce qui lui occasionait des aventures étranges. Un jour, allant voir Pellegrini, peintre italien, qui était établi à Lisbonne et faisait d'assez bons tableaux, il aperçut M. d'Araujo assis dans un fauteuil et posant pour son portrait. Pellegrini

fit signe à lord Strankford de ne pas avancer, et d'attendre, pour parler, qu'il eût terminé la séance.

« C'est fini dans l'instant », lui dit-il.

Lord Strankford comprit qu'il ne devait pas déranger l'artiste, et encore moins troubler la physionomie du *ministre des affaires étrangères*. Il n'était pas secrétaire d'ambassade pour ignorer cela. Il attendit donc à peu près un quart d'heure dans une attitude respectueuse, comme il appartenait à un jeune diplomate. Au bout de ce temps, Pellegrini lui fit signe d'approcher ; il commença par une belle révérence à M. d'Araujo, que celui-ci ne lui rendit pas, malgré son extrême politesse ; il en fit une seconde, même immobilité ; une troisième, toujours la même raideur.

Ah ça ! dit en lui-même lord Strankford, est-ce que cette diable de France a fait des siennes ? Est-ce que le bon exemple de la Russie ne leur donne pas goût à l'alliance ?...

Tout en se parlant ainsi diplomatiquement à lui-même, lord Strankford était arrivé près du ministre des affaires étrangères ; il salua pour la quatrième fois, mais son pied demeura en l'air, et il dit :

« Oh !... oh !... »

C'était le mannequin de M. d'Araujo avec son habit de cérémonie.

L'ambassade d'Espagne nous aurait été d'un grand secours si l'ambassadeur eût été marié. Il était veuf, âgé, dévot au-delà des besoins de l'âme la plus chré-

tienne, et conséquemment enfoncé dans toutes les superstitions de l'Espagnol le moins éclairé. C'était, du reste, l'homme le plus excellent, le plus vertueux qu'on pût mettre dans les relations diplomatiques. C'était la bonté, la bienveillance même. Sa figure peignait son âme ; elle invitait à l'aimer et à l'aimer comme un père. C'était le comte *de Campo Alange*. Il avait été ministre à Vienne, il y avait perdu sa femme ; et malgré son âge, et cette dévotion excessive qui devait l'envahir tout entier, il touchait au cœur lorsqu'il parlait de cette mort qui le laissait isolé dans la vie. Le comte de Campo Alange n'était pas éloquent, mais ce qu'il disait venait du cœur, et je le comprenais. Il avait une grande fortune, et en usait honorablement. Sa maison était richement ordonnée, mais tout y était austère. Il possédait les plus beaux mérinos de l'Espagne ; son troupeau (sa cavana), qui portait le nom du marquis de Negretti, son fils, était le plus renommé dans le commerce, avec celui du duc de l'Infantado. Il est demeuré fidèlement attaché au roi Joseph, et le lui a prouvé par le sacrifice de presque toute sa fortune.

Le secrétaire d'ambassade était un nommé Castro, homme fort remarquable d'esprit et par sa physionomie sombre et même farouche. Ses yeux noirs, surmontés de deux sourcils épais et presque toujours croisés l'un sur l'autre, lui donnaient une expression toute particulière.

— Mon Dieu ! disais-je souvent en regardant

M. de Castro, comme cet homme ressemble à un chef de conjurés réfléchissant à sa conspiration.

Je ne savais pas que je lui tirais les cartes en parlant ainsi. A peine les troubles d'Espagne éclatèrent-ils, que M. de Castro prit parti; il s'est fait un nom célèbre parmi les insurgés espagnols et parmi les Anglais. Il avait l'esprit de sa figure. . . sombre, entier dans ses décisions, et ayant presque toujours l'œil inquiet ou bien le regard absorbé, comme l'homme dont l'âme est envahie par une pensée unique qui réclame une active surveillance sur ce qui l'entoure. Mais, quel que fût son esprit, il est certain qu'il en avait beaucoup.

Un homme, spirituel comme le Français le plus aimable, parlant notre langue avec la même élégance qu'un de nos jeunes gens les plus agréables, dont les manières, le ton, la tournure, étaient à la fois *parisiens* et *castillans*, faisait partie de l'ambassade d'Espagne. C'est *don Camille de los Rios*. C'est un homme aimable et de bon ton, autant que peut le désirer une maîtresse de maison. Je l'ai apprécié et apprécié tout-à-fait à sa valeur. Il appartient à la noble maison de Fernand Nunez, et avait été élevé en France, au collége de Sorrèze. Il aimait la France comme un étranger doit l'aimer, sans fol enthousiasme, et conservant pour sa belle patrie l'amour que doivent toujours lui porter ses fils. Le reste de l'ambassade était bien composé, et presque tous *les attachés* et les secrétaires étaient jeunes. Mais les deux hommes

que je viens de citer sont les seuls dont le souvenir me soit demeuré au point de pouvoir les rappeler dans tous leurs détails.

Le ministre de Russie était le plus ennuyeux des hommes; nous le vîmes peu. L'Angleterre, qui déjà commençait à craindre l'envahissement européen par la main puissante de Napoléon, voulut tenter de bâtir une digue pour s'opposer à ce torrent qui menaçait d'emporter dans son cours tout ce qui était sur ses rivages et qui refusait de jeter l'ancre dans ses eaux. On parlait d'un traité qui avait été signé à Pétersbourg entre la Grande-Bretagne et la Russie; ce bruit n'était pas encore officiel, et le ministre de Russie (1), étant invité à une grande fête chez moi, où il y avait plus de deux cents personnes, s'y montra avec un visage de circonstance tellement ridicule, que même les plus dévoués à l'Angleterre convinrent qu'il aurait mieux fait de mettre un bonnet de coton et de rester dans son lit. Un diplomate dans le cœur se démet véritablement un bras dans une semblable occasion. Mais le Russe que nous avions là-bas ne faisait que bouder; ce qui le rendait un peu plus laid, et voilà tout.

La Hollande n'avait qu'un consul-général, fai-

(1) 8 avril 1805. L'empereur Alexandre s'engageait à fournir une armée de 180,000 hommes, et de former une coalition continentale à l'effet de soustraire à l'influence de la France, la Hollande, la Suisse et le Hanôvre. Ce fut la cause de la campagne d'Austerlitz.

sant les fonctions de ministre. C'était un nommé M. Dormann, bon et excellent homme. Sa femme était, comme lui, une personne dont l'amitié et l'estime honorent toujours ceux qui les obtiennent.

J'ai gardé l'ambassade d'Autriche pour la dernière description diplomatique, parce que j'ai beaucoup à dire sur cette intéressante famille. Je l'aimais bien, je l'aime toujours, et je serai heureuse si ce livre tombe dans les mains de quelques-unes des charmantes sœurs, qu'il leur dise que leur souvenir m'est toujours présent.

Il y avait, je crois, en 1805, à peu près *cinquante ans* que M. de Lebzeltern le père était établi en Portugal ; il s'y était marié avec une Espagnole, et le Portugal était devenu sa seconde patrie. Il avait trois filles et un fils. Ce fils, l'un des hommes aujourd'hui les plus distingués de la diplomatie du cabinet de Vienne, est en ce moment ambassadeur d'Autriche à Naples. Il est ce que doit être le fils de pareils parents, le frère de pareilles sœurs ; et tous ceux qui connaissent *la famille de l'ajuda*, comme nous l'appelions à Lisbonne, ne me contrediront pas, j'en suis certaine.

La comtesse de Lebzeltern était fort âgée. Mais son esprit gai, ses manières d'un temps éloigné et qui me rappelait des traditions d'enfance, tout m'attira vers elle et vers ses filles, dont l'aînée surtout, dona Theresa-Maria, était une charmante personne..... Ah ! que de douces heures j'ai passées à Lisbonne et à Cintra, au milieu de cette

respectable famille!... Junot comprit à l'heure même combien il y avait et de vertus et de bons sentiments dans toutes ces âmes qui reflétaient l'une à l'autre de pures pensées et des sensations toujours généreuses. Il s'attacha à cette famille et me dit combien il serait heureux de me voir fréquenter mesdemoiselles de Lebzeltern. Il n'eut pas besoin de me le répéter, car mon désir était semblable au sien. C'était plaisir de voir arriver dans un bal ces sœurs entourant leurs vieux parents, les soutenant, et s'arrangeant toujours pour que l'une demeurât près de M. et madame de Lebzeltern ; et cependant elles aimaient toutes la danse. Une particularité qui ne fait pas honneur au discernement portugais, c'est que les demoiselles de Lebzeltern n'étaient pas mariées... — En vérité, disais-je un jour à M. d'Araujo, vos compatriotes ont la vue bien basse, et l'oreille bien dure, pour ne pas voir, pour ne pas entendre ces femmes vraiment faites pour le bonheur intérieur de la vie.

M. d'Araujo me regarda un moment avec son petit œil *gris-noir*, malin et spirituel :

— Permettez-moi de vous dire, madame l'ambassadrice, que vous êtes un peu *rabâcheuse*. J'ai déjà eu l'honneur de vous faire observer que, dans cet honorable pays, nous ne voyons et nous n'entendons que ce qui est précisément à côté de notre intérêt. Un noble Portugais, comme par exemple le comte de Pe . . . . . l, bien qu'il parle très-bien français, anglais, italien, dirait comme Walpole :

« Que fait-on de *cela* à la maison ?..» Et le comte de Villaverde dirait, lui :

« Que fait-on de cela en ce monde?... »

Puisque j'ai prononcé ce nom de comte de Villaverde, il me faut parler du ministère de Portugal à l'époque où j'étais à Lisbonne.

J'ai déjà fait connaître, je pense, M. d'Araujo; plus tard je placerai dans cet ouvrage une ou deux lettres de lui, qui donneront une idée précise de son charmant esprit dans le genre de celui de M. le comte Louis de Narbonne. Quant à ses talents comme homme d'état, je ne puis donner mon opinion : cela aurait l'air d'une mauvaise plaisanterie. Les femmes sont toutefois aussi habiles que tout homme pour classer des qualités, et même asseoir un jugement sur ceux qui les gouvernent. Leur regard est plus subtil. Elles plongent dans les profondeurs du cœur, sondent ses replis, et définissent quelquefois un homme lorsque la multitude n'en est encore qu'à la première écorce. Cependant nous pouvons nous tromper quelquefois, car je me rappelle fort bien d'un jugement porté dernièrement sur une tête élevée, qui, à cette distance, pouvait être vue comme elle voulait l'être par ceux qui ont la vue basse. La mienne l'est prodigieusement, et j'avais en outre de la prévention pour cette tête. Mais j'ai pris d'autres lunettes, parce que la tête a cassé les miennes ; et, ma foi, avec mes nouveaux verres, j'ai vu ce que je ne voulais pas voir... J'ai été prophète, et, comme Jérémie, prophète de malheur.

Enfin, toujours est-il que M. d'Araujo était un aimable homme. Je regrette infiniment de ne plus avoir un portrait de lui que j'avais écrit dans un album. Parlant un jour du Portugal, avec l'empereur, peu de temps après mon retour, il me demanda plusieurs renseignements sur M. d'Araujo, M. de Villaverde et M. d'Anadia, ministre de la marine. Je lui dis que j'avais le portrait de M. d'Araujo, écrit dans un album, et que si sa majesté ne craignait pas de s'ennuyer en lisant vingt lignes de moi, elles pourraient peut-être lui donner une juste idée de l'homme du monde; car pour l'homme d'état, je ne puis me flatter de l'avoir bien rappelé.

« Oh! oh! madame l'ambassadrice, me dit l'empereur en me tirant l'oreille tellement fort que, cette fois, la boucle d'oreille lui resta dans la main; oh! oh! vous faites l'auteur!... Je n'aime pas cela... mais, c'est égal... Envoyez-moi votre grimoire... Nous verrons comment vous vous en tirez. »

Je le lui fis parvenir le matin; je ne l'ai jamais revu, je l'ai regretté, non pas pour le portrait de M. d'Araujo et celui du comte Villaverde, mais pour plusieurs autres petites choses que je n'avais pas en double comme ces deux portraits.

Le comte de Villaverde était ce qu'on appelle aujourd'hui en France président du conseil. Il avait, à ce qu'on disait, une sorte d'habileté, c'est-à-dire de la ruse, de la finesse, ou plutôt de la fausseté; un état perpétuellement craintif, et tous

les résultats de la crainte : ce qui, dans un gouvernement comme dans un homme, le stygmatise de honte et d'humiliations, et bien souvent de déshonneur. M. le comte de Villaverde avait bien assez de talent pour connaître, à la lueur des éclairs qui précédaient l'orage, qu'il s'avançait sur son pays ; mais *là* s'arrêtait toute sa science. Il n'avait pas de force pour combattre le danger ; et après l'avoir signalé, il ne pouvait que trembler et craindre. Il était d'une obésité peu commune ; son ventre surtout faisait oublier celui du roi de Wurtemberg. Celui de M. de Villaverde pouvait prétendre à plus d'un pied d'envergure, en surplus, sur le ventre royal, bien que des choses royales passent avant toutes les autres. Il sortait de ce ventre, ou plutôt de cette caverne de chair humaine, un souffle qui grondait comme un tonnerre, surtout après avoir monté quelques marches... Jugez de la représentation qu'il me donnait à moi, dont l'appartement était au second!... Mais le plus curieux, c'était la presque fabuleuse quantité d'aliments qui allaient s'engloutir dans cette caverne..... J'avais bien entendu parler de gens ayant un appétit glouton, vorace... mais à ce point, la chose était au-delà du vraisemblable. C'était bien le comte Villaverde qui pouvait dire :

« Je mangerai ce gigot-là, lorsque je n'aurai plus faim. »

Après avoir dîné comme devait dîner un pareil homme, il s'établissait dans un fauteuil, et, autant

que cela lui était possible, dans une pièce voisine de celle où tout le monde se tenait. Là, il se faisait apporter de l'eau à la glace, et en avalait ordinairement dix et douze verres, sans sucre, sans rien, l'eau frappée de glace toute pure. C'est alors que la forge commençait son tintamare !... Quel être !... On me disait souvent :

« Mais il est fort aimable... très spirituel. »

Soyez donc aimable... ayez donc de l'esprit entre deux hoquets et deux soupirs d'allégement, parce que le glouton expire sous le poids d'un foie gras, ou d'un macaroni... Allons, allons, il n'y a pas moyen de croire à des choses comme cela.

Le vicomte d'Anadia, ministre de la marine, était un de ces hommes qu'on est heureux de rencontrer ; mais pour cela il faut qu'on puisse les trouver en son chemin, et M. d'Anadia était un ermite reconnu. Il n'aimait pas les hommes, voyait sa patrie ce qu'elle était vraiment, un paradis habité par des démons et des bêtes ; la minorité seulement était bonne : il voyait et jugeait ce malheur avec un cœur ulcéré et des yeux qui peut-être allaient trop avant dans la plaie. M. d'Araujo, lui aussi, voyait le mal, mais il disait :

— « Remédions-y », parce qu'il ne le jugeait pas incurable. Mais M. d'Anadia pleurait comme Jérémie sur sa pauvre patrie, et n'admettait aucune consolation comme espérance. Il était excellent musicien, et embellissait sa retraite par tout ce que les arts peuvent accorder de ressources délicieuses ;

et lui-même était une de ces ressources parfaitement agréables. J'avais, au reste, trouvé un peu grâce devant lui, et il venait chez moi beaucoup plus souvent qu'il n'allait ailleurs. Me voici arrivée au portrait principal, c'est celui du nonce apostolique.

Monseigneur Galeppi, archevêque de *Nisibi*, est un homme fameux dans la diplomatie du Vatican. Son esprit souple et fin, et son instruction vaste et profondément nourrie non-seulement des souvenirs de souffrance de l'église, mais bien aussi de ceux des jours de son pouvoir, en faisaient un être d'un haut intérêt à examiner. Il avait senti que son attitude devait être tout humble envers cette France que son souverain venait de déclarer n'être plus orpheline ; et la grandeur de cette nation relevée par les hommages, les accents de louange dominant tous les autres, semblait être une excuse vis-à-vis de ceux qui pouvaient accuser le saint-père de trop de faiblesse. Je ne sais si le nonce avait des ordres, ou s'il les prévint ; mais aussitôt notre arrivée à Lisbonne, il se constitua *l'ami* plutôt que le *collègue* diplomatique de l'ambassadeur de l'empereur des Français. Quant à moi, il se déclara mon *cavaliere servente ;* et comme ses soixante-quinze ou soixante-dix ans nous mettaient tous deux hors de la critique, il se nomma lui-même mon *adorateur*, et me contait tous les jours les plus douces et les plus spirituelles paroles ; tout cela entremêlé de caresses à *mon trésor*, de bonbons exquis faits par un officier italien qu'il avait

amené de Rome avec lui, et qui avait le plus admirable talent pour employer le sucre que j'aie jamais rencontré, même en Italie. Tout cela était fait avec bon goût, sans aucune servilité, et d'une façon même à gagner le cœur si l'on pouvait marcher avec lui sans savoir où l'on va. Mais ce qui venait précisément d'avoir lieu, devait nous tenir sur nos gardes, et le moment n'était pas heureusement choisi.

L'empereur, avant de se faire couronner roi d'Italie, dont il avait déjà accepté la couronne (1), avait vu partir de Paris le saint-père et la cour ecclésiastique. Le pape et son conseil avaient bien été déterminés par leur conviction, parce qu'elle devait les convaincre, surtout Gonsalvi et quelques autres qui avaient, ainsi que lui, la portée longue et juste ; mais les intérêts humains entraient pour beaucoup dans cette grande et singulière détermination, qui non-seulement étonna l'Europe, mais la frappa de mort dans ses accents de révolte. Le conseil du saint-père avait, ainsi que lui, compté sur le rétablissement de ses anciens domaines. Le traité de Tolentino lui avait enlevé les trois Légations, et le cardinal Gonsalvi, comme les autres, espérait que l'empereur reconnaîtrait la déférence qu'avait eue le pape en se déplaçant pour venir de *Monte Cavallo* au pavillon de Flore, et

(1) Il fut au sénat le 18 mars pour annoncer qu'il acceptait la couronne d'Italie. Ce fut dans ce discours qu'il parla de sa volonté de ne pas agrandir la France.

qu'il rendrait au moins quelques débris de ces trois légations. Je ne sais si Napoléon fit bien, je ne sais s'il fit mal, mais il ne rendit rien. Le pape demeura quatre mois entiers à Paris, et repassa les Alpes sans avoir eu satisfaction. Peut-être de la part de l'empereur la chose fut-elle maladroite. Je le crains. Au surplus, je n'aurais aucun bon sens moi-même si je me refusais à voir ses fautes. Sans doute il en a commis... et malheureusement pour lui, ces fautes eurent une influence directe et terrible sur lui. On ne peut se figurer à quel point cette bule d'excommunication lui fut préjudiciable en Espagne et en Italie, et dans l'Allemagne catholique.

Il devait donc y avoir déjà à cette époque un levain de haine et de vengeance dans les âmes ecclésiastiques et italiennes. Monseigneur Galeppi n'en témoignait rien ; mais il devait, comme les autres, regretter vivement ce fleuron de la triple couronne. Je le voyais tous les jours ainsi que son auditeur, qui est aujourd'hui cardinal, et qui était également un homme fort agréable à avoir dans un salon. Lors du couronnement d'Italie, le nonce, qui avait probablement écrit pour qu'on lui répondît dans ce sens, m'apporta une grande quantité de lettres de Milan, dans lesquelles on lui rendait compte de la cérémonie dans des termes qui révélaient un attachement profond, et qui semblaient dictés par l'enthousiasme. Je veux, précisément à propos de cela, rapporter un mot de l'empereur, qui sert à donner l'idée du degré de rapidité que

met non pas la vanité, car un homme comme lui ne pouvait la connaître, mais cette confiance en lui-même, et surtout cette confiance en l'amour des peuples. C'était également comme pour M. d'Araujo, à mon retour de Portugal. L'empereur se plaisait à me faire causer sur ces deux cours de Lisbonne et de Madrid. Il me parla, comme cela devait être, de *monseigneur* Galeppi, et me fit beaucoup de questions sur lui. Il l'avait connu, je ne me rappelle plus dans quel lieu, je crois que c'est en Italie, et il disait que toute la finesse du cheik turc le plus délié n'était que de la niaiserie auprès de monseigneur Galeppi. C'était pour lui un point de comparaison très-souvent employé; et il me souvient que lorsqu'il en parlait à la Malmaison, il désignait du doigt particulièrement un petit vieillard enveloppé dans une énorme pelisse verte bordée de martre blonde, coiffé d'un turban fait avec un schall de cachemire rouge à fleurs, et tenant à la main un long tuyau de jasmin, au bout duquel était sa pipe d'ambre (1). Ce petit vieillard me rappelait le Maugraby, dans les ravissants contes arabes, lorsqu'il fait le rôle du médecin africain.

« C'est un madré compère, disait l'empereur, que ce Galeppi. »

(1) Les cheiks du Caire étaient tous dans la salle de billard à la Malmaison. Il y avait parmi eux des figures bien remarquables comme beauté et comme expression. Aucune n'était muette.

Et il ajoutait que, faisant un traité une fois avec Murat, autant que je puis me le rappeler, il mit des lunettes vertes pour n'être pas deviné dans le regard.

Voilà une chose qui peint l'homme.

CHAPITRE XII.

Influence des femmes en Portugal. — Noblesse de Lisbonne — Le duc de Cadaval. — Le grand seigneur et le cuisinier. — Le mémoire de 50,000 fr. — La partie de pharaon. — Le peuple et les grands. — Les compliments. — Le marquis de Loulé et Henri IV. — Les *trois Grâces*. — Société de Lisbonne. — Le comte de Lima. — La comtesse da Ega. — Ratification de traité. — Le maréchal et le prince-régent. — Le prince du Brésil en mascarade. — L'ordre du Christ. — Le valet de chambre chevalier. — Cérémonie de la Ste-Chapelle. — Les mantelets de crêpe blanc.

J'ai parlé des hommes d'état purement politiques; je vais maintenant essayer de retracer quelques souvenirs concernant des personnages très-remarquables, qui, bien qu'ils fussent dans le monde, ont été également attelés au char de la pauvre nation portugaise, et l'ont tiré comme ils ont pu tant à droite qu'à gauche, mais par exemple jamais en ligne directe. Ces hommes-là, et même ces *femmes*, car les femmes s'en sont mêlées, existent encore aujourd'hui. Ce sont les mêmes personnes, encore disposées à agir comme par le passé, et, comme par le passé, toutes disposées à mal faire, et toujours avec les meilleures inten-

tions du monde ; cela va sans dire. Tous ceux qui gouvernent, et surtout ceux qui gouvernent mal, disent tous les mêmes paroles. Ceux qui gouvernent bien ne disent rien ; ils se contentent de *faire*. Je n'aime pas les *hâbleurs*. Il en est de ces gens-là comme de beaucoup de voleurs *in partibus*, qui ne parlent que de leur honneur et de leur vertu. Oh ! que je me méfie de ces gens-là !..

Dans la haute société noble de Lisbonne, il y avait, lorsque j'y étais, en 1805, un mélange très-remarquable ; il n'y avait pas de degré, c'était détestable ou bien parfait. Dans cette dernière nomenclature, qui malheureusement n'était pas la plus nombreuse, j'ai déjà placé la famille du ministre d'Autriche. Je suis glorieuse d'avoir à dire que les deux personnes de Lisbonne que j'estime le plus, sont deux Françaises mariées à deux Portugais. L'une est madame la duchesse de Cadaval, cousine du roi, sœur de M. le duc de Luxembourg ; et l'autre est madame de Braamcamp de Sobral, fille de M. le comte Louis de Narbonne.

La duchesse de Cadaval s'est mariée à Lisbonne lors de l'émigration. C'est une personne parfaite de bonté, de grâces, de politesse, de cœur ; elle est ce qu'on voudrait que fût une sœur qu'on aimerait. Les premières familles de Portugal furent irritées en voyant conclure ce mariage, qui détruisait beaucoup d'espérances formées par l'ambition ; car M. le duc de Cadaval est en Portugal ce que M. le duc d'Orléans était en France avant les jour-

nées des 27, 28 et 29. Il touche le trône. La naissance de M. le duc de Luxembourg n'était pas inférieure à celle du duc de Cadaval ; aussi n'était-ce pas de ce côté que se tournait l'envie pour lancer son dard et même son venin. J'ai entendu des choses purement méchantes et fausses sur un être qui est un ange ; mais l'opinion générale est pour elle, et madame la duchesse de Cadaval est universellement aimée et estimée en Portugal.

Lorsqu'elle épousa M. le duc de Cadaval, il était jeune et beau même ; ce qui est rare en Portugal. Mais, comme je ne suis ni la parente, ni l'amie de M. le duc de Cadaval, je puis dire ici à quel point cette union était discordante entre les deux parties. Mademoiselle de Luxembourg était alors âgée de dix-huit à dix-neuf ans ; elle était grande, très-bien faite ; elle avait des yeux doux et spirituels, une démarche souple et lente qui lui donnait un grand charme. Son sourire était encore gai, mais on y voyait du malheur, et de ce malheur que le cœur est contraint de renfermer en lui. Comme je n'ai jamais été honorée de sa confiance, je puis parler sans crainte des observations que j'ai pu faire sur elle et sur son mari. Madame la duchesse de Cadaval, dont enfin le fils peut un jour s'asseoir sur le trône de Portugal, est une femme respectable sous tous les rapports exigés dans le monde : elle est bonne mère, bonne amie, épouse exemplaire.... et Dieu sait quel mérite elle avait à l'être. Lorsqu'elle se maria, M. le duc de Cadaval avait une

fortune entièrement délabrée par des dettes de tous les genres, et surtout des dettes presque honteuses. Madame la duchesse de Cadaval eut le courage d'ordonner, de supporter elle-même une réforme générale dans sa maison. Il y avait, je crois, un cuisinier auquel il était dû 50,000 francs. Elle le paya. Le duc, furieux de cet acquittement envers un homme qu'il prétendait être un voleur, fit une scène très-violente à sa femme, et ne s'apaisa que le lendemain, parce que l'argent lui rentra... savez-vous comment? en jouant la somme entière au pharaon avec le cuisinier. C'EST UN FAIT. De pareilles choses faisaient verser de cruelles larmes à la duchesse de Cadaval, mais jamais le monde ne connut ses douleurs. Ces détails me sont parvenus par des amis intimes de la duchesse, qui souffraient autant qu'elle de ses maux intérieurs.

J'ai déjà parlé de la noblesse portugaise, mais trop légèrement pour que l'attention ait été fortement attirée sur elle. Le Portugal, ainsi que je l'ai dit plus haut, est trop important aujourd'hui pour ne pas revenir sur ce sujet avec le soin qu'il comporte.

La noblesse portugaise ne ressemble à aucune autre. Il n'est en elle aucun élément dont on puisse tirer parti dans des temps orageux et lorsque la patrie (si ce mot peut être employé, ce dont je doute fort) est en péril. Le temps des Juan de Castro, des Albuquerque et des Pombal, est bien loin d'eux, et le souvenir en est même éteint. Il ne

faut pas même partir de l'époque récente dans la vie d'une nation où les semaines doivent être comme celles de Daniel, d'années et non pas de jours. Il ne faut pas parler de la conspiration de Pinto. Il y avait encore de l'élan dans la nation ; et pourtant, dans cette importante affaire, ce fut un homme obscur, *ce Pinto*, qui fit toute la besogne. Le duc de Bragance *avait peur,* pour dire le mot. Il avait *de la prudence,* disent les Portugais..... Cela s'appelle autrement dans un chef de parti, surtout en laissant mettre les autres en avant. Nous connaissons des exemples de pareille conduite.

Dans tous les pays, la haute classe diffère du bas peuple ; mais je ne crois pas que cette différence soit nulle part aussi frappante qu'en Portugal. Le seul point de jonction qui se trouve entre les deux est un besoin de faire des compliments, porté à un degré ridicule d'exagération, bien éloigné en cela de la politesse peut-être un peu cérémonieuse des Espagnols, mais à laquelle au moins vous pouvez croire et être sensible lorsqu'ils vous la témoignent. Un paysan portugais qui en rencontre un autre, ne manque pas d'ôter son chapeau et de le tenir à la main quelque temps qu'il fasse, tandis qu'il s'informe de la santé des petits, des grands enfants et du chien de la maison ; puis il termine son compliment par la phrase obligée :

« *Estoy à seus ordens, seu criado* » ;

et ce sont surtout les âniers qui manquent le moins à cette régulière manière d'être. Depuis la

guerre, je sais qu'ils sont un peu moins polis, parce que les Français et les Anglais ont dérangé cette symétrique habitude de révérence, signe caractéristique de fausseté, chez les fidalgos surtout. Du reste, chez eux comme dans le peuple, jamais on n'entend une expression indécente ni un jurement. Cette particularité est si remarquable, qu'il n'existe aucune parole, dans la langue portugaise, qui soit l'équivalent même du *caramba* espagnol, sans parler de quelques autres expressions très-ordurières; ni le *goddam* anglais, ni le jurement ordinaire en Allemagne, ni les nôtres, qui pourtant offrent une grande variété dans ce genre. Et bien! aucun ne trouve, comme je l'ai dit, son équivalent. Un étranger bien en colère doit se priver de la douceur de jurer en portugais. Les gens du peuple seulement jurent quelquefois par le diable (1). Je fais remarquer cette singularité comme devant donner une idée de la stagnation de pensée de ce peuple qui chemine ainsi dans la vie tout mécaniquement.

Les Portugais sont fort bavards; ils sont *caqueteurs* même; s'occuperont de choses futiles dans ce qui concernera l'intérieur de la famille de l'un de leurs amis; et l'habitude et le goût qu'ils ont de vivre beaucoup plus avec leurs domestiques qu'entre

(1) Quant au bas peuple portugais, il jure seulement, comme je le dis, par le diable, et encore très-rarement, et puis par un mot fort énergique, ainsi que dans tous les pays méridionaux.

eux, a, je crois bien, amené cet inconvénient tout-à-fait antisocial. Ils ne sont pas francs, et cherchent à cacher ce qu'ils veulent vous dérober sous des dehors prévenants et polis. Nous en eûmes des preuves, et des preuves *terribles*, lorsque plus tard Junot, toujours loyal et chevaleresque dans ses sentiments et sa conduite, voulut réclamer les services d'une foule d'hommes qui étaient venus offrir leurs bras, leurs fortunes et leurs vies, et qui, quelques mois plus tard, ne donnèrent au premier appel qu'une lâche trahison.

Toujours en parlant en général, car il y a, je le répète, d'honorables exceptions, je crois expliquer la décadence de la société portugaise par plusieurs raisons, dont son gouvernement est le premier auteur. Jamais il n'a su tirer parti d'un mouvement, d'un sentiment généreux. Tout était étouffé sous des lois bizarres, plus bizarrement encore appliquées; et la ruine de la littérature était si complète, que le Camoëns était presque inconnu parmi eux. Venait ensuite la domination de la nation anglaise; véritable motif de la maladie qui rongeait le Portugal lorsque je le vis pour la première fois, en 1805. Les Anglais étaient alors tout-puissants à Lisbonne, et faisaient sentir leur domination avec cette dureté de despotisme qui abrutit et rend esclave (1). Comment

(1) Sans doute don Miguel mérite de vifs reproches de la part des gens qui veulent aujourd'hui, et avec raison, la liberté des peuples; mais la question se trouve ici étrangement compliquée. Le Portugal est-il non-seulement digne,

cela eût-il été autrement, lorsque le prince du Brésil donnait lui-même l'exemple?

Après ma présentation, j'ouvris ma maison. Tous les jours je recevais, et trois fois par semaine j'avais un grand dîner. Je donnais souvent des bals; mais je ne les donnais pas pour les Portugais, qui, en général, n'aiment pas la danse, et dansent fort mal lorsqu'ils s'en mêlent. Il n'y avait à cette époque qu'un homme qui dansait à merveille, et qui aurait été remarqué à Paris, non-seulement pour sa danse, mais pour ses bonnes manières, sa politesse de bon ton. C'était l'infortuné marquis de Loulé, le père du beau marquis de Loulé, que nous voyons à Paris. Son fils ne lui ressemble pas du tout, quoique le père fût très-bien. Il avait une grande ressemblance avec notre bon Henri IV, et la même finesse dans le sourire. Il avait épousé l'une des *trois Grâces*. C'était ainsi que nous nommions les trois sœurs du marquis de Marialva, qui a été ambassadeur de Portugal en France, et l'un des hommes, en petit nombre, dont le Portugal doit s'honorer. Ses sœurs étaient toutes trois charmantes. La marquise de Loulé, la marquise de Louriçal et la duchesse d'Alafoës étaient, à peu d'années près, toutes trois du même âge; c'est-à-dire

mais en état de recevoir ce baptême politique? je ne le crois pas. Mais don Miguel veut le soustraire au despotisme de l'Angleterre : c'est une grande et belle idée, tandis que don Pedro parle constitution et revient chez lui par la force étrangère, comme les Bourbons.

qu'elles se suivaient : la duchesse d'Alafoës, qu'on avait eu la barbarie de marier à l'âge de vingt-deux ans avec un vieillard de soixante-quinze, était de très-peu d'années, je crois, plus âgée que ses sœurs. Elle avait une beauté étrange dont la vue nous frappe rarement.

La duchesse d'Alafoës (1) est d'une taille au-dessus de la moyenne, et fort agréable dans toutes ses proportions. Sa tournure est simple; mais on voit qu'elle est grande dame, et pour cela il n'est nullement besoin qu'elle porte le cordon blanc et rose de Sainte-Elisabeth, ni celui de Maria-Louisa. Ses cheveux sont d'un noir de jais, abondants et soyeux : ce qui s'apercevait à la souplesse de leurs anneaux et à leur reflet lustré. Sa peau est brune, et tellement brune, qu'on ne sait d'abord si elle est Européenne; mais cette peau recouvre des traits si parfaitement réguliers, qu'on ne peut que les admirer sans songer au plus ou moins de blancheur de leur enveloppe. Ses dents sont charmantes, ainsi que cela se voit au reste assez communément en Portugal, où les naturels du pays ne fumant presque pas, et l'usage du chocolat étant moins journalier, les dents se conservent davantage, chez les hommes comme chez les femmes. Mais les yeux de la duchesse d'Alafoës sont tellement extraordinaires qu'ils méritent une attention particulière.

(1) Après la mort du duc d'Alafoës, elle entra dans un couvent, et depuis elle est morte.

Ils sont parfaitement beaux et noirs, et d'un noir de feu, qui fait étinceler sa prunelle placée dans un globe d'un blanc pur et d'une forme admirable. Cet œil est bordé d'une longue fourrure épaisse, soyeuse, formant une des plus belles paupières que j'aie vues. Et puis, tout autour de cet œil, en haut, de côté, au-dessous, se voit une trace charbonnée faite par la nature, qui encadre cet œil, comme on encadre un tableau précieux en lui mettant une bordure qui forme comme une perspective au fond de laquelle repose cet œil étrange dont le regard est la chose la plus ravissante que la nature puisse donner à un visage de femme. La figure de la duchesse d'Alafoës était tellement pudique et pieuse, que ce regard, dont les étincelles étaient échauffées sous la paupière épaisse qui le voilait en partie, n'avait que la moitié de son charme. La physionomie de la duchesse était calme et digne. Mais ce regard-là, animé par un sentiment violent, doit donner du feu et brûler une autre âme. C'est bien la duchesse d'Alafoës qui peut dire :

Je suis brune, mais je suis belle, ô filles de Sion !

La duchesse d'Alafoës, qui avait alors, je pense, vingt-huit à vingt-neuf ans, était tante de la princesse et du prince régent; je crois même, Dieu me pardonne, qu'elle l'était de la vieille reine folle. Le duc d'Alafoës avait quatre-vingt et quelques années. Il était spirituel, avait beaucoup voyagé,

beaucoup vu et beaucoup retenu. Il avait longtemps habité la France, et le souvenir qui lui en était resté suffisait pour qu'il reçût avec politesse les Français qui allaient le voir. Il y eut une grande discussion pour savoir qui ferait la première visite. On a pu voir, par la copie du cérémonial de M. le comte de Châlon, que déjà, à cette époque, le duc d'Alafoës faisait des difficultés, ainsi que le patriarche. Junot était en position d'être plus sévère que M. de Châlon, et cette fois la France eut le dessus. M. le duc d'Alafoës n'était pas très-bien en cour à cette époque. Il vivait très retiré dans sa maison du *Grillo*, à l'extrémité de Lisbonne, dans la partie *de l'Est ;* demeurant, selon l'usage des fidalgos d'un rang élevé, au milieu d'une troupe d'inférieurs qui leur forment une petite cour.

La marquise de Louriçal et la marquise de Loulé étaient plus élégantes que leur sœur. Elles aimaient assez le plaisir, et venaient au bal chez moi, regardaient ma toilette avec des yeux d'envie, et, tout en s'amusant, disaient du mal de la France et de son ambassadeur, et même de son ambassadrice. Quant au marquis de Louriçal, il y en a bien sûrement un dans ce monde, mais je n'en ai pas même une idée. Il est sûrement de ces hommes dont on connaît la femme depuis dix ans, et chez laquelle, rencontrant son mari pour la première fois, on demande : Quel est celui-là ?

Une famille influente à l'époque de 1805 était la famille de Bellas. Ils étaient tous dévoués à l'Angleterre corps et âme. Il y avait dans cette famille un petit père, une grosse mère, des filles qui n'étaient ni grosses ni petites, ce qui veut dire rien du tout, et qui mouraient pourtant d'envie d'être quelque chose. Pour y parvenir, elles faisaient les Anglaises et les singulières, ne dansaient que des colonnes ; ce qui était, par exemple, une preuve de bon sens, car les pauvres personnes, en fait de grâces, n'entendaient pas grand'chose, et s'acquittaient de leur place dans un quadrille à peu près comme ces *crabes* (1) qui pirouettent si gracieusement en faisant un balancé dans la danse fantastique. Elles n'étaient pas jolies ces demoiselles, elles n'étaient pas agréables ; mais cela était égal, elles n'en faisaient pas moins les impertinentes, ignorant que rien n'est moins élégant que l'insolence, et que c'est le fait des femmes de chambre parvenues, ou bien des demoiselles nobles parfaitement mal élevées.

Il y avait toute la famille de M. le comte de Lima, qui était pour Junot et moi une sorte d'exception pour les soins que nous leur rendions. Il y avait parmi ses nombreux parents deux sœurs et un neveu que nous vîmes aussitôt après notre

(1) Journal de la Caricature ; dessin mis à l'index. — N° 4. — 1830. Ce charmant et original dessin est d'Henri Monnier. L'esprit, la malice et le *bon goût d'une caricature* s'y trouvent gracieusement réunis.

arrivée. L'une des sœurs était comtesse d'Obidos, mère du comte de Sabugal, qui est en ce moment à Paris ; l'autre était la marquise d'Abrantès. La comtesse d'Obidos était une femme tout en Dieu, disant son chapelet du matin au soir, et du soir au matin, ayant ses cheveux blancs relevés sur le bout de sa tête avec un ruban, comme on le voit encore dans quelques tableaux (1) ; du reste, polie, calme, ne se mêlant ni du Portugal, ni de l'Espagne, ni du Brésil, et laissant tout cela à la grâce de Dieu. La sœur, la marquise d'Abrantès, était plus sociable, mais raide, compassée, et toujours arrangée de manière à faire croire qu'elle venait d'avaler une broche. Son mari était plus aimable. Quant au neveu de M. de Lima, *le marquis de Ponte de Lima*, chef de la maison de Lima, il était fort bien dans ses manières, parlait français, ce qui ne laissait pas d'avoir son prix ; et s'il ne dansait pas aussi bien que le marquis de Loulé, il allait toujours. Il avait épousé sa cousine, la fille de la comtesse d'Obidos. Elle avait une jolie tête ; mais à vingt ans elle pesait, comme la baronne de Tondertintrunck, près de trois cents. Allez donc chercher une jolie femme au milieu d'un déluge de graisse comme celui-là.

(1) Il y a encore beaucoup de Portugaises de haut rang qui restent ainsi coiffées chez elles. Dès qu'elles sortent, elles se mettent à la française ; mais, par exemple, dans l'intérieur des provinces, j'en ai vu qui ne portent jamais d'autre coiffure.

C'était le résultat des poules au riz (caldo de galina) et d'un appétit satisfait outre mesure ; car les Portugais sont loin d'être aussi sobres que les Espagnols.

Les hommes ne sont pas beaux en Portugal : il existe un *sang mêlé* qui donne une couleur d'*albinos*, excepté les cheveux et le teint blanc, à tous les Portugais, particulièrement de Lisbonne et d'Oporto. Je crois en trouver la raison dans la fréquentation habituelle que les Nègres et les hommes de toutes les nations font dans les deux villes. Les Portugais sont petits, trapus, gros et carrés. Leur visage n'offre aucune régularité ; il présente au contraire ce type *négrier*, avec les lèvres épaisses, le nez épaté ou tout au moins retroussé, et les cheveux crépus. Mais ce sont les mains surtout et les ongles qui portent ce caractère distinctif d'un sang mêlé.

Le comte Sabugal, fils aîné du comte d'Obidos, allié de la famille royale, dont sa naissance lui donnait le droit de *porter la livrée verte*, était un des hommes de la société de Lisbonne le plus de mise dans un salon français ; et lorsqu'il est venu à Paris, on a su l'apprécier. Il faisait de jolis vers italiens, il parlait bien français, avait une jolie tournure, une figure spirituelle et agréable, et tout le désir d'être un homme distingué dans sa patrie. Il aimait la littérature avec passion ; goût non-seulement très-rare en Portugal, mais dont les nobles portugais se moquent.

Le comte Sabugal eût fait un homme remarquable dans son pays s'il eût été employé comme il devait l'être; mais jamais je n'ai vu en Portugal une chose faite en son lieu.

Une famille dont il faut parler, parce que plus tard il sera nécessaire de s'en occuper comme ressort politique, mais dont en attendant il faut parler comme agrément et comme ornement de Lisbonne, c'est la comtesse *Da Ega*.

Madame la comtesse Da Ega, Portugaise, mais fille d'un Allemand, le comte d'*Oeynhausen*, et d'une Portugaise, mademoiselle *d'Alorna*, est une aimable femme; elle est jolie, spirituelle, remarquablement instruite sans pédanterie, parlant et écrivant fort bien cinq langues étrangères. Elle a des talents, sinon de premier ordre, tout-à-fait suffisants pour faire plaisir, être utile et s'amuser elle-même. Au moment où j'arrivais à Lisbonne, elle quittait elle-même le Portugal pour aller à Madrid, où son mari était ambassadeur. Comme elle avait déjà pris congé, je ne la vis pas, toujours à cause de ce *monstre qu'on appelle étiquette*, et qui est si désagréablement dans la route de ce monde; mais je la revis ensuite à Madrid lors de mon retour en France, et je la vis avec un vrai plaisir. Elle est bonne, inoffensive; et quoique supérieure à beaucoup d'autres femmes, on l'aimait. Sa maison était toujours agréable : elle comprend la vie intérieure aussi bien que la Française la mieux nourrie des bon-

nes traditions. Son salon renferme des brochures, des dessins, des instruments, des livres nouveaux, des journaux, tout *ce fouillis* qui constitue un salon de femme qui sait vivre. Sa physionomie, tout-à-fait anglaise, ne rappelait en rien l'expression portugaise ; elle est blonde, blanche et rose, d'une taille élégante et d'une tournure charmante. Elle avait épousé le comte Da Ega, homme désagréable de figure, mais ayant, dit-on, du talent comme homme d'état. Il aurait pu être son père. Depuis son veuvage, elle a épousé le frère de ma meilleure amie, de ma chère Élisabeth, le frère de madame Demidoff, le baron de Strogonoff. Là où elle est, je désire que ces pages lui portent une marque de mon souvenir.

Le comte Da Ega avait deux filles de son premier mariage. La comtesse, qui aurait été leur sœur, était pour elles comme la plus tendre mère, n'allant jamais dans une fête sans en être entourée, et les regardant comme ses enfants. L'une de ces dames est mariée en France, c'est madame de Choiseuil. Elles étaient aimables, douces et parfaitement élevées. Quelle différence d'elles aux demoiselles de Bellas ! . . . Elles avaient les mêmes droits pour faire de l'insolence si la besogne leur plaisait, et jamais on ne trouvait en elles que de la bonne manière et des façons de femmes comme il faut.

Il y avait aussi, parmi les femmes portugaises grossières et mal apprises, une marquise d'Anjeja,

dont heureusement je possède *plusieurs faits historiques* de trop bon aloi pour n'en pas parler en leur lieu. C'est aux suivants volumes, lors de l'entrée des Français à Lisbonne, lorsque la peur a placé tous les caractères dans leur vrai jour, qu'on les verra briller d'une lueur vraiment glorieuse. Nous en parlerons. Assez, et trop long-temps, j'ai gardé le silence à des attaques faites par de vils et honteux personnages ; je parlerai, mais *les preuves à la main. Les écrits originaux* seront ici *en fac simile ;* chacun reconnaîtra sa signature, et, peut-être alors, si la rougeur de la honte ne suit pas la lecture, obtiendrai-je du moins le silence. Au reste, le caractère portugais est si *hâbleur*, si bavard, que je pourrais encore me tromper. Quel pays !.... Je crois que don Miguel, au travers de ses torts, n'a pas celui de le méconnaître.

Le traité conclu par le général Lannes avait été signé (1), mais les ratifications n'étaient pas arrivées en leur temps, et l'empereur avait chargé Junot de le remettre au prince régent. Junot le lui porta à Quélus, où le prince se tenait habituellement. Lorsque le régent reçut le rouleau de papier, il se mit à rire, en disant, comme un autre prince de notre temps qui rit toujours, même quand le canon gronde sur Paris :

(1) Traité de neutralité entre la France, le Portugal et l'Espagne, passé en 1803 — 30 novembre.

« Ah !.. oui... oui... Ah !.. ah !.. c'est un beau traité... c'est un beau traité !.. Ah !.. c'est que le Portugal est une nation... c'est un beau pays... un très-beau pays !.. »

Vous remarquerez qu'ils étaient tous deux, en ce moment, sur une petite terrasse au-dessus d'un belvédère qui dominait la campagne, et qu'en disant : « *C'est une nation*, c'est un beau pays ! » il parlait des champs d'oliviers et de maïs qu'il apercevait autour de lui. Puis il reprit :

« Oui... oui... c'est ici, à cette même place... que j'ai donné ma parole royale au général Lannes... C'est un homme qui est un peu... »

Junot fit ses gros yeux ; le pauvre prince rentra dans sa coquille, et dit aussitôt, c'est-à-dire aussitôt qu'il put parler :

« C'est un brave homme... oh !.. un bien brave homme... Il avait un grand sabre... qui faisait un bruit dans l'escalier quand il venait !.. »

J'ai su depuis que ce malheureux sabre avait donné plus d'une fois la colique au prince du Brésil. J'ai toujours pensé qu'une fois que le plénipotentiaire s'était aperçu que ce moyen avançait les conclusions, il l'employait comme argument très-innocent d'ailleurs. Mais, *ce grand sabre !..* il était demeuré en souvenir frappant à ce pauvre souverain... mais d'une telle force qu'il l'entendait encore.

Qui n'a pas eu le bonheur de voir son altesse royale revêtue, pour la première fois, de l'uniforme de hussard, qu'elle avait fait faire sur le modèle de Junot, n'a rien vu de burlesque. J'ai eu ce bonheur-là, moi, et c'est un de ces souvenirs qui demeurent dans la mémoire pour ces jours où il fait sombre, et où il est besoin de sourire à la vie. Mais il serait nécessaire, pour bien comprendre cette étrange figure, de connaître le prince du Brésil, sa tournure surtout, sa tournure avec sa pelisse sur *l'épaule droite*, comme les marchands de vieux habits la porteraient ici, en criant : *Vieux habits à vendre !..* et puis, ce gros ventre, contenu tant bien que mal dans le pantalon collant ; les jambes allant comme elles pouvaient dans les bottes rouges... Mais le schako... oh le schako !.. planté tout droit... en arrière... avec la visière reposant sur une tête poudrée, dont les cheveux étaient taillés en vergette, et dont la grosse queue, bien en *cadogan*, retenait à elle seule le pauvre schako, qui, sans elle, aurait roulé à l'aventure. Cette toilette était comique, surtout si l'on veut se procurer le portrait du prince du Brésil. Son fils ne lui ressemble nullement. Dès lors même, quoiqu'il ne fût qu'un enfant, il ne lui ressemblait pas plus *que s'ils n'eussent pas été parents*. Don Pedro était un charmant enfant, et il est devenu bel homme ; sa tournure surtout est très-bien, et présente une totale disparate avec celle de *son père*. Le prince du Brésil lui avait fait faire un uniforme de hussard que le jeune prince

portait fort bien, quoique si jeune (1). Cette relation de toilette me rappelle une aventure qui m'arriva lorsque j'étais à Lisbonne, lors de l'ambassade de Junot.

En reconnaissance de la bonne grâce que Junot apportait dans ses relations avec lui, le prince du Brésil lui offrit le grand cordon de l'ordre du Christ. Junot n'osa pas refuser, bien qu'il en eût bonne envie; mais il répondit qu'il ne pouvait rien faire à cet égard sans prendre les ordres de l'empereur, et qu'il allait écrire pour en obtenir la permission.

Or, il faut savoir que cet ordre du Christ est, de tous ces brimborions de rubans et de décorations, le plus rebuté qui existe aujourd'hui. Le grand cordon est toujours une belle distinction à accorder par *la cour très-fidèle*, en raison de son nom; mais les chevaliers simples sont tellement peu estimés, que j'ai vu, de mes propres yeux, le valet de chambre de M. le duc de Cadaval LE SERVIR A TABLE, *chez moi*, ayant à la boutonnière de son habit le ruban rouge de l'ordre du Christ. On pense bien qu'avec les idées encore très-peu *impériales et royales* que l'empereur avait pu inculquer à ses anciens frères d'armes, il lui était encore plus difficile de leur faire adopter une décoration dont ils voyaient le côté assez repoussant. Je le vis au

(1) Il n'avait que sept ans. Quant à don Miguel, il n'était, je crois, pas né en 1805, ou il était trop jeune pour que je le visse.

moment où Junot reçut la lettre de M. d'Araujo; son humeur était extrême : il aurait préféré toute autre marque d'intérêt, dit-il avec franchise au ministre, la première fois qu'il le vit; ensuite... il ne lui cacha pas la cause de sa répugnance.

M. d'Araujo avait trop d'esprit et trop de cœur, car l'un ne va pas sans l'autre, pour ne pas sympathiser avec Junot dans ce qu'il disait; mais il était Portugais avant tout, et ce n'était pas devant *l'ambassadeur de France* qu'il pouvait officiellement convenir de tout ce que son gouvernement avait de défectueux. Avec moi il était plus ouvert, et, lors de mon retour en France, il m'écrivit, pendant plus de trois ans, les plus aimables lettres, et comme confiance et comme esprit. Je transcrirai, dans le volume suivant, celle où il m'annonça la mort si tragique ou plutôt *l'assassinat* du jeune d'Alorna; elle le fera juger. Quoi qu'il en soit, il ne pouvait alors parler dans ce sens à Junot. Il lui dit seulement, que dans notre belle France, il se rappelait très-bien que le cordon rouge était un grand honneur, et que, cependant, en 1789, et déjà en 1786, les simples croix de Saint-Louis étaient *plus que repoussées*, et que plusieurs gentilshommes fort honorables avaient, devant lui-même, ôté de leur habit leur croix de Saint-Louis pour n'être pas confondus, surtout en 1787, avec des hommes qui l'avaient, à cette époque, comme moyen de pénétrer partout.

Junot ne répondit rien, mais il écrivit à l'em-

pereur, et témoignait son antipathie, en expliquant surtout l'histoire du valet de chambre du duc de Cadaval : la serviette sous le bras lui tenait au cœur. Néanmoins il n'y avait de place pour un *non*, bien qu'on y mît un *oui*, qui, comme lui n'a que trois lettres. Il fallut se résoudre. Junot reçoit précisément la permission d'accepter l'ordre du Christ la veille d'une grande cérémonie qui se faisait à un couvent nouvellement fondé par la reine folle. Ce couvent, auquel tient une petite église admirable, est situé sur la colline de Lisbonne, où l'on respire l'air le plus pur, et que, pour cette raison, les étrangers choisissent pour leur demeure (buenos ayres). L'église et le couvent, dédiés au Cœur de Jésus, s'appellent *o Coraçaon*, ou plus vulgairement, *o Convento Novo*. L'église est charmante, mais petite, et peut-être, par cette raison, trop surchargée d'ornements. C'était dans cette grande chapelle que devait avoir lieu la cérémonie. Junot s'informe du costume des chevaliers à cette occasion ; il apprend qu'ils portent un grand *manteau de crêpe blanc sans doublure et traînant jusqu'à terre*.

« Pour le coup, dit-il en faisant entendre une énergique expression, il ne me manque plus que de me mettre *en mardi gras* pour compléter la fête!... »

Le ministre des affaires étrangères avait envoyé une lettre de convocation à Junot pour le prévenir que le prince du Brésil *tenait chapelle* à Convento o Novo, et l'engageait à s'y rendre comme grand'-

croix du saint ordre du Christ, s'il avait obtenu de son souverain la permission de l'accepter. Junot répondit qu'à son grand regret le courrier qui devait, comme il n'en doutait pas, lui rapporter *la permission gracieuse* de porter la grande décoration de l'ordre, n'était pas encore de retour ; mais il ajoutait que madame l'ambassadrice, désirant vivement voir cette importante cérémonie, faisait demander s'il n'y aurait pas moyen de voir sans que la chose fût contre l'étiquette d'une pareille *fonction* (1). M. le comte d'Araujo répondit à l'heure même, que madame l'ambassadrice aurait une place réservée pour elle et pour les personnes qui l'accompagneraient, et qu'elle n'avait qu'à se présenter à la porte du monastère, le lendemain matin à onze heures et demie.

En faisant cette demande, j'avais pensé que l'église du couvent du Cœur-de-Jésus était comme toutes les nôtres, et qu'il y aurait sans doute des *travées*, d'autant plus que c'était une église appartenant à un couvent de femmes. Je croyais qu'on pouvait me placer très-inaperçue dans l'une de ces *travées*, et que, de là, je verrais la cérémonie tout entière, ou bien au quart, si cela m'ennuyait, et qu'enfin je laisserais là les choses si elles ne me convenaient pas... Mais Dieu et le prince régent en ordonnèrent autrement.

(1) On appelle ainsi toutes les cérémonies de cour. Je ne sais si dans le Nord on leur donne le même nom.

CHAPITRE XIII.

Cérémonie des chevaliers du Christ *au cœur de Jésus.* — On m'accueille avec les honneurs militaires. — Un sermon portugais. — L'omelette royale. — *Le Coraçaon de Jesu.* — Sommes exorbitantes qu'il a coûté. — Le Portugal placé entre deux craintes, celle de l'Angleterre et celle de la France. — Mes reproches à M. d'Araujo. — Succès de la flotte du vice-amiral Missiessi. — Le maître de chant Naldi. — Montre volée. — Singulière manière de punir un voleur. — Mademoiselle Naldi enfant. — Madame la comtesse de Spaare. — Bienfaisance de Naldi. — Opéra de Lisbonne. — Crescentius. — Les sopranos.

Junot ne pouvait pas décemment m'accompagner à cette cérémonie. Ce fut M. de Rayneval qui me donna le bras. M. de Cherval et M. Magnien voulurent aussi juger de la beauté d'une cérémonie religieuse comme celle qu'on annonçait, et nous partîmes du *chafarize de Loretto* à dix heures et demie, pour nous rendre sur Buénos-Ayres, à *Convento o Novo*. J'étais mise comme une femme élégante se serait mise à Paris pour une semblable occasion. J'avais une robe de mousseline de l'Inde brodée au plumetis tout autour et dont le lé de devant formait une mathilde. Ma robe était montante,

à demi-queue comme alors toutes les robes demi-toilette, et mes manches étaient amadis. J'avais un chapeau de paille d'Italie avec un bouquet de fleurs des champs, un très-long voile d'Angleterre, des gants de couleur et des souliers noirs. Quant à ces messieurs, ils étaient tous en bottes avec des chapeaux ronds, et tout-à-fait en négligé.

En arrivant au *Coraçaon*, nous fûmes reçus avec des honneurs militaires qui commencèrent à me donner de l'émoi. La garde prit les armes, on battit aux champs, et un officier, parlant très-bien français, et si bien français que je le reconnus pour un émigré, vint m'offrir la main à la descente de mon carrosse pour me conduire à la place qui m'était réservée. C'était, me dit-il, d'après les ordres du prince. Nous le suivîmes par une foule de petits passages, de portes; enfin, nous arrivâmes dans un corridor assez obscur, et là j'entendis un chant mélodieux, ravissant, comme celui des anges. Je croyais être dans l'église, tant les sons arrivaient à moi purs et sans obstacle. En effet, nous touchions une tapisserie qui seule masquait une arcade.

« Faites attention, Votre Excellence (1), me dit l'officier, il y a trois marches à monter. »

Je les monte; il lève la tapisserie. Je n'ai pas le temps ou plutôt la possibilité de reculer, et je me trouve à l'extrémité d'une immense estrade sur la-

(1) Cette locution est fort ordinaire en Espagne et en Portugal. On mêle la troisième et la seconde personne en parlant, mais jamais en écrivant.

quelle est le prince régent, le prince de Beira (1), l'infant don Pedro, que sais-je, moi, enfin toute la famille royale de Portugal, et, le plus tragique de l'aventure, toute la famille *mâle*, et pas une seule âme de la partie féminine. Heureusement qu'on avait préparé des chaises, car je fus au moment de trépasser, d'*émoi* d'abord, et puis ensuite de colère. Qu'on se figure ce que je dus souffrir en me voyant l'objet de l'attention de sept ou huit cents personnes qui regardaient une ambassadrice de France comme une bête rare. Nous tenions encore à l'époque où les hommes de la révolution passaient, chez les étrangers, pour des hommes valeureux, à la bonne heure, mais pour de vrais *anthropophages*, ou tout au moins pour des sans-culottes et des mal appris. Que devaient donc être leurs femmes? Voilà ce que disait une grande portion de la ville de Lisbonne; et lorsque M. le comte de Novion, que j'y retrouvai avec un vrai plaisir, et qui, ainsi que sa femme, était ami de ma famille depuis trente ans, eut assuré les Portugais que mes parents étaient tous *vieux chrétiens*, j'eus le bonheur de trouver *grâce* devant une portion de ce peuple qui, lui-même, est aux trois quarts israélite, et qui faisait le difficile pour admettre près de lui des personnes qui ne faisaient *pas leurs preuves*. Au surplus, j'étais

(1) Il s'appelait ainsi pour ne pas le confondre avec l'infant don Pedro, fils d'un Espagnol et d'une Portugaise, qui était demeuré à la cour de Portugal. Le prince de Beira est aujourd'hui l'empereur du Brésil.

là comme sur *la sellette*, et faisant propablement la plus sotte figure qu'une femme puisse faire dans une circonstance semblable. M. de Rayneval et M. de Cherval avaient été aussi surpris que moi, et leur premier mouvement fut d'abord de reculer comme je l'avais fait; mais la chose devenait impossible, et plus le moment d'étonnement avait été violent, plus il importait de le dérober à des yeux moqueurs, sans aucune charité.

Pour mieux juger de l'effet de la cérémonie et du coup d'œil, j'avais levé mon voile en entrant. J'aurais vraiment bien voulu le baisser pour cacher mes pauvres joues qui étaient comme deux grenades. Le prince régent, qui n'avait probablement jamais vu une ambassadrice dans la position où je me trouvais, me regardait avec deux gros yeux étonnés, qui d'abord me firent peur, et puis ensuite me firent rire, mais en dedans, comme on doit le croire. Heureusement que, pour me distraire, j'avais à observer les chevaliers du Christ rangés sur deux files, et tous revêtus du charmant manteau de crêpe blanc. Il faut avoir connu M. le comte de Villaverde, alors président du conseil; M. le prince du Brésil, tout prince régent qu'il était, et plusieurs autres chevaliers de la même tournure, pour se faire une idée de la joie moqueuse qui me servit de compensation pour mon mécompte. Mais on se lasse de tout, même de voir des chevaliers du Christ en mantelet de crêpe blanc, se promener dans un espace de vingt-cinq pieds carrés, s'arrêter, se rasseoir, se baiser

fraternellement leur vilain visage ; et je commençais à bâiller d'une manière étouffée qui me faisait enfler les narrines comme un cheval de course, quand M. de Cherval, qui s'ennuyait à la mort ainsi que moi, me dit :

« Rien n'est encore désespéré, s'ils nous sauvent du sermon. »

Dans le même instant nous entendons une voix nazillarde qui crie :

« *In nomine Patris*, *et Filii*, etc., etc., etc. »

Nous nous regardâmes avec un tel désespoir que l'envie de rire devait naturellement s'en suivre. Mais ce qui la réprima bientôt, ce fut un sermon EN PORTUGAIS, langue horrible et sauvage pour ceux qui ne la comprennent pas, avec ses terminaisons en *áon*, ces sons venant du nez, et cette harmonie infernale pendant une grande heure et demie ; car le bourreau ne nous fit pas grâce d'un *point* dans ses trois *points*, et nous fûmes contraints de tout entendre si nous n'avons pas tout écouté.

J'examinai pendant ma *longue question* toute cette famille royale, pour la partie qui devait un jour régir comme rois cette belle Lusitanie : du moins alors cette pensée était-elle celle que nous devions avoir. Quant au prince du Brésil, j'ai déjà esquissé son portrait, mais je n'ai pas assez parlé de sa figure spécialement. On a fait une caricature qu'on afficha dans Lisbonne le lendemain de sa fuite, et dans laquelle il avait une tête de taureau avec une légère tendance au *sangliérisme*, si je puis

m'exprimer ainsi en parlant d'une tête royale. Le fait réel, c'est qu'il était non-seulement laid, mais d'une de ces laideurs sans ressource pour la bienveillance, de ces laideurs bien entières, dans lesquelles on voit que la nature était de mauvaise humeur le jour où elle tailla l'étoffe de cet homme-là. Il impatientait enfin avec sa grosse tête hébêtée, ses gros mollets, ses épaules comme celles d'un Galego. Le prince de Beira était un charmant jeune prince, un joli et gracieux enfant. Quant à l'infant don Pedro, qui était, comme je l'ai dit, fils d'un infant d'Espagne dont j'ai oublié le nom, il avait une drôle de tournure, et, dans ma mémoire, elle est d'autant plus comique, que je ne puis me le rappeler que comme je le vis un jour où je revenais de Cintra, avec une serviette en bandoulière, son cordon bleu très-apparent sur les côtés, et traversant le perron qui conduisait des cuisines chez madame Moscoso, son ancienne gouvernante, tenant à la main une omelette qu'il venait de faire. Heureusement pour ma dignité, que, le jour de la cérémonie, j'ignorais ce goût de faire des omelettes qu'avait le sérénissime infant, car j'ai bien peur que la sainteté du lieu ne m'eût pas garantie d'un de ces bons rires que jamais je n'aurais pu retenir.

Enfin, au bout de trois heures et demie, près de quatre heures de véritable question, il nous fut permis de nous retirer, parce que le prince et sa cour *crépée* s'en allèrent aussi après s'être baisés et

rebaisés en toute paix et charité, quoiqu'ils se détestassent le plus cordialement du monde ; mais il n'y paraissait pas. Je ne sortis de ma place que lorsque je pus juger que le prince était bien parti ; alors acceptant de nouveau la main de l'officier qui m'avait amenée, je regagnai ma voiture avec ces messieurs, qui étaient tous dans un état violent, surtout M. de Rayneval, qui, tout habitué qu'il était à l'ennui de la vie de cour, n'avait jamais avalé pareille potion soporifique. Il luttait depuis une heure contre l'envie de dormir, et bâillait à se démettre les mandibules. J'avais beau lui rappeler le gracieux salut qu'avait voulu nous faire son altesse royale, il n'en soutenait pas moins qu'il y avait de l'inhumanité à faire subir une sorte de martyre à de pauvres gens, sans savoir si la chose leur convenait. La troupe nous fit ses adieux comme elle nous avait reçus, en battant aux champs et prenant les armes ; je saluai de la glace, et nous partîmes bien résolus, du moins pour ma part, à prendre de rigoureuses informations lorsque une autre fois j'aurais le désir d'aller voir quelque cérémonie de cour à Lisbonne.

Ce Convento o Novo, autrement le *Coraçaon de Jésu*, a coûté des sommes fabuleusement exorbitantes, et je ne puis trouver cet édifice ni bien exécuté, ni de bon goût. Les ornements dont il est surchargé, et qui sont pour beaucoup dans le prix élevé de sa construction, nuisent à la fois à ce qu'il soit une belle église et un monastère convenable ;

j'y suis retournée, j'ai pénétré dans l'intérieur, et partout le mauvais goût d'un luxe déplacé nuit à l'effet.

Il y eut à cette époque, à Lisbonne, une de ces choses qui se voient rarement en Portugal : ce fut une grande hésitation dans le gouvernement portugais pour obéir aux volontés impérieuses de l'Angleterre. Jusque-là la cour de Lisbonne, immédiatement sous le joug de la Grande-Bretagne, ne pouvait qu'obéir et trembler. Maintenant une voix tonnante donnait aussi ses ordres, et cette voix voulait être entendue, voulait être obéie. Le Portugal, jusque-là tranquille, parce que la France ne pouvant l'attaquer que par mer, et avec une flotte qu'elle n'avait pas, le Portugal était sans craintes vives du côté de la république. Mais l'Espagne paraissait maintenant soumise à cet homme qui montrait que les montagnes couvertes de neige, les torrents débordés, les chemins non frayés, les mers couvertes de flottes ennemies, rien ne lui était obstacle, rien ne lui était entrave, et une sorte de terreur instinctive disait au Portugal :

« *Cet homme fera ta ruine si tu ne lui obéis pas.* »

Et cet homme fit en effet sa ruine ; *car il ne lui a pas obéi.* J'ai, je pense, assez fait connaître le caractère portugais pour que le jeu double du cabinet de Lisbonne soit compris. M. d'Araujo, dont ce n'était pas le sentiment, et qui aurait voulu qu'on agît avec droiture et qu'on fût ami ou ennemi déclaré, fut contraint de faire comme les autres, et

c'est un vif reproche que lui fait mon amitié (1). L'Angleterre elle-même commençait à craindre ; l'escadre de Rochefort, sous les ordres du vice-amiral *Missiessi*, partie du mouillage de l'île d'Aix le 11 janvier 1805, venait de rentrer dans la Charente après une course de six mois (2), ayant complètement réussi dans ses desseins ; et sans avoir été rencontrée par l'ennemi. Elle avait été ravager les îles anglaises de Mont-Serrat, de Saint-Christophe ; elle avait fait de riches et nombreuses prises, débloqué la place de Santo-Domingo, cernée par les noirs de la partie française ; et cette expédition était comme une nouvelle preuve de ce pacte que Napoléon semblait avoir fait avec le ciel pour la gloire et le bonheur de la France. Cette nouvelle, que nous reçûmes un soir au milieu d'une fête donnée à l'ambassade, ne parut pas faire le même plaisir à tous ceux qui étaient chez moi. Je le fis remarquer à un homme que j'estimais beaucoup ainsi que Junot, et dont l'esprit, parfaitement juste, connaissait le Portugal et l'Angleterre dans toutes les nuances qu'offraient les deux nations, et qui m'était fort utile pour mes propres observations. Cet homme

(1) M. d'Araujo devait se retirer du ministère, ou bien faire déclarer bien plutôt la guerre. On verra dans le volume suivant une lettre de lui, où ses sentiments ne sont pas douteux.

(2) Partie de l'île d'Aix le 11 janvier 1804. J'ai déjà parlé du brave homme qui commandait les troupes de terre, le général Joseph Lagrange.

était un artiste distingué du théâtre de Lisbonne ; il vint à Paris terminer une vie qui était employée à faire du bien et à prouver que dans sa profession on trouve des êtres bien estimables. C'était Naldi. Je l'avais pris pour maître de chant aussitôt après que je l'eus entendu dans la *Camilla de Fioraventi*, et bientôt après nous pûmes l'apprécier tout ce qu'il valait. Avant d'aller plus loin, je vais rapporter un trait de lui qui servira mieux que toutes mes paroles à le faire connaître.

Naldi était sur toutes choses parfaitement bon et surtout charitable. Une assez forte portion de son revenu et de son gain était employée à secourir ses malheureux compatriotes à qui leur médiocrité ne faisait pas trouver à Lisbonne cet *eldorado* que le talent de Naldi, de la Catalani, de Crescentini, de Mombelli, leur assurait positivement même avant de paraître sur la scène. Les talents à moitié savants ne trouvaient que huées et malheur dans cette ville vraiment connaisseuse en bonne musique. Naldi alors devenait une providence pour les infortunés qui avaient quitté quelques bonnes petites villes d'Italie, où du moins ils avaient un abri. Il payait leurs dettes, les renvoyait, et jamais sans quelque tentative qui assurât leur sort à venir. Mais il y en avait qui étaient tout-à-fait malheureux et que Naldi ne pouvait toujours alimenter. De ce nombre était un maître coquin, mouchant les chandelles, ayant cinq enfants aussi filous que lui, et une femme qui ne valait pas mieux ; toute cette race de

vauriens connaissait le cœur de Naldi ; et, quoique M. d'Araujo lui eût dit souvent que ces gens le trompaient, il leur donnait. Malgré sa bonté, cependant, il fut obligé de voir clair dans leur affaire, et les aumônes cessèrent d'être aussi abondantes. Un jour, pendant la répétition, Naldi se trouve un peu souffrant, et quitte le théâtre avant l'heure. Il rentre chez lui ; sa femme était à la promenade avec sa jolie petite Caroline, que j'ai fait si souvent sauter sur mes genoux, et qui fait aujourd'hui le bonheur d'un honnête homme qui a su l'apprécier. Naldi ne remarque pas que ses portes sont ouvertes; il entre dans son cabinet, et trouve le moucheur de chandelles qui emportait une montre anglaise de la valeur de cent guinées, et à laquelle Naldi tenait particulièrement. Le voleur, pris en flagrant délit, tombe à genoux et ne peut que demander pardon. Naldi, dans le premier mouvement de colère, voulut le jeter par la fenêtre.

— Comment, coquin, tu viens me voler ma montre !

— Pardon, pardon ! M. Naldi... mais je meurs de faim... Si vous saviez dans quel état nous sommes depuis deux jours !...

Naldi avait pris un bâton pour en donner une volée au moucheur de chandelles ; en l'entendant parler de *sa faim*, le bâton fut jeté de côté.

— Comment, misérable, tu meurs de faim !... ce n'est pas une raison pour venir me voler.

— Sans doute, sans doute. Je suis un malheu-

reux !... Mais si vous saviez, M. Naldi !... ma pauvre femme !... elle nourrit notre pauvre petit dernier... et quand j'ai vu que nous n'avions plus de pain...

— Tu n'avais plus de pain ! comment, tu n'avais plus de pain !... Est-ce qu'un Italien doit mourir de faim dans une ville étrangère lorsqu'il y a de ses compatriotes qui sont plus riches que lui ?... Tu n'as donc pas été chez Catalani (elle était aussi fort aumônière, mais bien moins que Naldi) ? chez Matucci ?... chez Mombelli ?... Mourir de faim !...

Et le digne homme étouffait, les larmes le suffoquaient. L'autre, qui d'abord était resté tout pantois, voyant la route que prenait l'affaire, se mit à pérorer en conséquence, et peu s'en fallut que les enfants, la femme et lui n'eussent pas mangé depuis huit jours.

— Enfin, dit Naldi, que voulais-tu faire ?

— Eh mon Dieu, M. Naldi, je voulais me jeter à l'eau... et puis, en passant devant votre maison, je me suis rappelé toutes vos bontés.... je suis monté... il n'y avait personne, je suis toujours entré... j'ai vu la montre... et le diable m'a tenté.

— Coquin... se jeter à l'eau !... joindre l'impiété à tous ses malheurs... Mais tu aurais été damné comme un chien... Te jeter à l'eau !...

Remarquez que, pendant tout ce colloque, le voleur était à genoux devant Naldi comme devant son juge, tenant toujours la montre à sa main...

Naldi s'approcha de lui, prit la pièce de conviction, et la regardant avec complaisance...

— Et me prendre celle-là encore !... *Ladrone !*... Qu'en aurais-tu fait, voyons !... l'aurais-tu vendue par hasard ?...

Le madré compère sentit au ton que mettait Naldi à cette question qu'il ne devait pas dire la vérité.

— Non, non, M. Naldi !... non... je n'aurais jamais vendu une si belle chose... j'aurais emprunté quelques cruzades (1) dessus... Car voyez-vous, nous devons aussi notre loyer, et le propriétaire nous mettra sur le pavé, où nous n'aurons que de la paille comme les chiens qui courent la nuit dans les rues, et je voulais...

— Mais, pourquoi ne pas venir parler de cela à tes compatriotes ? dit Naldi, tout ému à la seule image de cette mère nourrissant son enfant, et couchant avec quatre autres sur la paille à l'injure de l'air... Combien aurais-tu demandé sur la montre ?...

— Cent cruzades, M. Naldi, répondit l'autre en levant sur l'excellent homme un œil de faucon pour juger s'il avait porté juste.

— Pardieu ! on te les aurait bien données... la

(1) La cruzade vaut trois francs. On parle beaucoup du système monétaire du Portugal ; je ne connais rien de plus ennuyeux. Cette monnaie fictive, telle que le *rèes*, embrouille les comptes au lieu de les simplifier. Il y a deux sortes de cruzades, la cruzade neuve et la cruzade vieille.

montre en vaut six cents... Cent cruzades !... Combien dois-tu à ton propriétaire ?

— Soixante cruzades, M. Naldi... Le reste aurait servi à habiller mes deux aînés qui sont tout nus... Ma fille n'ose pas sortir... et moi... tenez... voyez !...

Et le coquin montrait une vieille redingote toute percée, mais dont les trous avaient été faits en escaladant quelque muraille.

Pendant qu'il retournait ses bras pour montrer ses haillons, Naldi se promenait en réfléchissant : le résultat de son colloque avec lui-même fut cette conclusion :

— Écoute-moi... tu voulais aller mettre ma montre en gage... et l'y mettre pour cent cruzades... *Je vais te les donner*... Comme la somme est forte, je ferai une quête parmi mes camarades, et je n'y serai que pour la première mise. Mais c'est à une condition positivement de rigueur... tu vas me jurer au nom de Dieu que tu ne voleras jamais.

— Ah ! M. Naldi, il faudrait que je fusse un grand misérable !...

Ce n'était pas cela qui l'aurait arrêté dans sa course de Bicêtre.

— Non, non, jamais je ne volerai.

— Eh bien, voilà les cent cruzades... Rends-moi ma montre, à présent... C'est bien... et puis va-t'en, parce que si ma femme savait que j'ai fait une pareille affaire, elle me gronderait.

Ce n'est pas que madame Naldi ne fût aussi

bonne que son mari : elle était la meilleure des femmes ; ce qu'elle est au reste toujours : elle vit à Paris, où elle est près de sa fille (1).

Voilà quel était Naldi. Maintenant, je dois ajouter que cet homme, si remarquablement bon, était un savant distingué dans tout ce qui avait non-seulement rapport aux arts, mais aux sciences abstraites et mécaniques. C'est son amour pour ces dernières choses qui lui a coûté la vie. On sait que c'est en essayant un *autoclave*, que la machine encore nouvelle, et ne lui étant pas bien connue, éclata et lui brisa le crâne.

Il avait un talent distingué. Quelles charmantes heures il m'a fait passer en écoutant la Camilla de Fioraventi, chantée par lui et par la *Guaforinis !* Il jouait dans la perfection le rôle du duc, et le beau duo de *Barbara Gelosia* était admirablement chanté par ces deux voix bizarrement assemblées, puisque la Guaforini avait elle-même *une basse-taille* plutôt qu'un contre-alto ; et puis ensuite, *Il Fanatico per la musica*, dans lequel il excellait. Cette pièce, qui fut faite pendant mon séjour à Lisbonne pour la Guaforini et Naldi, a été tout-à-fait gâtée à Paris, lorsque madame Catalani a

(1) C'est la fille de ce Naldi dont je viens de tracer le portrait, qui a épousé M. le comte de Spaar. Elle doit être glorieuse d'un tel père, et Naldi eût été bien heureux en voyant la charmante enfant qu'il adorait faire le bonheur d'un galant homme, comme il doit faire le sien.

voulu l'arranger pour sa voix. Le joli duo de la leçon de chant n'est plus le même.

L'opéra de Lisbonne était à cette époque le plus fameux de l'Europe. La Catalani, alors dans son beau temps, était prima dona. Le soprano était Matucchi, venant après Crescentini, qui ne recommença pas l'année théâtrale, et partit pour Madrid après notre arrivée à Lisbonne. Le père noble était Monbelli, excellent acteur et bon ténore; puis, Olivieri, bonne basse-taille. Voilà pour l'opéra séria. La Guaforini, Naldi, un bon ténore dont j'ai oublié le nom, voilà pour l'opéra buffa. Mettez ensuite dans cette liste les noms de Fioraventi, compositeur de l'opéra buffa, et Marco Portogallo, compositeur pour l'opéra séria, en y ajoutant Caravita pour le libretto; et vous aurez l'idée de ce qu'était le théâtre de Lisbonne en 1805 et 1806.

Quant au théâtre portugais qu'on appelle *Teatro do Salitre*, il était affreux. La salle est sombre et sale. Les acteurs détestables. Je fus voir un jour Gabrielle de Vergy, traduite en portugais; je commençais à comprendre un peu la langue, mais j'aurais autant compris du chinois que les AON des acteurs : ils avaient l'air de braire. Quant aux costumes, ils étaient à la grâce de Dieu, qui ordinairement ne s'en mêle pas. Lorsque Fayel arrive blessé dans la prison de Gabrielle, l'acteur voulant avoir un air ensanglanté, à défaut d'un autre, s'était fait une immense tache rouge sur un linge

blanc... : c'était hideux à voir. Tout à coup je m'aperçois que la blessure s'enlève... Eh mon Dieu ! dis-je à Junot, regarde donc ; il me semble que la blessure de Fayel est à son menton...

C'était vrai. Il était venu dans l'idée du *Roscius* lusitanien de coudre une grande loque de gaze rouge après une autre loque blanche qui singeait l'appareil. Tout cela avait été mal attaché, et le crêpe rouge voltigeait au gré du vent de la coulisse, ce qui était fort pathétique. On peut juger du reste par ce que je dis là. Les portugais eux-mêmes n'allaient pas à leur théâtre national. Ils n'ont pas d'auteurs dramatiques. Les acteurs ne se forment pas, parce qu'il n'y a pas de public ; et il n'y a pas de public, parce qu'il n'y a pas de bons acteurs. Ce cercle vicieux existe pour beaucoup de choses, surtout en Portugal.

CHAPITRE XIV.

Situation géographique et statistique de Lisbonne. — Combats de taureaux. — Le fameux Pépé. — La salle de spectacle du marquis de Pombal. — Résidence de Belem. — Les jardins de *Quinta de Raynha*. — Le bouquet du jardinier d'Abrantès. — Je suis asphyxiée. — Départ de Junot pour la campagne d'Austerlitz.—La flottille anglaise. —Le feu éclate dans l'appartement de M. de Rayneval. — Cause bizarre de l'incendie.

Lisbonne est située sous le 38e degré 42 minutes 58 secondes et 5 dixièmes de latitude du nord, et sous le 11e degré 29 minutes 15 secondes de longitude, à l'ouest de Paris. — Je donne ce détail, parce que la chose avait été souvent discutée. Cette observation venait d'être faite par l'académie des sciences de Lisbonne (1). Sa latitude est celle de Messine, et non pas celle de Naples, comme on l'a souvent répété. Je ferai remarquer aussi, ce qui est essentiel, que le point de détermination est

(1) *Memorias da Academia de Lisboa.* (Lisboa — 1797.) Tome I — page 305. Cet ouvrage, inconnu pour tous ceux qui n'ont pas habité le Portugal, est remarquable par la foule de notions justes qu'il donne à ceux qui veulent *connaître*. Combien de naturels du pays ignorent jusqu'à son nom!

pris, pour la longitude et la latitude, de la place du Commerce, au centre de la ville même.

La population de Lisbonne est difficile à déterminer, parce que le nombre des maisons est le seul indice d'après lequel on peut calculer la quantité d'habitans. Le nombre des communiants (pessoas de communhao) est lui-même fort incertain, parce qu'il y a plus de fraude dans les listes de confession que dans aucun des pays catholiques de l'Europe. J'ai entre les mains le dénombrement qui fut fait en 1790, et celui qui eut lieu lors de la possession française. Le premier donne, pour les quarante paroisses de Lisbonne, non compris Belem et Campo-Grande, 38,122 feux (fogos); le dernier porte la population de Lisbonne à 360,000 âmes, et je le crois plus juste que le premier, et je suis sûre qu'en y comprenant Campo-Grande, Belem et Junquiera, qui au fait sont de la juridiction de Lisbonne (1), on peut avancer que Lisbonne a 450,000 âmes de population. Je ne comprends pas ici la garnison ni la rivière.

La ville est ouverte de tous côtés et totalement impossible à défendre. Sa longueur, en 1805, était de plus de deux lieues portugaises (2), tandis que sa largeur, ainsi que je l'ai fait observer, n'a pas quelquefois cinquante toises. La seule fortifica-

(1) *Termo*.

(2) La lieue portugaise est plus longue que la lieue espagnole, qui est déjà de 3,000 toises. Je crois que la lieue portugaise est presque le double de notre lieue de poste.

tion qui existait alors, était un méchant petit château de cartes, au milieu de la ville, mais en revanche, les bords du fleuve, l'entrée de la barre, étaient hérissés de redoutes et de batteries ; et c'est avec raison, puisque jusqu'à cette époque tout le péril ne menaçait que du côté de la mer. Les frontières qui regardent l'Espagne, comme Elvas, Alcantara, Ciudad-Rodrigo, présentaient assez de défense pour l'attaque ; il fallait être nous, pour aller à Lisbonne par Abrantès. De ce côté le pays est découvert ; aussi lorsque l'armée française entra en Portugal pour la première fois, elle avança sans trouver aucune résistance matérielle jusque sous les murs de Lisbonne.

Lisbonne renferme, dit-on, sept collines. Cette prétention de ressembler à l'ancienne Rome est illusoire. Il n'existe vraiment que trois collines. La première, qui est même à bien dire la seule, commence au pont d'Alcantara, au couchant, et continue jusqu'à la *rua San Bento*. C'est ce qui forme la partie de Lisbonne appelée *Buenos-Ayres* (1). Cette colline est converte de maisons du côté de l'est. On peut en avoir ici une idée assez juste, en regardant, de la rivière, la partie d'Auteuil la plus élevée. Il y a dans Buenos-Ayres de tels escarpements que, dans le temps de ces grandes pluies que je n'ai vues qu'à Lisbonne, les petites chaises

(1) En Portugais *bons-ares*. Je ne sais pourquoi le nom est espagnol.

à deux mules ne peuvent affronter le torrent qui s'écoule par ces rues étroites et presque perpendiculaires ; il y a des exemples d'hommes et de chevaux entraînés par la violence des eaux de la pluie, jusque dans le Tage, qui coule immédiatement au pied de la colline. Ces torrents ont au moins l'avantage d'entraîner les immondices, qui, sans eux et sans la salubrité de l'air, donneraient inévitablement la peste, car jamais RIEN n'est enlevé ; et lorsque l'âne, la vache, la chèvre du paysan viennent à mourir au milieu des rues de Lisbonne, le paysan laisse sa bête sur le pavé et s'en va ; la bête reste là, étendue, et trente-six heures après, la vivacité de l'air l'a desséchée et neutralisé les miasmes malfaisants. C'est à Estrella et à Buenos-Ayres qu'on voit le plus de ces petites maisons dans le genre anglais et hollandais surtout. Les commerçants des deux nations préfèrent ce séjour, non-seulement à cause de la bonté de l'air, mais parce que, à l'époque du tremblement de terre, cette partie de la ville souffrit moins que le reste. Lorsque, pour la première fois, je vis cette colline, elle me fit l'effet d'une ville d'Orient. Ces maisons irrégulièrement placées, ces rues mal ou point pavées, ces champs de blé, ces jardins, ces siliquastres (1) surtout, ces cyprès, que les Turcs placent dans leurs jardins comme dans leurs cimetières,

(1) *Cercis siliquastrum*. Ce fut dans le cimetière des protestants, parmi plusieurs touffes de belles fleurs cultivées

et qu'on voit s'élancer en flèches verdâtres autour des maisons, le pin parasol, toute cette réunion remarquable, jusqu'aux palmiers, aux aloès en fleurs, me faisaient une illusion qui avait assez de charme. J'allais souvent me promener dans cette partie presque sauvage d'une ville si peuplée ; j'allais y chercher un lieu que j'affectionnais, c'était le cimetière des protestants. Ce cimetière contient plusieurs monuments assez remarquables, entre autres celui de *Fielding*, qui mourut à Lisbonne. Ce champ mortuaire est tenu avec un soin extrême.

La seconde colline n'est, à bien dire, que la suite de la première. C'est au pied de cette seconde colline que le tremblement de terre a causé les plus grands ravages, et on y voit encore leurs débris autour de jolies maisons nouvellement bâties. C'est sur cette pente, du côté de l'est, qu'est construite la salle de l'Opéra, le théâtre *San Carlos ;* c'était là que je demeurais. Sur la place de *Rocio* (2), on voit le bâtiment de l'inquisition, sombre et lugubre demeure qui n'a pas besoin de son nom pour donner de l'effroi. La place de *Rocio* servait jadis pour

autour de la tombe d'une miss Anna Wilson*, que je trouvai la plus magnifique mangolie que j'aie rencontrée dans aucune serre.

(2) Et non pas du Roscio ou Recco, comme je l'ai vu dans les mauvais indicateurs de Lisbonne.

* Jeune Américaine, poète, peintre et musicienne. Elle mourut à 19 ans de la poitrine et pleurant la Virginie où elle était née. Sa mère était une sauvage.

les auto-da-fés ; car les traditions de Torquemada avaient pénétré en Portugal, malgré les intentions paternelles et la volonté du roi Jean. — Derrière la place de *Rocio* est le jardin public, lieu triste et solitaire, car jamais les Portugais ne se promènent. Les Espagnols ont au moins une *alameida* dans la plus petite de leurs villes, comme point de réunion, comme besoin social. Les Portugais l'évitent, au contraire, ce point de réunion, et jamais ils ne sortent. Les femmes passent leur journée à leur fenêtre. Derrière le jardin public on traverse une petite rue étroite et fangeuse, et l'on trouve le théâtre du combat des taureaux. On sait qu'à Lisbonne les taureaux étaient *bouletés* lorsqu'ils combattaient ; on voulait éviter des malheurs, et cela ne faisait rien. En 1779, le fils du comte dos Arcos fut tué par un taureau, tandis qu'il parlait au roi qui était dans sa loge ; et en 1805, j'ai vu également tuer un homme par le taureau, à un combat qui se donnait à Almada ; l'animal lui donna un coup de son museau, si je puis dire ce mot ; l'homme eut la poitrine brisée, et rendit l'âme avec des flots de sang. Il est à remarquer que le taureau ne se servit de ses cornes qu'une seule fois. Aussitôt qu'il s'aperçut que son arme naturelle lui était ôtée, parce que la boule d'ivoire qui termine les deux cornes l'empêchait d'enlever un corps un peu lourd, il réunit sa force sur un autre point, et se défendit comme je viens de le dire. L'homme expira sur-le-champ. Je ferai plus loin

la description d'un combat de taureaux que Junot me donna pour le jour de ma fête, à Ledesma, en 1810. Ce fut la *seconda Espada* d'Espagne du vivant de *Pépé Hillo*, et la première depuis sa mort qui fut *le matador*. On vint de tous les points de la province pour jouir de ce spectacle vraiment curieux, et dont j'avais été privée lors de mon premier voyage en Espagne, parce que le prince de la Paix avait supprimé les combats de taureaux. C'est peut-être une des causes de la haine du peuple contre lui.

Toujours en avançant sur la pente de cette colline, on trouve les restes amoncelés du tremblement de terre de 1755. Les effets de ce fléau furent très-étonnants. Dans la plaine tout s'écroula; sur la montagne, tout demeura intact.

On sait que le marquis de Pombal (o gran marquès) était en guerre ouverte avec le clergé et la noblesse, et cela devait être. Il avait fait construire une très-belle salle de spectacle qui s'écroula. Les prêtres crièrent que la main de Dieu avait frappé juste; Pombal leur demanda pourquoi le quartier dans lequel demeuraient toutes les femmes publiques avait été respecté. — Cela était vrai.

La place du Commerce est l'ouvrage de Pombal. Les quais qui la bordent, les bâtiments qui l'entourent, tout est magnifique et au-dessus de tout ce que Londres et Paris peuvent offrir en ce genre. Tout est fait par Pombal. Le ministre qui produisit de telles merveilles méritait la reconnaissance

nationale. Savez-vous comment il fut récompensé d'avoir voulu apprendre à lire à la noblesse, d'avoir voulu détruire ce chancre, dévorant les plus belles parties de cette florissante Lusitanie, qui est devenue le stérile Portugal, en la personne de cent mille moines mendiants, quoique les plus riches du royaume? Il ne fut pas brûlé, parce qu'il était mort, et que de son vivant tout cela se contentait de lancer son venin contre lui sans oser l'approcher; mais lorsqu'il fut couché dans sa bière, ils s'en furent à la statue équestre, coulée en bronze, du roi don José, et sur le piédestal de laquelle le marquis avait souffert que son maître reconnaissant fît mettre son buste; puis ils l'ôtèrent en lui disant des injures, lui crachant au visage.... Oh! je vous montrerai les suites de ce commencement!.... Jamais rien en face de celui qu'ils n'aiment pas, mais qu'ils craignent; en revanche, des saturnales d'injures et de cruautés, si leur ennemi est abattu et surtout sans défense. C'est là une véritable grandeur de caractère, n'est-il pas vrai?

Cette place du Commerce (1) est la plus belle chose de Lisbonne avec les rues qui l'avoisinent. Ce sont les trois rues bâties depuis le tremblement

(1) L'artiste qui fit la statue de don José s'appelle *Joachim Machado de Castro;* le fondeur est *Bartolomeo* de *Costa*. La statue et le cheval, tout est mauvais. La place du Commerce (praça do Commercio) est longue de 610 pieds, et large de 550. On l'appelait jadis terrasse du château royal (terreiro do paco).

de terre. Ces rues ont le défaut d'être trop étroites. Celle du milieu s'appelle la rue Auguste. C'est là que demeurent les joailliers, les ouvriers en or et en argent. Les deux autres s'appellent, l'une des Orfèvres en or, l'autre des Orfèvres en argent; mais il y a des ouvriers pour tous les métaux; et comme leur atelier est au rez-de-chaussée, c'est un sabbat digne de l'enfer. Les étages sont trop bas et les fenêtres trop étroites; mais en résumé, malgré ces défauts, ce sont trois belles rues. Elles ont des trottoirs; chose qui, en 1805, me parut une merveille dans Lisbonne.

Le roi n'a pas de palais à Lisbonne. Autrefois il faisait sa résidence à Belem; mais depuis que le château a été brûlé, la famille royale demeure à Quélus, d'où elle ne sort que pour aller à Maffra, couvent royal, mauvaise copie de l'Escurial. On rebâtissait un nouveau château à Belem lorsque j'étais à Lisbonne, et je disais un jour que le prince aurait une belle résidence; mais la personne qui me montrait les travaux commencés diminua mon admiration en me disant que les fondations que je voyais étaient dans ce même état *depuis douze ans*, et qu'elles y resteraient encore un siècle sans s'élever d'un pouce. Je crois qu'elle a eu raison. Et les ouvriers mouraient de faim! .... et le prince du Brésil avait dans son trésor des *caisses entières* de diamants bruts! ....

Belem est un faubourg de Lisbonne; mais je le regarde comme faisant partie de la ville, ainsi que

Junqueira, Ajuda et Alcantara. Il en est de ces trois faubourgs comme de Chaillot et du faubourg Saint-Antoine. Cela était ainsi en 1805, et depuis il en aura été de Lisbonne comme de toutes les capitales, qui s'agrandissent aux dépens des provinces. Le cordon d'enceinte se resserre chaque jour, et le point central appelle tout à lui. Il y a à Belem un couvent d'hyéronimites fondé par don Manuel, dont l'architecture est tellement bizarre que je ne crois pas avoir vu jamais pareille ordonnance. Tous les piliers de l'église et du cloître sont d'une forme différente. On se croit d'abord dans une église vue en songe : c'est l'effet qu'elle a produit sur moi la première fois que j'y entrai. Près de là est une église gothique fort belle. C'est à Belem que les rois de Portugal avaient leur sépulture ; c'est à Belem que l'amirante de Castille fut enterré (1). Près de *Nossa*

(1) Il mourut à Estremoz du saisissement que lui causa la manière froide dont le reçut l'archiduc, le payant ainsi des sacrifices immenses qu'il avait faits pour sa cause. Le P. Cienfuegos fut son exécuteur testamentaire; et malgré la manière dont il avait agi avec lui, don Juan fit l'archiduc son héritier. Lorsqu'il eut trahi sa patrie et qu'il passa en Portugal, on lui fit son procès à Madrid, et il fut condamné à mort. *Trois* grands événements marquèrent l'année 1705, écrit Louville au marquis de Torcy* : la prise des galions, la descente des Anglais, et *la fuite de l'Amirante*.

« Sire, écrit à Louis XIV la reine Gabrielle de Savoie, je me jette dans les bras de Votre Majesté, pour lui deman-

* Mémoires de Louville, t. 1er, lettre de Louville au marquis de Torcy.

senhora de Ajuda est le jardin botanique, un cabinet d'histoire naturelle qui fut bien souvent le but de mes promenades. Tout à côté est un jardin royal appelé *Quinta da Raynha*, où se trouvent les oiseaux les plus beaux et les plus rares, et quelques grosses bêtes, quelques vieux serpents bien vilains, bien gros et gras, qui dorment là du sommeil de la paresse. Derrière Belem est le parc du prince. Ce n'est qu'une immense étendue de terrain planté d'oliviers, de quelques chênes verts et surtout de genêt (2), qui empêchent de s'y promener avec le moindre agrément. C'est là que le prince allait autrefois chasser. Il y a également dans cette partie une autre *quinta*, appartenant à l'une des princesses, je crois, l'infante dona Maria, qui est assez agréable. Il y a de beaux lauriers, des orangers et des myrtes. Cela, avec de l'eau, compose les quintas portugaises : ne leur en demandez pas plus.

Il existe aux environs de Lisbonne un seul jardin qui mérite qu'on en parle : encore à Paris on n'y

der assistance dans le malheur qui nous arrive : l'amirante de Castille a pris la fuite cette nuit. »

(Mémoires de Noailles.)

L'amirante de Castille était alors l'homme le plus important de l'Espagne.

« Faites-lui couper le cou là où il est, n'importe », écrivait Louville.

(2) C'est la même espèce que nous avions trouvée dans les montagnes de la Biscaye, surtout le sphœrocarpa.

ferait attention que pour le jeter à bas. Mais c'est une vraie beauté au milieu de ces incultes terrains enclos de grandes et grosses *pita* (aloès), qu'on appelle des jardins. C'est une propriété qui appartient au marquis d'Abrantès, à *Bemfica*, bourgade tenant pour ainsi dire à Lisbonne. Tout ce que nous avons grande peine à cultiver dans des orangeries était là en pleine terre et presque sans culture. Je ne parle pas de lauriers de la hauteur de vingt-cinq pieds, d'orangers, de citronniers ; mais de palmiers, de bananiers, auxquels pendaient des régiments de dattes et des belles figues bananes. Et puis le pisang, la mangolie, les géraniums les plus rares chez nous, croissent là au pied de ces arbres déjà si beaux, et viennent presque seuls, ainsi que les magnolias et les daturas. Un jour je fus me promener à Bemfica, et je me laissai aller au charme de respirer un air embaumé sous une allée entière de superbes *magnolia glauca*, alors en pleine fleur. Le jardinier du marquis d'Abrantès, qui était fort soigneux pour moi, me fit un énorme bouquet de toutes ces admirables fleurs, dans lequel il plaça quatre ou cinq roses de magnolia et une branche de fleurs de citronnier, dont les fleurs violettes sont encore plus charmantes à l'œil que celles de l'oranger. Je partis de Bemfica avec mon trésor, et mon retour fut une heure de délices. C'était pendant une de ces soirées admirables du mois de juin ; la lune était dans son plein, et sa lumière est encore plus vaporeusement argentée

que dans notre grise et froide France. J'éprouvai une enivrante sensation ; c'était si parfaitement doux, que je ne sais comment on n'y recourt pas pour le suicide.

J'arrivai à Lisbonne, toujours dans ce même état ; je ne quittais pas mon bouquet : il y avait entre lui et moi, comme on va le voir, un rapport magique.

Junot me trouva l'air un peu endormie ; je sentais moi-même le besoin du repos ; je ne m'en étonnai pas, ayant beaucoup marché. Je fus me coucher, mais en ayant le soin de faire mettre le beau bouquet dans un vase de porcelaine, et placé sur une commode en face de moi, afin que je pusse jouir à la fois de sa vue et de son parfum. J'ai toujours aimé les fleurs avec passion, et j'étais en ce moment servie à souhait dans mes goûts.

Lorsque je fus couchée, ce sommeil qui m'accablait parut un moment s'éloigner : mon sang circula avec une extrême violence ; mon pouls battait comme dans la fièvre ; j'ouvrais les yeux plus qu'il ne me le fallait faire pour voir mon bouquet. Je l'aimais ce bouquet, j'aurais voulu l'avoir près de moi... je le regardais comme on regarde un objet aimé ; son parfum surtout était pour moi une sorte de philtre... Enfin, je me relevai ; je pris le bouquet et le vase, et les posai sur ma table de nuit, auprès de ma lampe, qui me faisait voir les nuances vives et suaves de ces belles fleurs dont la croissance est si vigoureuse dans ces régions brûlantes

aimées du soleil... Je les regardais, et une foule de pensées vagabondes, mais douces et joyeuses, passaient devant mes yeux, entre moi et les fleurs, comme un songe évoqué par la *sœur des planètes* dans le ravissant conte du Maugraby. Souvent, mes paupières pesantes se fermaient; puis, je tressaillais en me réveillant de mon demi-sommeil; j'étendais les bras en souriant à mes fleurs, puis je me rendormais. Cette sorte de lutte, qui n'avait en elle-même que du charme dans sa vague rêverie, dura une ou deux heures. Enfin, je m'endormis tout-à-fait, et je me rappelle que ce fut sur une pensée riante.

J'avais pour habitude, à cette époque, de me lever de fort bonne heure. Ma femme de chambre vint à ma porte à neuf heures; mais, n'entendant aucun bruit, elle n'osa pas entrer. Junot vint également avec ma Joséphine, qui, de sa douce voix, disait tout bas :

« Maman, c'est le petit trésor! maman, c'est papa!... »

Comme je m'étais couchée très-fatiguée, Junot défendit que l'on entrât chez moi. Cependant, à onze heures, voyant que je n'appelais pas, il entra lui-même dans ma chambre, et alla ouvrir les volets, tandis que Joséphine grimpait sur mon lit pour m'embrasser. Mais à peine le jour eut-il éclairé la chambre, que la pauvre enfant en m'apercevant poussa un cri terrible qui attira aussitôt mes femmes autour de mon lit. Quant à Junot, il avait déjà vu

la cause du mal, et avait été à l'instant ouvrir les deux fenêtres. J'étais asphyxiée.

Mais je l'étais si complètement, que d'abord on me crut morte. Du reste, aucune crispation dans les traits; aucune chose qui annonçât de la douleur. J'étais seulement très-pâle, et mes dents étaient tellement contractées, qu'en revenant à moi je ne pouvais pas les desserrer. Mes paupières étaient aussi fort gonflées; je n'entendais rien, et je demeurais dans un état d'insensibilité complet.

Junot m'avait prise dans ses bras et transportée près du balcon qui était tout ouvert. L'air me fit faire un mouvement; mais ce ne fut que lorsque M. Magnien m'eut frotté la tête et surtout le front avec du vinaigre, et je crois de l'éther ascétique et de l'alcali, que je pus ouvrir les yeux. Je me réveillai comme si j'eusse dormi d'un long et lourd sommeil. Mes yeux ne pouvaient soutenir le jour, et plusieurs fois je voulais de moi-même rentrer dans mon engourdissement; mais alors on me mettait sous le nez un flacon d'alcali, et je me réveillais. Cette position, qui du reste n'avait rien de pénible, dura deux heures. Je ne souffrais pas alors; ce ne fut qu'après être parfaitement réveillée que je sentis entre les deux yeux une douleur excessivement violente, qui ne céda qu'à un exercice très-actif. Junot me prit par le bras, et nous fûmes à pied chez nos amies de l'Ajuda. Je souffris tout le soir de cette étrange migraine, et puis,

ayant encore remis des compresses de vinaigre sur mon front, cela se dissipa.

Il est évident que je pouvais mourir si Junot n'était pas entré dans ma chambre. Ce fut du moins ce que me dit le docteur Piquanzzo (ou Piccanzzo; je ne sais comment s'écrit son nom). Il est vrai de dire aussi que tous les Portugais avaient en horreur le peu de bonne odeur qui était après moi.

« Voyez-vous ? disaient-ils, voyez-vous ce qui vous arrivait, si l'ambassadeur ne fût pas entré chez vous ?... La mort !... et cela pour vos fleurs !... »

J'ai rapporté cette histoire comme pouvant donner quelques notions sur ce que produisent les parfums aussi violents que le sont en effet dans ce pays le magnolia, le datura surtout, dont il y avait une superbe branche, ainsi que des daphnés de toutes les espèces.

Puisque nous sommes en train de parler des *phénomènes*, en voici *un, tout petit* par exemple, mais assez singulier.

Nous étions alors au mois d'octobre, et le 28 du mois. A cette époque, le soleil a partout moins de chaleur; ce qui est à remarquer pour ce que je vais dire.

Junot était parti pour la campagne d'Austerlitz, et M. de Rayneval demeurait chargé d'affaires. J'étais moi-même au moment de revenir en France; en attendant le jour de mon départ, nous déjeunions tous ensemble, car je ne voulais rien perdre

des moments qui me restaient à passer avec ce bon jeune homme.

Nous prenions le café, lorsqu'une forte odeur de brûlé se fit sentir. D'où venait-elle?... Il n'y avait pas de cheminée dans la maison, excepté une petite que la duchesse de Montebello avait fait faire dans le petit salon où je me tenais ordinairement; mais il n'y avait pas de feu.

— L'odeur vient d'en-bas, dis-je à M. de Rayneval; c'est de chez vous.

— Oh! par exemple, s'écria-t-il, voilà une bizarre accusation... Je n'ai ni lumière, ni brasero, ni cheminée.

— Si ce n'est pas de chez vous, dis-je, c'est toujours de l'étage inférieur, et il faut y aller voir.

Nous sortîmes tous de table assez inquiets, car l'odeur devenait plus forte de moment en moment. Lorsque nous entrâmes dans le corridor où était la chambre de M. de Rayneval, nous sentîmes surtout l'odeur du papier brûlé; nous entrâmes chez M. Magnien, chez M. de Cherval, chez M. Legoy, il n'y avait rien du tout; enfin nous entendîmes M. de Rayneval, qui, tout le premier, criait : Au feu! Sa table était tout enflammée. La cause de cet incendie est tellement extraordinaire que, si M. de Rayneval et M. de Cherval n'étaient pas tous deux vivants, je ne la citerais pas pour n'être point accusée de vouloir dire des choses extraordinaires.

Il y avait sur la table où travaillait M. de Ray-

neval une carafe de cristal remplie d'eau. Cette carafe, parfaitement nette, pleine d'une eau très-limpide, avait produit l'effet d'une étincelle, c'est-à-dire d'une lentille. Le fait est positif, parce que je l'ai *vu*, que deux personnes dignes de foi l'ont vu comme moi. La lentille a trouvé son centre, son foyer lumineux dans la carafe, et le rayon a incendié les papiers sur lesquels il est tombé. Vous dire comment cela est possible, la chose n'est pas en mon pouvoir. Je ne sais pas davantage que vous ce qui a produit l'effet bizarre que je viens de rapporter. Je le dis tel qu'il est, c'est aux savants qui liront cet article à trouver son origine.

CHAPITRE XV.

Montagnes de Cintra. — Erreur de lord Byron. — Childe-Harold. — *Torre di Bugio.* — Fort *San Jaó.* — Lisbonne ville de guerre. — Ressemblance avec Auteuil. — Les garnisons d'émigrés. — Le régiment de Mortemart. — Celui de Castries. — Mes promenades. — La reine folle. — Le soufflet. — Les têtes couronnées. — La roche d'émeraude. — Le cœur d'un preux. — La moustache en gage. — Le couvent de Liége. — Bonne nouvelle. — Madame Mère. — Le brevet. — L'amiral Villeneuve. — Combat du Finistère. — Défaite honteuse. — Compensation. — Le capitaine Baudin. — *La Topaze* et *la Blanche.* — Victoire et honneur.

Après avoir parlé de Lisbonne, il faut parler de Cintra ; c'est une dette que je dois payer. Lord Byron disait avec raison que Cintra était un paradis habité par des démons, et, à propos de cela, il fait une faute historique, que son Childe-Harold consacre et que je dois rectifier. Mais, avant de quitter Lisbonne, je veux dire deux mots de son existence militaire.

J'ai déjà représenté Lisbonne, en venant du côté de l'Espagne, comme retranchée derrière le Tage, qui a deux lieues de largeur en cet endroit, et n'est guéable qu'à plus de vingt lieues de là ; il

faut descendre le fleuve pendant une demi-lieue pour trouver l'embouchure. Pendant ce trajet, on trouve des collines très-faciles à défendre, et qui ne dominent pas la ville. Sur l'une d'elles est une tour qui correspond à la tour de *Belem;* elle est garnie de pièces d'artillerie, et contient une garnison : on l'appelle *Torre Velha*. Tout près de l'embouchure sont deux villages, *Trafferia* et *A-Costa*, dont les habitants sont aussi sauvages que des naturels de la côte d'Angola; leurs maisons sont en bois, et il est peu sûr de parcourir ces deux villages sans être accompagné. Au reste, ils sont regardés, à Lisbonne même, comme renfermant le rebut de la nation. De la pointe sur laquelle est A-Costa, s'avance un banc de sable jusqu'à une grande tour fortifiée, laquelle, ainsi qu'un fort construit en face d'elle, défend l'entrée du port. Son véritable nom est *Fort de San Lourenço*, mais on l'appelle vulgairement *Torre di Bugio*. La rive septentrionale s'étend ensuite beaucoup plus loin dans la mer, et va former le fameux promontoire de *Cabo di Rocca*. Au-dessous de Belem, en remontant vers la ville, un peu au-dessous de Belem, on trouve une tour carrée, *Torre di Belem*, toute hérissée de canons, et qui défend véritablement l'entrée du port. Aussi nul vaisseau ne peut passer devant *ces bouches de feu* sans être rigoureusement visité. Outre la défense de la tour de Belem, on avait construit, peu de temps avant que j'arrivasse à Lisbonne, plusieurs

batteries à côté de cette tour, quelques-unes immédiatement sur le bord de la rivière jusqu'au fort Saint-Julien (fort San-Jao). Il est bâti sur la pointe d'un rocher, et sert également à défendre l'entrée du port; défense dont la nature s'est chargée. L'accès en est fort difficile; son chenal est très-étroit, et l'entrée en est barrée par un banc de pierre, qu'on appelle dans le pays *os cachopos*. A vingt minutes de chemin, on trouve la petite ville d'*Oeyras*, et deux lieues plus bas, toujours en descendant le fleuve, on rencontre Cascaès, ville assez importante, avec un fort, et sous lequel les vaisseaux peuvent *ancrer*. A côté est le fort *San-Antonio*. Ensuite, de là assez loin, vers le nord, la côte ne présente qu'une chaîne de rochers brisés, tandis que la rive méridionale est entourée d'une immense quantité de bancs de sable dont la carte est encore inconnue (1). Si l'on veut rassembler maintenant tout ce que j'ai dit sur la position de Lisbonne, on verra combien il est difficile, pour ne pas dire impossible, de la prendre en y arrivant par l'Espagne ou par la mer. Il faudrait, pour qu'il y eût un résultat dangereux pour la ville, que l'armée attaquante débarquât à une grande distance, et alors Lisbonne peut se

(1) Il n'existe aucune carte du Portugal ayant le sens commun. Celle de Lopez, qui est la meilleure, est horriblement fautive; c'est au point d'omettre les rivières et d'en créer. C'est une chose qui nous fut bien fatale dans la guerre d'Espagne.

couvrir par une armée et par ses positions naturelles. C'est ainsi que Junot se défendit en 1808. Mais une fois cette barrière franchie, nulle défense n'est possible. C'est comme si l'on voulait défendre Auteuil, Chaillot, Passy, et toute cette longue suite de maisons et de jardins. J'ai déjà observé, je crois, que cette partie de Paris offre une grande ressemblance avec Lisbonne. Par exemple, il existe une sorte de manière de se faire respecter; c'est que celui chargé de la défendre, dise à l'attaquant :

« Accordez-moi (1) les conditions que je *vous impose*, ou je fais *sauter* la ville de Lisbonne; ce n'est pas pour qu'elles fussent déshonorées par une *capitulation*, que l'empereur m'a confié ses aigles. »

Et c'est qu'il l'aurait fait! entendez-vous bien? Il l'aurait fait comme il le disait! Il va sans dire qu'il aurait sauté le premier, mais l'armée anglaise aussi. C'est encore plus beau que Moscou, car Rostopchin s'en est allé.

Il existait une chose assez particulière en 1798 et 97 en Portugal, et qui jette une certaine lumière sur les événements politiques de cette époque importante : c'est que les garnisons des forts San-Jao,

(1) On sait que ce fut la réponse de Junot à sir Arthur Welesley, depuis duc de Wellington, lorsqu'après la bataille de Vimiero il se trouva avec 12,000 hommes devant 35,000 Anglais, autant de Portugais et toute une population infernale et révoltée qui ne respirait que le massacre et le pillage surtout des Français.

San-Antonio, Cascaès et Oeyras (1), étaient composées de troupes anglaises et d'émigrés à la solde de l'Angleterre (2). Le régiment de *Dillon* était à *Cascaès ;* un régiment anglais à *Oeyras ;* à Belem, *Royal-Émigré ;* et à Lisbonne, les régiments de *Castries* et de *Mortemart*. On trouve dans ce fait l'explication de l'impossibilité où se vit le Portugal de conclure une paix avantageuse avec la France, malgré le désir qu'il en avait alors. Car Lisbonne et son port étaient aux mains des Anglais, ou de leurs *pensionnaires*, qui, en leur qualité de transfuges, étaient plus à redouter pour nous que les Anglais eux-mêmes.

C'est après avoir quitté Belem et ses fortifications, et avoir franchi deux lieues d'un pays fertile et cultivé, qu'on trouve dans une vallée solitaire la résidence de la famille royale. C'était là que vivait dans sa folie, quelquefois furieuse, la reine *dona Maria*, ayant peur de l'enfer, criant qu'elle voyait le diable toutes les fois que son confesseur,

(1) Oeyras et Carcavelo. C'est entre ces deux endroits qu'on récolte le vin qui a tant de renommée dans l'étranger. On l'appelle en Angleterre *Lisbon wine*, en Allemagne vin portugais, et en France comme dans le pays même, vin de *Carcavelo*. Il appartient au fils du grand Pombal.

(2) Le Portugal n'avait à cette époque qu'un régiment d'émigrés à sa solde. C'était un régiment d'artillerie dont le colonel s'appelait *Roquelet*. Depuis, il y eut la légion de police commandée par le comte de Novion, émigré français et l'un des meilleurs amis de mon père.

qui était le grand-inquisiteur, entrait dans sa chambre; ou bien encore, lorsqu'elle apercevait sa belle-fille : et pour cela il y avait de quoi se tromper. Cette reine folle était la mère des deux princes du Brésil qui ont été donnés au Portugal pour la dernière fois. L'un, qui mourut de la petite vérole, était un homme d'une rare capacité; il mourut avant de porter la couronne. C'est toujours comme cela : les bons meurent; les mauvais restent toute une vie d'homme, et encore par-delà. Celui qui demeura en Portugal régna depuis aussi glorieusement au Brésil qu'à Lisbonne, et Dieu sait comme c'était glorieusement!... Cette brave reine folle était donc l'aïeule et la bisaïeule de l'empereur don Pedro et de la reine *dona Maria*. Elle sortait de sa cage royale pour entrer dans une autre qui était une de ces petites voitures portugaises, mais hermétiquement fermée, et que l'on n'ouvrait que dans la campagne et loin de tous les regards. Un jour, dans l'une de mes courses aventureuses de Cintra, je me trouvai au milieu d'une petite vallée solitaire où j'aimais à herboriser; j'aperçus, avec deux autres femmes, une personne dont la figure paraissait bizarre et le regard incertain; il faisait du vent, et ses cheveux, d'un blanc d'argent, couvraient tantôt son visage, tantôt ses épaules, et paraissaient fort l'importuner. L'une de ses femmes voulut les relever, et reçut un soufflet dont j'entendis le bruit, quoique je fusse à cent pas d'elle. Il y avait trois hommes à quel-

que distance pour donner de l'aide en cas de besoin. Aussitôt qu'on m'aperçut, l'un de ces hommes vint à moi, et me dit en portugais que l'on me priait de me retirer. Mais il ne prononça pas le nom de la reine ; je ne le sus que par M. d'Araujo. Probablement qu'on avait dit à sa majesté folle qui j'étais, car je la vis, en m'éloignant, qui me montrait ses deux poings fermés, et qui me poursuivait d'un regard non-seulement fou, mais démoniaque. Cette rencontre me fit mal : cette vieille reine, cette souveraine maîtresse d'un grand empire, là dans cette vallée solitaire, livrée aux soins de quelques valets dont l'humeur de soigner une vieille insensée devait ajouter à sa souffrance ; cette tête couverte de cheveux blancs qui semblaient, dans leur *desenvoltura*, venir de rejeter la couronne qu'ils ne pouvaient porter ; cette scène m'avait tellement frappée, que j'ai eu long-temps la pensée d'en faire faire un tableau.

Lorsque je parlai de cela à Junot, nous fîmes la remarque qu'à cette époque, en Europe, les trônes étaient occupés par des insensés, ou par des princes inhabiles ou ineptes. Dans l'ouvrage dont je m'occupe maintenant, cette sorte de *catalogue de rois* se verra avec grands détails et par ordre et classement. Mais demeurons en Portugal.

A une demi-lieue de Quélus est le bourg de *Bellas*, avec une jolie quinta appartenant au comte de Pombeiro. A peu de distance de Bellas, il se trouve

plusieurs sources minérales (1). Le gouvernement a fait bâtir une maison pour les malades, mais ils n'en profitent pas.

Au nord-ouest de Lisbonne, s'élève une longue chaîne de hautes montagnes qui terminent son beau paysage. Ce sont les montagnes de Cintra. Dès qu'on est entré dans leurs belles vallées, on retrouve la vega de Grenade. Plus de ces arbres verts, de ces plantes propres au sol de la péninsule; ce sont des forêts de chênes, de hêtres, de peupliers, de pignons, d'orangers et de citronniers; puis des bois entiers du *fraisier-arbre*, et des *phylirrées*, des *myrica faya*, arbre transplanté de l'île de Madère, ainsi qu'une foule de végétaux exotiques donnant leurs fleurs et leurs fruits comme dans leur terre natale. Du haut des rochers tombent des sources d'eau vive qui serpentent dans la vallée et font toujours verdir ses prairies. Sur la pente de la montagne sont toutes les maisons de plaisance des Portugais. Vers le sommet, les rochers s'amoncèlent et présentent une vue plus sauvage. A l'extrémité de l'un d'eux est suspendu presque dans les airs un couvent d'hyéronimites; sur un autre sont les ruines d'un château maure; à l'extrémité est le ravissant vallon de Colarès. La vue du royal mo-

(1) On a été forcé de fermer ces sources. Elles contiennent une substance vitriolique et peu de gaz oxigène, ce qui les rend propres à faciliter un crime que les femmes commettaient. Le docteur Piquanzzo, qui s'en aperçut, fit fermer les sources. La clef en est confiée à un gardien.

nastère de *Maffra* et celle de la mer terminent ce bel ensemble.

Nous louâmes une quinta à Cintra. Elle appartenait à une madame La Roche, veuve d'un négociant français. Le jardin de la quinta n'était pas grand, mais il n'était composé que de citronniers et d'orangers, et rapportait, nous dit-on, plus de deux mille écus. En parlant de rapport, je dois dire une particularité qui me surprit dans la fameuse quinta de *Penaverde*, où se trouve le cœur de don Juan de Castro, cet homme dont la moustache servit de caution pour plusieurs millions, tandis que la signature de son gouvernement n'était pas acceptée. *Penaverde* était à lui. Son cœur est dans un petit mausolée sur le plus haut sommet de *la pena*, qui mérite bien le nom de *roche verte*, car c'est un pignon d'émeraudes. Mais par une clause expresse du testament de don Juan de Castro lui-même, il ne peut y avoir dans toute la quinta, qui est immense (1), un seul arbre qui produise. Si, par aventure, un pepin d'orange, une graine portée par le vent, produisaient un rejeton, il y a ordre exprès de l'arracher aussitôt. On ignore le motif de cette défense à la nature d'être féconde dans un lieu où sa fertilité est si abondante. Cela n'empêche pas que Penaverde soit l'endroit le plus charmant de la vallée. Que de ravissantes promenades j'ai faites sous ces beaux ombrages formés

(1) Elle a certainement plus de cent arpents.

par des lauriers séculaires, digne entourage du tombeau d'un héros.

Nous retrouvâmes à Cintra le duc et la duchesse de Cadaval. Ils avaient trois quintas, dont pas une n'était logeable. La duchesse en riait, mais on voyait que cela lui était déplaisant. Quant au duc, pourvu qu'il ne se mêlât de rien et qu'il jouât; qu'il fît, par derrière, la grimace aux Français, car il en avait peur et ne l'aurait pas osé en face; il laissait son ange de femme agir à sa volonté, et faisait bien, car elle ne l'employa jamais que pour l'honneur de leur maison et le bonheur d'un homme qui était loin de le lui rendre.

Nous avions aussi nos amis de l'Ajuda, la famille du ministre d'Autriche. Elle logeait au vieux château royal de Cintra, où la cour leur accordait un appartement. C'était un but de promenade, parce que notre maison était presque à Colarès, à l'autre extrémité de la vallée. Que de charmantes soirées nous avons passées dans l'intimité de cette bonne famille! Puis, après avoir pris du thé, à onze heures, nous remontions sur nos ânes et nous retournions à notre quinta, au travers des bois parfumés qu'éclairaient des torches portées par plusieurs de nos gens. Quel souvenir que celui de ces heureux jours! Et lorsque je me le rappelle, et que je lève les yeux vers un ciel toujours grisâtre, que je les abaisse sur cette terre désolée que je suis forcée d'appeler ma patrie, mon cœur se serre, et je n'éprouve qu'un désir, celui de les quitter tous deux.

Dans la direction de l'ouest, vers Colarès, on voit un couvent de capucins ; c'est celui qu'on appelle le *Couvent de liége*. Il est presque en entier taillé dans le roc vif, surtout une partie de l'église, dont deux parois sont le rocher même. Plusieurs cellules sont tapissées avec de ces grands morceaux de liége qui sont tout simplement l'écorce du chêne vert qui donne le liége. Ce couvent, situé sur un pic élevé, dans une contrée solitaire, près de *Cabo di Rocca*, dominant au loin sur la mer, est un des lieux qui attirent le plus les voyageurs qui visitent Cintra et Colarès. Un peu plus loin, les montagnes s'abaissent et se terminent par une plate-forme unie, déserte, qui est le promontoire. La pente est de quatre-vingts pieds. Près de là sont un fanal et une chapelle. Les orages sont terribles dans cette partie de la montagne : on croit être dans les parages de la Norwége. La mer, qui est très-profonde au-dessous de *Cabo di Rocca*, se brise avec une furie constante contre les rochers de la côte. Vis-à-vis est le *Cabo d'Espichel*. Les anciens le nommaient *Promontorium magnum*. Il y avait à son sommet un superbe temple dédié à Isis. Millin m'écrivit plus de dix lettres dans lesquelles il me donnait tous les renseignements possibles pour découvrir ce temple. Je m'en occupais sérieusement, et M. d'Araujo m'avait autorisée à y faire faire des fouilles, lorsque je tombai malade de cette terrible maladie qui commença par une fausse couche, et faillit me coûter la vie.

Nous reçûmes à Cintra plusieurs nouvelles fort importantes. La première, dont Junot ne parla pas d'abord, lui annonçait d'une manière positive qu'une troisième coalition continentale se formait contre la France. Il devint soucieux; il craignit que l'empereur ne l'oubliât. Il écrivit, envoya sa lettre par un courrier extraordinaire, et fit bien. Nous étions alors au mois de juillet. Les bruits de guerre n'étaient que sourds; l'Autriche n'avait pas accédé formellement au traité de Pétersbourg avec l'Angleterre.

Ce fut alors que j'appris un événement qui me rendit vraiment heureuse. Madame Lœtitia Bonaparte avait enfin le rang qui convenait à celle qui avait donné le jour au souverain de l'Europe, et je reçus mon brevet de *dame* pour accompagner *Madame-Mère*. Je n'eus jamais qu'à me louer des bontés de la princesse pour moi. Je retrouvai en elle la femme bonne et excellente, l'amie toujours amie, et un cœur vraiment cœur de reine. Je sais bien qu'on a dit le contraire; mais il ne suffit pas *de dire*, il faut prouver.

A cette époque l'empereur fit plusieurs actes qui éveillèrent les petites haines européennes. On ne cherchait qu'un prétexte pour s'élever contre le colosse qui étendait son bras régénérateur sur toutes les vieilles têtes couronnées tombant de vétusté sous des institutions non-seulement caduques, mais pourries. Un décret impérial réunit

les états de Parme et de Plaisance à la France ; Lucques fut donné à la princesse Élisa. L'Angleterre, dont la partie était cette fois une guerre à mort, saisit avec joie l'occasion de signaler l'ambition d'envahissement, plutôt que l'ambition de gloire que décélait Napoléon. Ses flottes se mirent en mer. L'empereur, averti de la bonne volonté et de la loyale disposition de l'Espagne, et se confiant à l'amiral Villeneuve, cet homme qu'il employa pour son malheur et la honte de nos armes, donna l'ordre de chercher l'ennemi et de ne le chercher qu'avec des forces supérieures ; ce qui était facile, puisque nous *puisions*, si l'on peut parler ainsi, dans les chantiers et les arsenaux de la marine espagnole. L'amiral Villeneuve sort avec une flotte combinée de *quatorze vaisseaux* de guerre français et six vaisseaux espagnols ; il rencontre la flotte anglaise aux ordres de Robert Calder, à la hauteur du cap Finistère (Espagne). Le malheureux Villeneuve est battu avec des forces supérieures, et deux vaisseaux espagnols tombent au pouvoir de l'ennemi....

Il faut avoir habité un pays où nos malheurs causent de la joie, où notre gloire fait pleurer, pour bien apprécier ce que nous éprouvâmes à cette nouvelle, que nous eûmes d'abord avant même que l'empereur ne l'apprît. Junot était furieux. Mais le ciel nous devait une compensation. Combien je suis heureuse d'avoir à écrire le nom d'un ami pour celui de l'homme dont notre marine

doit être fière, et qui nous fit alors verser des larmes d'orgueil sur ses lauriers.

Nous ressentions encore l'impression pénible de la nouvelle de la rencontre de Villeneuve et de Calder, lorsque nous apprîmes qu'une frégate française venait d'entrer dans le port de Lisbonne, après de glorieux combats. Nous étions à Cintra. Junot fit aussitôt monter le colonel Laborde à cheval, et lui ordonna d'aller chercher le commandant de cette frégate, et de le lui ramener à l'instant. Il était trop tard pour songer néanmoins à revenir le soir même ; mais le lendemain matin, le colonel nous amena le brave marin qui avait fait triompher nos couleurs nationales, et Junot l'embrassa d'abord comme un vieil ami.

Le capitaine Baudin était encore, à cette époque, un très-jeune homme. Sa figure était charmante, sa tournure distinguée ; et ses manières, d'une extrême douceur, d'une grande réserve, lui donnaient certainement l'air de toute autre profession que celle qu'il exerçait si brillamment. Junot l'interrogea ; mais il était visible que sa modestie souffrait de ce qu'il avait à dire.

« Eh bien ! le colonel va vous faire parcourir notre belle vallée, mon cher capitaine, lui dit Junot. Laissez-nous vos rapports. »

Lorsqu'il fut parti, nous lûmes avec un intérêt bien vif les détails donnés par le brave jeune homme. Capitaine de la frégate *la Topaze*, de quarante-quatre canons, il avait rencontré la

frégate anglaise *la Blanche*, du même nombre de pièces, au *débouquement* des Antilles, l'avait battue et prise. Revenant en Europe pour *se refaire*, car il avait été maltraité dans le combat, il rencontra, près des côtes d'Espagne, le vaisseau anglais de soixante-quatre canons, *le Raisonnable*.

— Mes enfants, dit-il à son équipage, laisserons-nous passer cette belle proie-là devant nous ?...

— Non, non! s'écrièrent les matelots et les officiers... Houra pour la belle France! Commandez, mon capitaine!... Houra, houra!...

Et voilà le canon de *la Topaze* qui gronde, et, avec ses mâts brisés, ses voiles déchirées, une partie de son équipage blessée et hors de service, le jeune capitaine qui veut encore prendre le gros vaisseau avec sa frégate toute lacérée d'honorables blessures. Mais *le Raisonnable* s'en tira avec une immense perte de monde; et la frégate *la Topaze*, brillante comme un vrai joyau, entra dans le port de Lisbonne aux acclamations même de nos ennemis.

Jamais je n'ai rien lu de plus naturel que cette relation. Il était impossible de douter, après l'avoir entendue, de la vérité de ce qu'elle contenait; elle était comme celui qui l'avait faite, simple, énergique, et remarquable par l'esprit vraiment patriotique qui l'avait dictée.

« Oh! disait Junot en frappant la table de son poing fermé, oh! si ce bon jeune homme avait été

au Finistère à la place de ce.... Villeneuve!... »

Lorsque le capitaine Baudin rentra dans le salon, Junot fut à lui, l'embrassa une seconde fois avec émotion.

« Vous êtes un brave et un loyal jeune homme, lui dit-il d'une voix émue; je vous demande votre amitié et vous offre la mienne. »

Cette phrase n'était pas dite communément par Junot; c'était la seconde fois que je la lui entendais adresser depuis mon mariage. La première, c'était au général Richepanse.

La Topaze avait tellement souffert, qu'il fallait qu'elle se radoubât du fond de cale au sommet de ses huniers. Le port de Lisbonne étant un port neutre, convenait à merveille pour cette opération. Croira-t-on cependant qu'il fallut presque user de violence pour y demeurer, tandis qu'une flottille, composée de six vaisseaux et de plusieurs embarcations, demeura à l'ancre devant la place du Commerce tout autant que cela lui convint? mais aussi cette flottille était anglaise.

Et l'on s'étonne que nous ayons tiré vengeance de cette conduite envers nous? et l'on s'étonne que nous usions maintenant de représailles, lorsque nous avons dans les mains des preuves *accablantes* contre ceux qui furent ingrats envers l'homme qui s'occupait du soin de leur vie et de leur honneur, quand sa sûreté à lui-même était compromise et comme homme privé et comme celui qui était chargé d'une immense responsabilité? et pour-

tant Lisbonne n'aurait pas dû élever si haut sa voix ingrate. Il faut avoir de la mémoire quand on est résolu à tout braver, car enfin celui qu'on offense n'a de patience que la somme nécessaire à chaque être humain. Les malheureux !... comme ils ont été méchants dans leur ingratitude !... vils, bas, menteurs.... comme si je n'étais pas là, moi, à côté du cercueil du père de mes enfants, pour veiller à sa mémoire, empêcher qu'il ne lui soit fait insulte ; comme si je n'avais pas dans mon portefeuille de quoi faire pâlir plus d'un visage, lorsque paraîtront une foule de signatures mises au bas de deux pièces bien importantes, non pas en raison de ces noms, mais de leur contenu, à ces morceaux d'une éloquence si flatteuse qu'elle en est révoltante. Je les aurais brûlés, déchirés ; mais quand j'ai vu l'hypocrisie prendre la place de la loyauté, mon parti a été de suivre la marche que je me suis tracée. Ce que je ferai connaître donnera la mesure au souverain du Portugal de la foi de ceux qui s'intitulent les sujets du premier qui les prend.

Toutefois, pourquoi donc m'étonner de la conduite des Portugais ? n'ai-je pas vu *ici, en France*, un des frères d'armes de Junot souffrir qu'on imprimât, dans un ouvrage traduit de l'anglais, des choses révoltantes de fausseté sur lui et sur le maréchal Ney ?... Cet ouvrage, fait par un colonel Napier, et qui a trouvé grâce devant le ministère de la guerre parce qu'il dit du bien du ministre,

m'a été donné *à moi*, *à moi la veuve de Junot*, comme renfermant des documents *authentiques*. J'ai dû y lire une indécente attaque contre la vie privée d'un homme dont on ne pouvait dire aucun mal comme militaire dans cette admirable affaire de la convention de Cintra, puisque les Anglais ont fait passer à une commission militaire ceux qui l'avaient signée pour l'Angleterre; et les beaux vers de Childe-Harold suffisent seuls à la gloire de Junot, quand l'original de cette convention ne serait pas là pour la prouver. Heureusement que je le possède, moi, cet original, et même dans les deux langues. Il n'est pas dans M. Napier; et au ministère de la guerre, si j'allais l'y chercher, on me dirait qu'il est perdu, et le lendemain j'aurais un nouveau quartier de ma pension de veuve retranché, ainsi qu'on le fait depuis deux ans.

Quand j'ai *lu* que les mœurs, la vie privée d'un homme n'étaient pas à l'abri de la censure, je me suis rappelé que j'ai habité l'Espagne pendant un bien long temps... que j'avais aussi, moi, bien des histoires à *explorer* et à *exploiter*. Le scandale ici sera d'autant plus amusant, que le nom de Lovelace et celui d'un vaillant Dieu ne vont guère côte à côte qu'en disparate complète; et puis la séduction en bonnet de coton, cela ne va pas (1).

(1) Voir le numéro de la Caricature de la dernière semaine de septembre 1832, œuvre de génie autant que d'esprit. C'est bien plus effrayant que la satire Ménippée. C'est un chef-d'œuvre accompli.

Junot était au moins excusable : il avait bonne grâce, était beau garçon. Mais ici... oh! il y a doublement faute. Elle est bien jolie, au reste, mon histoire! mais il n'est pas encore temps de vous la dire; patience, vous l'aurez bientôt.

Lorsque l'empereur apprit ce beau fait d'armes du jeune capitaine de frégate, il le nomma tout aussitôt capitaine de vaisseau. Dans le rapport que Junot lui avait fait parvenir directement à lui-même, sans qu'il passât dans les mains de M. Decrès, l'empereur avait remarqué une particularité qui l'avait frappé, c'est que le jeune marin avait sur mer la même méthode que lui Napoléon avait sur terre pour livrer bataille : il prenait des positions où il pouvait employer plus de canons que l'ennemi, et l'on sait que ce fut une des manœuvres de prédilection de l'empereur. M. Baudin, dont l'âge était alors celui d'un très-jeune homme, fut heureux de sa nomination, comme s'il ne l'eût pas gagnée avec son sang. Il demeura plusieurs mois encore dans le port de Lisbonne, parce qu'une croisière anglaise était à l'entrée, et qu'il voulait l'éviter. Il le fit; et par l'habileté de ses manœuvres, que les Anglais admirèrent, il sortit du port de Lisbonne, après le combat si malheureux de Trafalgar, dont je vais parler, car nous touchons à cette terrible époque. Mon mari le prit en grande affection, et j'éprouve un vrai bonheur à pouvoir affirmer qu'il est du nombre de ceux qui me sont demeurés fidèlement attachés. Mais mon amitié

me fait éprouver un sentiment d'indignation en voyant à son égard une révoltante injustice. Cet homme, dont le beau talent avait été apprécié par celui qui ne posait son index que sur le front qui recélait une vraie capacité, cet homme, nommé contre-amiral par Napoléon à un âge où ceux de sa profession sont à peine capitaines de frégate, eh bien! il est demeuré ce que l'a fait Napoléon.... il est contre-amiral depuis VINGT-TROIS ANS! Et dans cet intervalle, que de vieilles perruques ont passé devant lui et ont été porter la mort sur le tillac où elles allaient commander.... Hélas! *la Méduse* en est à elle seule une triste preuve.

J'ai déjà dit que nous nous attendions à une nouvelle coalition continentale. Junot avait reçu un jour, tandis que nous étions à Cintra, une lettre de la main même de l'empereur, qui lui disait des choses fort importantes. L'horizon de l'Europe devenait bien noir vers le Nord, et cette époque mérite un court examen.

L'Autriche était, de toutes les puissances faisant partie de la coalition, celle dont les intérêts étaient le plus en péril. Ses états, réduits à la moitié de ce qu'ils étaient, demeuraient ouverts de toutes parts. Sa puissance fédérative anéantie en Allemagne, et sans espoir de retour; cette même puissance fortement menacée en Italie, et même en partie détruite : cette position lui fit enfin prendre l'alarme sur son avenir; car la question pour elle

était ici de vie ou de mort, si elle avait eu affaire à un autre homme que Napoléon, à Frédéric par exemple. Le couronnement d'Italie donna à l'Autriche la dernière conviction que son pouvoir, comme force, était détruit pour toujours en Italie, et que jamais elle n'y avait été aimée; chose, au reste, assez inexplicable pour une puissance qui est adorée dans ses états héréditaires. Quoi qu'il en soit, l'Autriche eut vraiment *peur :* elle était encore toute palpitante du canon de *Marengo* et de celui d'*Hohenlinden*. Elle se voyait comme pressée entre les sources du *Mein* et les bouches du Pô; elle sentit qu'il fallait prendre une attitude imposante, ou bien qu'elle était perdue. Il est probable que M. de Metternich, dont le génie, quoique jeune encore, se développait déjà à cette époque fatale pour son pays, eut assez d'influence pour décider la troisième coalition continentale. M. de Metterniche était Autrichien, et sauver son pays était son premier devoir (1).

On prit pour prétexte la violation du traité de Lunéville : on prétendit que, par ce traité, la Hollande, la Suisse, la Lombardie, Gênes et Lucques, ainsi que Parme, avaient le droit de se choisir une constitution, et que c'était un envahissement que de leur imposer des lois. En parlant ainsi, l'Autriche accédait enfin au traité de Pétersbourg, du

(1) Cependant à cette époque je ne crois pas qu'il fût aux affaires, c'était M. de Stadion.

8 avril précédent, avec l'Angleterre. Elle entre aussitôt en campagne; le général Klénau passe l'Inn et envahit la Bavière. L'armée autrichienne, forte de 80,000 hommes, est commandée par l'archiduc Ferdinand, sous la tutelle du général *Mack;* tandis que 35,000 hommes prennent position dans le Tyrol sous les ordres de l'archiduc Jean, appuyant ainsi la gauche de l'armée du général Klénau, ainsi que la droite de celle d'Italie, qui se forme sous le commandement immédiat du prince Charles. Cette dernière armée est peut-être la plus importante de toutes, et compte cent dix mille hommes de bonnes troupes. Elle s'avance en bon ordre sur l'Adige (1).

La France se voyait de nouveau menacée de toutes parts. Le midi de l'Europe lui restait seul fidèle; il était donc de la plus haute importance de conserver les relations d'amitié entre les cours de France et de Lisbonne surtout. L'Angleterre faisait des efforts surhumains pour engager une querelle, et un bien léger motif faillit l'amener.

Junot fut visiter le capitaine Baudin à son bord; aussitôt qu'il mit le pied sur le pont, il fut tiré vingt-et-un coups de canon pour le saluer. Comme il est défendu de tirer le canon dans un port neu-

(1) Je ne mets ici que des renseignements positifs. Les journaux furent peu véridiques alors, pour le nombre des troupes tant à nous qu'à l'ennemi. Je puis répondre de mon *compte;* il est exact.

tre, les Anglais se fâchèrent plus que le régent du Portugal ; et voyant qu'ils n'obtenaient pas ce qu'ils voulaient et ce qu'ils appelaient *justice*, ils s'appuyèrent de nos vingt-et-un coups de canon pour en tirer deux mille en signe de deuil d'une part, et de réjouissance de l'autre, à l'occasion du combat de Trafalgar. Cette *mitraillade* à la poudre était encore plus insultante pour la princesse du Brésil que pour nous, puisqu'elle était Espagnole. Mais on voulait faire fâcher la France, ce qui serait certainement arrivé si Junot eût été à Lisbonne : heureusement qu'il galopait vers la Moravie. Son premier mouvement, qui était toujours terrible lorsqu'il était question de la France, aurait été sans doute injurieux pour le faible Portugal. M. de Rayneval, tout aussi susceptible, mais plus calme, parce qu'il fallait l'être, se maintint sans rupture, au grand mécontentement des Anglais.

J'étais mourante depuis six semaines, lorsque les médecins de Lisbonne, ne voulant pas me voir expirer dans leurs mains, m'envoyèrent, malgré la saison, qui était presque passée, dans un misérable village appelé Caldas da Raynha, où étaient des eaux thermales qui avaient, disaient-ils, une vertu merveilleuse. Il ne restait que bien peu d'espoir ; je partis cependant ; on me coucha dans une sorte de litière, et j'arrivai à *Caldas da Raynha*, n'ayant que le souffle, et tellement faible, que je ne pus prendre d'abord les eaux que par cuillerées. Elles sont chaudes, sulfureuses et en même temps

toniques. Ma maladie était une affection nerveuse au pilore, mais tellement violente que je ne pouvais pas supporter un verre d'eau sucrée. L'effet des eaux fut miraculeux ; au bout de huit jours, je me promenais dans la quinta royale, appuyée sur le bras de M. de Cherval, et quinze jours n'étaient pas écoulés que je mangeais une perdrix à mon dîner.

Cependant, ma convalescence fut encore assez longue. Un jour, je vois arriver Junot qui venait me dire adieu. L'empereur avait tenu sa parole, il l'avait mandé près de lui au bruit du premier coup de canon.

« Mais hâte-toi, écrivait Duroc, car j'ai le pressentiment que cette campagne ne sera pas longue. »

Et Junot, dont certes la bonne volonté n'avait pas besoin d'être excitée, allait partir à *franc-étrier* pour joindre l'empereur, n'importe où il serait. M. de Talleyrand, qui lui avait écrit en même temps pour donner à M. de Rayneval les pouvoirs de chargé d'affaires de France, disait dans sa lettre que je pourrais revenir à petites journées, car on savait en France à quel point j'étais malade. Junot ne demeura que quelques heures à Caldas, puis repartit pour Lisbonne, où il enfourcha un bidet de poste qu'il ne quitta qu'à Bayonne, où il prit alors une calèche qui le conduisit à Paris. Là, il demeura vingt-quatre heures pour assister aux désastres de l'honnête et bon M. Récamier ; ensuite il repartit pour l'Allemagne dans une chaise de

poste, donnant six francs de guide aux postillons et faisant voler les chevaux. Mais l'empereur allait encore plus vite. L'armée semblait courir avec la vélocité d'une jeune fille ; enfin, il rejoignit l'empereur à Brunn en Moravie, le 1er décembre. L'empereur était avec Berthier dans une maison dont les fenêtres donnaient sur la route. Il était à peine neuf heures du matin ; le temps était brumeux, et le jour n'était pas éclatant.

« Que vois-je arriver là-bas ? demanda l'empereur..... C'est une chaise de poste.... cependant, nous n'attendons pas de nouvelles ce matin, il me semble... Est-ce que le mouvement du trésor aurait eu des suites ?... »

Et à mesure qu'il distinguait mieux avec sa longue vue, il paraissait non pas inquiet, mais plus occupé de deviner qui ce pouvait être.

« C'est un officier général, dit-il enfin... Eh mais en vérité, si la chose était possible... je croirais que c'est Junot... Quel jour avez-vous écrit, Berthier ?... » Berthier le lui dit.

« Alors ce ne peut être lui, dit l'empereur... Il a douce cents lieues à faire pour nous joindre, et, avec la meilleure volonté du monde...

L'aide-de-camp de service annonça le général Junot...

— Pardieu ! dit Napoléon en allant à lui, il n'y a que toi pour des choses comme cela !... arriver la veille d'une grande bataille, et faire pour cela douze cents lieues, et surtout quitter une ambas-

sade pour le canon... Il ne te manque plus que d'être blessé dans la bataille de demain.

— J'y compte bien, Sire, mais par la dernière balle, répondit Junot en riant. Il faut que les Russes me laissent faire mon service auprès de Votre Majesté.

— Ma foi, mon ami, il ne te reste plus que cette place-là. Tu es arrivé trop tard, et tous les corps d'armée sont donnés, même, comme tu le sais, tes beaux grenadiers d'Arras... Ce sont de vigoureux garçons... mais ils ont un bon chef.

— Oui, oui, dit Junot, je ne regrette pas de les lui laisser; il les mènera vaillamment... Mais, Sire, je suis comblé de me retrouver auprès de votre personne, comme à l'armée d'Italie. C'est d'un heureux augure.

L'empereur remua la tête; mais son air de doute n'avait rien d'inquiétant. Il souriait au contraire, et son sourire donnait de la confiance. Il se promenait dans la chambre qui lui servait de cabinet, avec un calme qui rassurait les plus timides. Il demanda à Junot comment il m'avait laissée... si ma maladie venait de la jalousie que m'avait inspirée la princesse du Brésil...

Junot se prit à rire.

— Est-elle vraiment aussi laide qu'on le dit, demanda l'empereur; plus laide que sa sœur d'Étrurie?... Cela serait difficile pourtant...

— Elle est plus laide que tout ce qui est laid, répondit Junot...

— Et cependant..., dit Napoléon.

— Ah ! mon Dieu oui, répliqua l'ambassadeur, oubliant que la réserve diplomatique empêche toujours de convenir qu'on sait ces choses-là.

— En vérité, disait l'empereur.... Voyez-vous cela !... Et plus laide que la reine d'Étrurie !...

— Bien plus laide...

— Et le prince régent ?...

— Stupide d'abord ; et quant à la laideur, Votre Majesté pourra peut-être en juger par le portrait que ma femme en a fait en deux mots, et qui sont du reste fort justes. Elle dit que le prince du Brésil ressemble à un taureau dont la mère aurait eu *un regard* d'un *orang-outang*.

— A-t-elle dit cela, dit l'empereur, en se mettant à rire... *Petite peste* (1)!... Et cela est vrai ?

— Parfaitement vrai, Sire.

L'empereur fit une foule de questions sur le Portugal et sur l'Espagne, et cela dans un moment où sa tête cependant devait avoir un foyer d'idées ardemment alimenté. Tout est prodige dans cet homme.

(1) C'était le nom que l'empereur me donnait dans ses moments de gaîté. Je l'ai rapporté comme *vérité* historique, mais je ne l'ai jamais fait pour en tirer *vanité*, comme on l'a voulu croire dernièrement dans un article de journal.

CHAPITRE XVI.

Transformation. — Affreuse tempête. — Dangers. — Combat de Trafalgar. — Mort de Nelson. — Mot de l'empereur. — Le capitaine Baudin. — L'amiral Villeneuve. — Conseils de Decrès. — L'amiral Gravina. — Sa querelle avec Villeneuve. — La flotte anglaise et la flotte combinée. — Mort glorieuse du contre-amiral Magon. — Villeneuve fait prisonnier. — Mort de l'amiral Gravina. — Victoire d'Ulm. — Oudinot vainqueur à Wertingen. — Occupation d'Augsbourg. — Combat d'Elchingen. — Occupation de Veissembourg. — Entrevue de l'empereur de Russie et du roi de Prusse. — L'empereur entre dans Vienne.

Tandis que Junot quitte la toge diplomatique pour reprendre les épérons et le sabre du hussard, afin de servir cette patrie bien aimée aux jours d'un nouveau triomphe, il se passait auprès de nous d'étranges et de sinistres événements. Le combat de Trafalgar, ce malheureux combat qui vit le dernier espoir de notre gloire maritime s'engloutir dans les flots du détroit, ce malheur venait de se consommer. J'étais alors à Lisbonne, et j'ai vu de bien près ses conséquences, sans l'illusion dont la flatterie a cherché à envelopper l'infortune de nos ar-

mes si tristement en opposition avec les lauriers d'Austerlitz.

Je revenais à Lisbonne, après avoir retrouvé à Caldas-da-Raynha ma santé et même ma vie, que je croyais bien sérieusement attaquée. Après être sortie des sables d'*Obidos*, je gagnai le Tage, de loin, et je m'y embarquai dans une escalère de la cour qu'on avait fait préparer pour moi.

C'était le 21 octobre. Le temps, d'abord d'une assez belle apparence, devint tout-à-coup sombre, et tourna au calme plat. Comme nous avions vingt rameurs, la chose importait assez peu, d'autant que nous descendions le fleuve; mais la plus affreuse tempête fondit bientôt sur nous, et nous enveloppa avec une telle furie, que nous fûmes enfin en danger. M. de Cherval était fort malade du mouvement de l'escalère, car nous étions déjà dans les eaux du Tage qui subissent la loi de la mer; et les vagues étant plus courtes en raison du resserrement des rives, il y a tout à la fois plus de danger et plus de souffrance pour ceux qui ne peuvent supporter la mer. Le roulis ne me faisait rien; mais notre barque tanguait horriblement, et le tangage me tuait.

Il y avait deux heures que le vent s'était élevé avec une furie qui enlevait notre embarcation au sommet des vagues, et puis la repoussait contre la la terre, où souvent elle menaçait de se briser. Ma fille n'était heureusement pas avec moi; je ne craignais donc que pour ma personne, et jamais cette

crainte n'a troublé mon sang-froid. Cependant j'avais été si près de la mort, que la vie me paraissait bien belle à ressaisir. Je n'avais que vingt ans.... il est dur de voir une mort violente à cet âge. Cependant je me rappelle que j'étais assez résignée ; et lorsque j'entendis une querelle sérieuse s'élever entre M. de Cherval et M. Magnien, je songeai plutôt à les apaiser qu'à me joindre à M. de Cherval.

C'est que M. Magnien, malgré l'avis du patron de la barque, qui prévoyait une tempête, avait voulu revenir par eau ; et, pour ne pas nous effrayer, ne m'avait pas parlé de l'avis donné par le chef des rameurs. Nous venions de le découvrir.

J'ai toujours eu pour maxime de ne pas augmenter le mal, quand il est fait, par des reproches qui ne servent qu'à redoubler le trouble. Je parlai au patron ; il me parut inquiet, d'autant plus que dans l'endroit où nous étions il était impossible d'aborder.

— Si la tempête augmente, me dit cet homme, je crains que les efforts de mes hommes ne puissent nous empêcher d'entrer dans la rade.

— Eh bien ! tant mieux, lui dis-je, nous serions arrivés ; et une fois à *Maravilhas*, ou bien au *Grillo*, nous débarquerons.

— Nous serions perdus si nous entrions dans la rade, répondit le marin avec la rude franchise des hommes de son état : les gros câbles sont tous tendus... un chavirement est bientôt fait ;... et puis le vent est si fort, que nous ne pouvons lutter contre

lui ; il peut nous envoyer contre un des gros bâtiments à l'ancre, et nous serions brisés comme des coquilles de noix.

Tandis qu'il me parlait, les nuages s'abaissaient sur nous avec une telle rapidité, que le rivage disparut en un instant. Le patron me laissa, et courut à ses hommes :

— Dépliez la voile! leur cria-t-il, dépliez la voile!.. ne voyez-vous pas les eaux de la rade?...

On déplia la voile ; mais à peine fut-elle tendue, qu'un coup de vent terrible la déchira en deux. La secousse que reçut le yacht fut si violente, que cette fois nous faillîmes chavirer.

M. de Cherval était fort calme ; il n'avait peur que pour moi, et sa sollicitude pour le soin de ma vie, dans cette circonstance, est une preuve de son amitié que je n'ai jamais oubliée. Quant à Magnien, il était là ce qu'il était partout ailleurs ; seulement il avait de plus perdu la tête ; il parcourait le petit salon du yacht, dans lequel les vagues venaient nous chercher au travers des petites fenêtres et des rideaux, et disait en se tordant les mains :

— Mon Dieu! j'ai eu tort, c'est vrai... Nous allons tous mourir!... et si madame Junot se noie, c'est à moi que le général s'en prendra... Que lui dirai-je, mon Dieu?

— Si madame Junot périt, nous périrons tous, lui disait M. de Cherval ; ainsi Junot ne vous dira

rien... Vous n'êtes pas malade, vous; allez voir sur le pont s'il y a quelque chose à faire.

Dans ce moment, le patron vint nous trouver; il paraissait troublé, et était fort pâle.

— Les rames se cassent, la voile est déchirée, nous dit-il; je ne puis répondre de rien. Nous voilà devant Saccavin; voulez-vous que je tente d'y aborder?

— Sans aucun doute! m'écriai-je; car si nous demeurons plus long-temps, ce tangage va me tuer.

— Oh! le tangage, dit-il en s'en allant,... ce n'est pas là où est la mort.

Tous les efforts des vingt rameurs furent d'abord impuissants; le vent soufflait avec une telle violence, que nous étions repoussés au milieu des vagues, et que de nouveau des tourbillons d'eau nous couvraient en entier. Enfin, les promesses d'une riche récompense, le soin de leur propre vie, encouragèrent les matelots, et leur fit faire des efforts inouïs qui obtinrent enfin le succès. Nous fûmes *jetés* sur la côte, mais à deux cents pas du rivage. Quatre matelots me prirent sur leurs bras pour que je pusse traverser les basses eaux. Ce n'était pas pour éviter de me mouiller, car mes vêtements étaient imbibés d'eau comme si je sortais du Tage. On me conduisit dans une maison de *Saccavin*, où l'on me donna du feu, du linge un peu grossier, mais parfaitement blanc; j'envoyai un exprès à Lisbonne pour avoir ma voiture;

et le soir même j'étais dans mon petit salon jaune, à l'ambassade de France, ayant ma fille sur mes genoux, entourée de quelques amis, tranquille, presque heureuse, en entendant les vents déchaînés souffler avec furie, tandis que j'étais à l'abri... Oh! que depuis je me suis reproché cette soirée!..... C'était le jour du combat de Trafalgar!...

J'étais de retour depuis cinq jours. La tempête, après avoir épuisé sa violence, s'était calmée, et le ciel d'azur de Lisbonne resplendissait de nouveau. Un soleil d'automne, mais plus beau que celui de nos plus beaux jours d'été, luisait pur et sans nuages; nous faisions des projets de campagne avec la famille Lebzeltern, lorsqu'un matin je fus réveillée par des coups de canon qui faisaient trembler notre frêle (1) demeure. Ils se répétaient avec une telle rapidité que je ne savais que penser. J'envoyai chez M. de Rayneval; il était sorti. Tout le monde était allé aux informations; lui seul savait la chose, et s'était aussitôt rendu chez M. d'Araujo.

C'était la nouvelle du combat de Trafalgar (2) qui était arrivée dans la nuit à Lisbonne. Le port était rempli de vaisseaux anglais; et, sans égard

(1) Depuis le tremblement de terre, les Portugais, redoutant toujours un semblable malheur, construisent avec une extrême légèreté. Les murs sont à peine recrépis, ce qui fait que l'humidité et la chaleur ont un égal accès dans leurs maisons.

(2) Dix lieues sud-est de Cadix.

pour la neutralité, sans égard pour la princesse du Brésil, qui, étant infante d'Espagne, perdait à ce malheur plus encore que la France, les vaisseaux anglais tirèrent aussitôt le canon pour célébrer leur victoire. Mais aux accents joyeux se mêlaient aussi des bruits funèbres... La victoire avait fait payer cher son laurier : Nelson était mort !...

M. de Rayneval rentra et me communiqua toutes ces nouvelles. C'est à cette époque que mon estime pour lui prit le caractère d'une profonde amitié. Il était bouleversé de ce malheur, arrivé dans le moment où nos armes promettaient tant de succès, et un malheur suivi de ce massacre, de cette destruction excercée tout à la fois par l'ennemi et les éléments ! . . . Le cœur du brave jeune homme est aussi bon que son esprit est éclairé. Il a dans l'âme une philantropie qui le porte au désir du bonheur de tous les hommes..... Il me donna la relation de cet affreux combat ; il ne pouvait la lire.

C'était horrible ! Cet amiral devait être un grand misérable ! . . . c'est lui qui fut cause de cette catastrophe, de cette sanglante affaire, second acte et conclusion de la tragédie de Quiberon, dont le sujet était la ruine et la destruction de notre marine.

L'empereur, ayant appris l'affaire de Villeneuve et de Calder, s'écriait aussi dans son sommeil :

« *Varus, rends-moi mes légions !* . . . »

Ce fut vainement que le brillant combat du capitaine Baudin lui rendit cette nouvelle moins amère; il ordonna que l'amiral Villeneuve serait remplacé par l'amiral Rosilly. Villeneuve était déjà coupable d'un ancien grief: c'était lui qui, à la bataille d'Aboukir, était demeuré tranquillement sur ses ancres. Il était protégé par Décrès, qui protégeait toujours les mauvais et jamais les bons. Dès qu'il apprit la résolution de l'empereur, il l'écrivit à Villeneuve en lui disant (1) :

« Je retarde la *nouvelle officielle* de ton rempla-
« cement. Fais en sorte de sortir avant qu'elle te
« parvienne. Cherche l'ennemi, et si tu as une belle
« affaire, le maître te pardonnera. *Il faut jouer*
« *le tout pour le tout.* »

En recevant cette nouvelle qui lui annonçait une punition méritée, Villeneuve n'y vit qu'un déshonneur qu'il devait éviter à tout prix. Il manda à son bord, comme commandant en chef la flotte combinée, tous les chefs espagnols. A leur tête était le brave Gravina, l'honneur de la marine espagnole. Villeneuve annonça qu'il allait sortir. Gravina lui objecta que la chose était impossible ; Villeneuve lui répondit injurieusement.

— Je vous demanderai raison de cet outrage

(1) Je connais l'officier qui fut porteur de cette dépêche. Il n'en connut le contenu que plusieurs mois après, et par un hasard singulier. Il voulut quitter Décrès, et je le conçois.

après le combat, lui dit Gravina ; maintenant nous allons appareiller. Mais que Dieu nous protége, car nous allons à notre perte.

Villeneuve était poussé par son mauvais génie ; il n'écouta pas davantage les remontrances des officiers de la flotte française. Le contre-amiral Magon, ce vieil ami de tous les miens, lui parla vainement dans le sens de Gravina, et pourtant sa bravoure et son talent étaient bien reconnus.

La flotte anglaise (1), commandée par l'amiral Nelson, cet ennemi des Français, qu'il détestait comme Annibal détestait les Romains, était forte de vingt-huit vaisseaux, dont neuf à trois ponts. La flotte combinée se composait de dix-huit vaisseaux français et de quinze vaisseaux espagnols. Cette dernière partie était admirable, il y avait :

Un vaisseau de cent trente canons (*la Santa-Trinidad*), deux de cent, deux de quatre-vingt-quatre, trois de quatre-vingts, un de soixante-quatre ; les vingt-deux autres étaient tous de soixante-quatorze canons ! . . . Quelle flotte ! . . . Il y avait dans ces forces réunies de quoi écraser la flotte anglaise... Mais loin d'être victorieuse, la nôtre est abimée, les plus mauvaises manœuvres nous livrent

(1) Les journaux de l'époque n'ont pas donné la vérité sur cette bataille de Trafalgar. Les journaux anglais mentirent aussi. Les détails que je donne ici sont ceux que j'ai recueillis à Lisbonne et à Madrid, sur les lieux mêmes, et ils sont impartiaux.

à l'ennemi; le courage et l'habileté de quelques-uns de nos marins présentent partiellement des exemples de bravoure et de dévouement, comme ceux qu'on admire dans Plutarque lorsqu'il vous parle de ces fabuleuses actions des héros de l'antiquité. Une tempête, aussi affreuse que la mémoire des plus vieux marins peut se la rappeler, vient ajouter son horreur à celle du carnage de la bataille. Le tonnerre brise aussi souvent les mâts que le canon de l'ennemi, et la lueur des éclairs donne au moins cette consolation à l'équipage qui coule bas, en lui permettant de voir que le ciel frappe indifféremment tous les pavillons. Mais c'est notre drapeau tricolore surtout qui est abîmé dans ces deux fatales journées, car cet horrible combat dura deux jours et une nuit!... Cinq vaisseaux pris!... trois coulés bas pendant l'action, trois brûlés!... l'un, et c'était celui que montait le contre-amiral Magon (1), pressé par l'ennemi, ayant son pont couvert de cadavres, sauta en l'air pour ne pas se rendre!... C'est ainsi que j'ai perdu cet ami qui m'avait si souvent bercée dans ses bras... Dix autres vaisseaux furent échouer le long de la côte. Il en vint un qui naufragea à trente-deux lieues de Trafalgar, assez près de *Lagos*, au cap Saint-Vincent; ce n'était plus qu'une carcasse de vaisseau remplie de cadavres et de gens expirants... Neuf rentrèrent à Cadix... Quant à

(1) *L'Achille*. Le contre-amiral Magon ne se serait jamais rendu. « Ils m'ont pris une fois, me disait-il un jour; maintenant c'est fini. »

l'amiral, vous croyez peut-être qu'il se fit tuer, ou qu'un coup de ce tonnerre qui frappait toutes les têtes était au moins tombé sur la sienne? — Non, il fut PRIS!... il fut fait prisonnier... il rendit son épée au bruit des cris des mourants, des noyés qui le maudissaient en périssant par la faute de sa double sottise... Ah! je ne suis qu'une femme!... mais comme je conçois bien que dans un pareil instant un coup de pistolet solde le compte qu'on peut vous demander!..

L'amiral Gravina a la jambe emportée et meurt de sa blessure; le contre-amiral *Alava* est dangereusement blessé; le contre-amiral Magon tombe mort . . . ; le contre-amiral Cisneros est fait prisonnier . . . Quatorze vaisseaux anglais sont abîmés par suite du combat et de la tempête. Au milieu de ce désastre, l'amiral Nelson est tué, et tué par hasard. On sait qu'un jour d'affaire il était toujours chamarré d'une foule de cordons et de plaques, d'ordres étrangers et nationaux. Un de nos soldats, qui était dans le haut des huniers d'un de nos vaisseaux qui voulait aborder le vaisseau amiral, vit de son poste cet homme tout couvert d'or et de diamants, qui n'avait que la moitié de ses membres, et qui paraissait commander tout le mal qu'on nous faisait. Il lui tira un coup de fusil qui l'atteignit dans la poitrine. Le coup était mortel; on l'emporta dans sa chambre, et *là* il mourut en dictant son rapport à l'amirauté; il laissait le commandement à l'amiral Colingwood.

« Du moins, dit-il à un officier qui était près de lui, je puis, comme un de leurs poètes, dire en mourant :

Et mes derniers regards ont vu fuir les Romains! »

En effet, il venait de voir couler bas, de la fenêtre de sa chambre, le fameux vaisseau espagnol *la Santa-Trinidad*, fort de cent trente canons : on a dit qu'il était de cent quarante-deux, et même de cent quarante-quatre ; mais la vérité est qu'il portait cent trente canons : c'est bien assez, c'est même trop.

Le désastre de ces malheureuses journées est affreux dans ses résultats. Je voyais chaque jour alors des hommes qui étaient bien en état de juger ce malheur, et qui ne le regardaient pas comme balancé par les victoires de l'empereur. Aussitôt que les vaisseaux anglais qui étaient dans le port de Lisbonne apprirent cette nouvelle, ils firent, ainsi que je l'ai dit, tout ce qu'ils auraient fait dans la rade de Portsmouth pour la mort de Nelson et pour leur victoire maudite. Et c'est ici le lieu d'observer que, depuis le commencement de la coalition continentale, l'Angleterre est l'unique puissance dont les combinaisons politiques et militaires, tant en Europe qu'au-delà des mers, offrirent toujours une combinaison compensative pour établir une sorte de nivellement qui empêchait qu'elle ne sentît la secousse d'un échec. Napoléon fut, non pas irrité, non pas furieux, mais *profondément malheu-*

reux de cette bataille de Trafalgar ; et certes, lorsqu'en ouvrant le corps législatif, le 1er mars 1806, il dit, avec une sorte d'indifférence : « La tempête nous a fait perdre quelques vaisseaux, après un combat qui fut imprudemment engagé, etc., etc. », il ne dévoile pas le fond de son cœur ; car, alors, il était vivement blessé, et la plaie saignait encore.

Pendant que les ondes du détroit de Gibraltar se rougissaient de notre sang, Napoléon faisait triompher les aigles et notre beau drapeau dans les champs d'Ulm. La grande armée française, composée de sept corps différents (1) et d'une immense réserve d'artillerie et de cavalerie, s'avançait à pas de géant sur l'Autriche. Tout avait été préparé avec une telle habileté que rien ne faillit au jour du besoin. Partout on signait des traités contre la France ; mais elle, toujours belle, toujours grande,

(1) 1er corps, Bernadotte.
2e corps, Marmont.
3e corps, Davout.
4e corps, Soult.
5e corps, Lannes.
6e corps, Ney.
7e corps, Augereau.
Cavalerie, Murat, ayant sous ses ordres Nansouty, Beaumont (le beau-frère de Davout, et non pas un autre Beaumont), Walther, Klein (beau-frère de Lobau), le général D'Hautpoul (celui de *Poule d'eau*). L'armée d'Italie, commandée par Masséna; — puis, trois grands corps d'armée, formés à Strasbourg, Boulogne et Mayence; — puis, trois camps volants de grenadiers en Italie et dans la Vendée : voilà une France militaire.

forte, parce qu'alors elle était libre de montrer ses sentiments de vaillance, résistait, en souriant, à tous ces projets comme un géant aux efforts de pygmées. Cependant le roi de Naples nous était seul fidèle, ainsi que l'Espagne et quelques parties de l'Allemagne.

Mais tout à coup, comme par une secousse imprimée par la main devine, l'armée française s'ébranle; elle fait un pas, et son pied écrase des royaumes. Sa course est marquée par le ravage de tout ce qui s'élève devant elle. Dans l'espace d'un mois (1), depuis l'occupation de *Weissembourg*, c'est-à-dire même du 3 octobre au 20 du même mois, voilà ce que nous avons fait, et ce que nos ennemis n'osent pas nous disputer.

Tandis que Napoléon avait stupéfié l'Autriche par la rapidité de sa marche et l'habileté de ses manœuvres, qui lui assuraient la tranquillité des débouchés du Tyrol, nous remportions chaque jour une victoire. Je ne parlerai donc que des combats, sans ajouter le mot *victoire* : cela était toujours. Cependant, pour le premier, celui de Wertingen, mon *amour maternel* me porte à la justice, pour donner la gloire à qui elle appartient. On a mis cette victoire sur le compte du général Murat : c'est une erreur; la gloire en appartient au général Oudinot ainsi qu'à nos beaux grenadiers d'Arras. Après

(1) Le 3 octobre 1805. Ce fut Bernadotte et les Bavarois qui occupèrent Weissembourg.

Wertinghen vint le combat de *Guntburg* par le maréchal Ney, qui culbute l'archiduc Ferdinand, — puis l'occupation d'Augsbourg par le maréchal Soult, — l'occupation de Munich par Bernadotte, — la prise de Memingen par Soult, avec quatre mille prisonniers; le fameux combat d'Elchingen où le maréchal Ney fait trois mille prisonniers, et assure, par la prise du pont d'Elchingen, une grande part du succès de la campagne et surtout la prise de la garnison d'Ulm. Ensuite venait le combat de *Langenau* par Murat, dans lequel il fait trois mille prisonniers. Enfin, le 20 d'octobre (et l'occupation de Weissembourg n'est que du 3 du même mois), en dix-sept jours on avait fait tout ce que je viens de rapporter, et le 20 *Ulm* capitulait, ayant dans ses murs *Mack*, quartier-maître général. L'archiduc Ferdinand s'est échappé avec un parti de cavalerie. On trouve dans Ulm des magasins immenses, trente mille hommes de garnison, soixante-dix pièces de canon attelées, trois mille chevaux, vingt généraux, qui sont renvoyés sur parole. En dix-sept jours, l'Autriche a perdu cinquante-cinq mille prisonniers, presque tout son matériel; et ce qui reste de l'armée est contraint de se retirer derrière l'Inn, où l'empereur Napoléon la rejoint aussitôt. L'empereur de Russie a une entrevue, à Berlin, avec le roi de Prusse. On a été bien peu au niveau de la position glorieuse de nos armes, en parlant, à propos de cette entrevue, de la reine de Prusse et de l'empereur

Alexandre : c'est de mauvais goût ; et, quoique Française, ou plutôt parce que je suis Française, je voudrais que cela n'eût pas été mis dans le *Moniteur*. L'article de l'année suivante est encore plus mauvais. Pour que leur union fût plus solennelle, les deux jeunes souverains se jurèrent une alliance de frères, pour exterminer la France, sur le tombeau du grand Frédéric : voilà ce qu'il eût été mieux de rapporter.

Après cette immense affaire de la prise d'Ulm, l'armée française passe l'Inn ; le maréchal Lannes prend Branau ; ce même lieu où, cinq ans plus tard, l'archiduchesse Marie-Louise devait venir se remettre aux mains blanches de la reine de Naples pour prendre en France le nom d'impératrice et celui de FEMME de Napoléon !... Et puis Salsbourg était pris par Lannes. En Italie, Masséna était, ce qu'il fut toujours, l'honneur de nos armes. Vicence, Véronne tombent devant nous. L'archiduc Charles, un moment vainqueur à *Caldiero*, paie ce léger triomphe par une retraite immédiate sur Palma-Nova. Marmont arrive à Léoben, en Styrie. On passe le Tagliamento, et, pendant ce temps, l'empereur Napoléon entre à Vienne. Les Russes, étonnés de cette rapidité de victoires, proposent un armistice ; Murat l'accepte, mais, soumis à la sanction de Napoléon, il est rejeté, et l'empereur ordonne que l'armée française poursuive sa marche. Presbourg est occupé par le corps de Davout. Ici a lieu une de ces choses qu'il faut remarquer,

c'est que des parlementaires hongrois réclament la *neutralité* du royaume de Hongrie, *et s'engagent à fournir les approvisionnements de Vienne* (1). En même temps, l'armée d'Italie passe l'Izonzo ; on prend Gradisca, Udine, Palma-Nova et d'immenses magasins. Le maréchal Augereau traverse la Forêt-Noire, prend *Lindeau*, Bregentz, fait capituler le général Jellachich avec six mille hommes, et les Français sont maîtres de tout le Voralberg. Il semble qu'au son d'une trompette exterminatrice les villes ouvrent leurs portes, les remparts s'écroulent, les troupes mettent bas les armes.

Tandis que ses lieutenants le secondent avec cette ardeur, qui alors était dans toutes les âmes, Napoléon s'avançait en Moravie. L'armée de Buxhowden avait fait sa jonction avec celle De Kutusow, et celui-ci avait pris le commandement en chef de toute l'armée alliée ; mais l'empereur Napoléon ne lui donne pas le temps de faire de nouvelles dispositions. Brunn est pris : c'est la capitale de la Moravie, et le lieu de réunion de tous les magasins de l'armée combinée !... Trieste est pris. Un corps de huit mille hommes, sous les ordres du prince de Rohan, chassé du Tyrol par Ney, essaie de gagner Venise ; il est battu par le général

(1) On voit que cet attachement des états héréditaires (j'entends par là la Bohême, la Hongrie et l'Autriche) n'est pas à l'abri d'un intérêt personnel froissé. Il faut remarquer que les Hongrois s'engagèrent, par la même convention, à *retirer leurs troupes, et à ne plus faire de levée.*

Regnier, battu par Ney, battu par Gouvion-Saint-Cyr, et toujours roulant de défaite en défaite, en se battant contre ses compatriotes, il finit par une capitulation. Enfin, le 2 décembre, les trois empereurs sont à la tête de leurs troupes. Les Russes ont soixante-quinze mille hommes *effectifs*, les Autrichiens trente-cinq mille; leur cavalerie est bien supérieure à la nôtre, et nous n'avons en tout que quatre-vint-cinq mille hommes. Cette bataille d'Austerlitz est un des beaux monuments de gloire de Napoléon. Là, comme en Italie, il a battu l'ennemi avec l'infériorité du nombre et la supériorité du génie. Mais aussi là, comme toujours, a pris naissance cette envie, cette haine jalouse, qui ont forgé la chaîne de Ste-Hélène.

Lannes commandait la gauche de l'armée, ayant sous ses ordres le général Suchet; Soult commandait la droite; Bernadotte était au centre; Davout était en observation. La cavalerie obéissait à Murat, tandis que vingt-quatre pièces d'artillerie légère appuyaient la droite de Lannes. Oudinot formait la réserve avec les grenadiers d'Arras, et Junot devait soutenir cette réserve avec dix bataillons de la garde, réunissant aussi la réserve sous ses ordres.

Lorsque Napoléon regarda, le matin même de la bataille, quelle direction prenaient les troupes ennemies, il était alors sur une hauteur. Il y avait près de lui un jeune page, qui est aujourd'hui colonel d'un de nos régiments; M. de Galtz de Malvirade; Napoléon appuya sur son épaule sa longue vue dont il se servait, et regarda ainsi pendant sept

à huit minutes comment Kutusow disposait ses troupes. Probablement que ce qu'il vit lui donna une entière satisfaction, car il sourit, et son front était parfaitement calme. Il referma sa longue vue, et dit à Junot, qui était alors auprès de lui :

« C'est bon, ils font ce que je voulais. »

L'action, commencée au lever du soleil et terminée à l'entrée de la nuit, est une mémorable preuve de l'habileté de Napoléon et du courage de nos troupes. Si l'on veut y joindre la sottise des ennemis, je ne m'y oppose pas. Si, à la bataille de Cannes, Annibal avait eu en tête un homme comme lui, il n'aurait pas mesuré les anneaux d'or au boisseau ; quant à la bataille d'Austerlitz, elle fut toute humiliation pour les Russes et les Autrichiens. Junot, qui ne quitta pas l'empereur pendant toute cette journée, m'a souvent parlé de l'admirable conduite de cet homme extraordinaire pendant ces heures où sa destinée dépendait d'un revers ou d'un succès (1). Il est vrai de dire, pour rendre justice à chacun, que dans cette mémorable journée le maréchal Soult fit preuve d'un rare et beau talent. Pendant sept heures il soutint un mouvement rapidement conçu et aussi vigoureusement entrepris qui, selon Junot, a dû décider le succès de la bataille. Je ne sais si le *Moniteur* en a parlé spécialement

(1) L'armée française était engagée bien avant dans la Moravie, et la ligne de nos troupes était bien allongée et peu forte en raison de sa longueur.

dans le temps, mais il se trouve consigné dans mes notes, parce que Junot m'en a parlé très-souvent, comme ayant influé sur le succès de la journée. La perte des alliés fut immense : cent cinquante-cinq canons, des drapeaux, des parcs entiers d'artillerie, quarante mille hommes *pris, blessés ou tués*. Ce fut à Austerlitz que l'on vit, pour la première fois, des cuirassiers charger sur des batteries....

La veille de la bataille, l'empereur dit à Junot, à Duroc et à Berthier, de mettre une redingote sur leur uniforme et de le suivre pour inspecter avec l'œil du maître si tout était en ordre. Il était onze heures du soir... Les feux de bivouac étaient entourés de ces braves soldats de la garde, qu'on appela quelque temps après *les Grognards*, et par tous ceux de cette armée, la première du monde. C'était le 1er décembre; il faisait bien froid, mais nul n'y songeait; ils chantaient, causaient; plusieurs racontaient les belles victoires d'Italie, les victoires de l'Égypte... On parlait de Marengo... puis du couronnement... L'empereur, enveloppé dans sa redingotte grise, passait inaperçu derrière ces groupes où il voyait tant de cœurs dévoués, non-seulement à lui, à sa gloire, mais à celle de nos armes. Il écoutait, et souriait d'un air attendri... Tout à coup, en passant près d'un bivouac, dont la flamme plus ardente éclaira son visage, il fut reconnu. « L'empereur! s'écrie tout le groupe!... Vive l'empereur!... Vive l'empereur! répond un autre bivouac... vive l'empereur!...

Et sur toute la ligne, dans les bivouacs, sous les tentes, partout ce cri de *Vive l'empereur* s'élance et frappe le ciel!... Les feux sont désertés; mais les soldats veulent voir leur chef bien-aimé. Ils prennent la paille de *leur lit*, tout ce qu'ils rencontrent, en font des torches dont ils éclairent la nuit sombre, criant toujours Vive l'empereur!... mais avec cet accent qui vient du cœur, et que le commandement, la séduction, la corruption même ne font jamais pousser. Napoléon fut ému... « Assez, mes amis, assez », leur dit-il... Mais on voyait que ces preuves d'amour lui étaient douces, et que son âme les comprenait. Quant à Junot, il pleurait encore en me racontant cette histoire, lorsque je le revis l'année suivante, et me fit pleurer moi-même. C'est qu'il faut avoir non-seulement entendu et vu ce qu'on décrit, mais l'avoir senti pour le bien rendre.

« Ah! tu veux de la gloire! disait une vieille moustache qui n'avait peut-être pas été coupée depuis le premier passage des Alpes... ah! tu veux de la gloire!... eh bien, demain, tes bons enfants de la garde t'en donneront pour ton anniversaire... Oui.... ils t'en..... donneront, va. »

— Qu'est-ce que tu as à grogner dans ta vieille moustache? lui dit l'empereur en s'approchant du vieux grenadier, et lui souriant avec ce sourire d'ineffable bonté qui était si charmant en lui...

Le grenadier tenait, comme ses camarades, une torche de paille dont les reflets éclairaient une grosse figure, bien brune, bien cicatrisée, mais dont la

bonne physionomie était encore plus remarquable en ce moment. Ses yeux étaient pleins de larmes, et cet attendrissement, mêlé à l'expression habituelle de cette figure, en faisait alors une spécialité, d'autant qu'à la question de l'empereur il se mit à rire aussi (1). — Napoléon la lui répéta.

Ma foi, mon général... c'est-à-dire... Sire... je disais comme ça que nous frotterions d'importance ces s... c... de Russes ; si ça vous fait plaisir, cependant, car la discipline avant tout... Mais c'est égal, Vive l'empereur !...

Et voilà de nouveaux cris s'élevant dans l'air, et portant aux Russes un arrêt de mort, car des troupes ainsi animées ne peuvent être battues. On fut obligé de faire éteindre aux soldats les torches de paille qu'ils continuaient à alimenter, car les gibernes étaient remplies de cartouches, et il pouvait arriver un malheur.

L'empereur d'Autriche fut trouver, ainsi qu'on le sait, Napoléon à son bivouac, *pour lui demander la paix*. Il est le grand-père de celui qui vient de mourir à vingt-un ans, dans l'exil et la souffrance, mais il l'aimait. Je m'arrête devant son affliction ; car s'il souffre, il *doit* beaucoup souffrir.

M. d'Haugwitz, ministre du roi de Prusse, fut

(1) J'ai toujours pensé que ce pouvait être le sujet d'un charmant tableau de genre. Horace Vernet, le *poète* de notre école de peinture, lui, également l'historien de cette époque de notre gloire, devrait bien retracer ce moment-là avec son ravissant pinceau.

envoyé à notre empereur. Il avait, dit-on, deux lettres dans sa poche. Junot, qui le vit peut-être avec des yeux prévenus, prétendait que la chose n'était pas douteuse, parce qu'il chercha long-temps le paquet que la bataille avait rendu bon, ou plutôt mauvais. Il faisait la grimace ; et en tout, disait Junot, je n'aimais pas sa figure. Il est de fait qu'en recevant la lettre de *son frère* de Prusse, Napoléon sourit, et dit ce mot fort spirituel :

« Voilà un compliment dont la fortune a changé l'adresse. »

La bataille d'Austerlitz termina non-seulement la campagne (1) de 1805, mais la troisième coalition continentale. Maintenant il faut voir l'empereur Napoléon au milieu de sa cour si fabuleusement somptueuse, dirigeant lui-même les fêtes, les spectacles de la cour, les quadrilles, les bals masqués, enfin cette foule de plaisirs, mais de plaisirs de bon goût, qui rendirent pendant sept ans la cour de France la cour la plus merveilleusement belle du monde entier. Voilà ce que je vais raconter ; mais comme la vie de Napoléon se compose d'époques

(1) On ne fit d'abord qu'un *armistice*. La première chose exigée, fut l'évacuation des états de l'Autriche par les troupes russes. Elles durent se retirer par les monts Krapack, à *journées d'étapes*, en trois colonnes, et d'après un ordre déterminé par l'empereur Napoléon.

A propos de ce mot *armistice*, je ferai remarquer que l'empereur, en parlant, ne pouvait jamais faire la différence du mot *armistice* avec celui d'*amnistie*. Cela est bizarre.

très-distinctes, il faut s'arrêter lorsque le *jalon* se rencontre. Nous sommes arrivés à celui de l'empire. Jetons un regard rapide sur l'antécédent, voyons-le douze ans plus tôt devant Toulon comme commandant d'artillerie.

En 1796, le général Bonaparte partit pour prendre le commandement de l'armée d'Italie. Des Alpes Juliennes il s'élance aux montagnes de la Ligurie. Montenotte, Millesimo (1) sont ses premières victoires, et ces deux affaires révèlent en même temps le grand capitaine et le grand politique, parce que leur résultat était de désunir l'armée sarde et l'armée autrichienne. Bonaparte n'avait alors que vingt-six ans.

Wurmser était sur les bords du Rhin. Il quitte l'Alsace, et accourt au secours du Tyrol. Il est battu à la fameuse affaire de Castiglione (2). Il se retire dans les montagnes, et revient pour essuyer une défaite complète à Bassano (3). Il se renferme dans Mantoue. Arrive ensuite la glorieuse journée d'Arcole (4), Alvinzy est rejeté par-delà la Brenta avec les débris informes de la troisième armée impériale, et Bonaparte n'a regardé en face l'aigle à double tête qu'au mois d'avril de la même année! Les affaires de Rivoli et de la Favorite (5) amènent la

(1) Avril 1796.
(2) 7 août 1796.
(3) 8 septembre 1796.
(4) 15 novembre 1796.
(5) 1er janvier 1797.

destruction de la cinquième armée autrichienne et la reddition de Mantoue. Vient ensuite le traité de Tolentino.(1). Entre cette époque et celle de Campo-Formio se relève une nouvelle armée autrichienne commandée par le prince Charles, dernier et seul espoir de sa maison. Mais cette armée est culbutée, renversée, comme une jeune fille à la course; Bonaparte lui fait franchir, comme par un songe fantastique, le Tagliamento, les Alpes Juliennes, la Save, la Drave, la Muehr, l'Izonzo; et l'Autriche, stupéfaite de voir la France planter son drapeau tricolore à vingt-cinq lieues de Vienne, est contrainte d'accepter la paix comme une grâce.

La guerre d'Égypte suit immédiatement. Là se développe un nouveau génie militaire dans cet homme qui les possédait tous. On lui reproche d'avoir perdu du monde devant Saint-Jean-d'Acre, comme si César n'en avait pas perdu plus longtemps devant *Alise!* comme s'il n'avait pas été battu à Dyrrachium, et Turenne à Marienthal.

Napoléon repasse les mers. Une nouvelle coalition se forme. Malgré l'hiver et les obstacles, Bonaparte fait franchir de nouveau les Alpes à l'armée française. C'est sa huitième campagne à Bonaparte, et toutes sont une suite de victoires. Celle-ci est une

(1) 11 février 1797.

J'ai placé toutes ces dates pour faire remarquer le peu de temps qui existait d'une bataille à l'autre; et tout cela sans argent, sans pain, sans habits, et en nombre inférieur.

fable de merveilles, et pourtant tout est réalité. Son génie a rendu tout possible. Les torrents qui se précipitent du haut des Alpes ont été moins rapides que lui dans leur course. Mélas est battu à Marengo, et l'Italie est reconquise, sans que la Belgique, ni aucun des départements réunis aient été menacés. On nous respectait alors, si l'on ne nous aimait pas.

La neuvième campagne de Bonaparte commence à la rupture du traité de Lunéville. En soixante jours, 150,000 hommes vont de la Seine aux sources de la Vistule, de la Forêt-Noire aux monts Krapack, et se promènent en conquérants, animés par le génie de leur chef, dans le Tyrol, dans la Styrie, la Carniole, et jusqu'aux confins de l'Autriche-Antérieure. On croit rêver.

Et comment tout cela s'est-il opéré?... par le génie d'un seul homme. Cet homme a tout maîtrisé, tout envahi, me dira-t-on. Eh bien! pourquoi ne l'aurait-il pas fait? Combien elles étaient belles les routes dans lesquelles il menait les Français!... nous n'y marchions qu'à l'ombre des lauriers... au bruit d'accents de triomphe... Oh! que de larmes de sang il faut verser maintenant sur le souvenir de cette époque!...

Enfin il se reposait dans sa gloire; le tambour ne battait plus, l'aigle avait replié ses ailes, et tout était au repos; nous jouissions pleinement de notre triomphe en contemplant Napoléon assis sur ce trône qui, alors, n'était qu'un pavois sur lequel

l'avait exhaussé la nation. Après avoir signé le traité de paix qui rendait à l'empereur d'Autriche ses états et ses peuples, qu'il avait perdus parce qu'il avait mal joué, Napoléon fut à Munich, et maria le prince Eugène avec la fille du roi de Bavière. Le prince Eugène était le meilleur comme le plus charmant jeune homme de notre temps; une tournure élégante comme celle de sa sœur, et une parfaite bonté de cœur. Junot, qui l'aimait avec tendresse, m'écrivit à Lisbonne tous les détails du mariage. Il y avait, je ne sais pourquoi, une assez grande opposition dans la reine de Bavière, qui n'était que belle-mère (1) du prince royal et de la princesse Amélie. Cependant le mariage se fit, et fut l'occasion de fêtes fort belles, mais que je ne vis pas, parce que j'étais alors en route pour revenir en France.

Le résultat de ma longue et terrible maladie avait été une grossesse. Lorsqu'elle fut déclarée, je me décidai à partir de Lisbonne. Je devais voyager lentement et m'arrêter à Madrid. Je demandai une audience à la princesse du Brésil, qui me l'accorda aussitôt. Je sollicitai également de ne pas mettre mes odieux paniers, et je pense que les nouvelles de nos premiers succès en Allemagne furent plus

(1) Junot, qui n'aimait pas du tout les *femmes gourmées*, surtout lorsqu'elles s'appuyaient sur un droit, *trouvait pourtant* que la reine de Bavière était fort belle personne. Je ne prétends pas faire entendre par là néanmoins que, semblable à l'*amirante de Castille*, il avait le *vol des reines*.

efficaces pour me faire obtenir cette faveur, que mon *état de femme grosse*, raison qui avait été donnée.

La princesse me reçut dans un cabinet où n'étaient admises que les personnes favorisées. Elle était entourée de sa jeune famille, et ce cercle lui donnait presque un air de beauté. L'une des infantes était vraiment jolie; c'était dona Isabelle, celle qui depuis a épousé son oncle Ferdinand VII. Elle était enfant alors, mais charmante. La princesse me traita avec une grande bonté; elle me parla de ma grossesse, et, ainsi que j'en étais prévenue, elle me *proposa* d'être marraine de mon enfant. Elle l'avait déjà dit à Junot, lorsqu'il avait été prendre congé d'elle et du prince, à Maffra. Je répondis comme je le devais à cette marque de faveur royale. Mais je fus plus embarrassée pour la seconde : il était question de la croix de Sainte-Élisabeth; je répondis comme Junot l'avait également fait, que l'impératrice n'ayant aucun ordre, les femmes de sa cour n'en pouvaient porter. J'ajoutai que c'était un antique usage, car avant la révolution, les femmes n'avaient en France aucun signe distinctif, excepté les chanoinesses et quelques femmes de la maison d'un grand-maître de Malte, comme les Noailles et plusieurs autres.

La princesse du Brésil était fort spirituelle, mais je crois très-ignorante. Elle me regardait d'une drôle de manière tandis que je lui parlais, et sem-

blait courir après mes mots comme pour en saisir le sens.

« Cependant, me dit-elle avec un ton de voix qui sentait l'aigre-doux, je ne pense pas que l'impératrice refuse l'offre que je lui fais de l'ordre de Sainte-Élisabeth. Le général Junot a dû lui remettre une lettre du prince et une lettre de moi, dans lesquelles nous la prions de l'accepter. Si elle l'accepte, vous n'aurez pas de raison pour ne le pas porter. »

Je répondis, ce qui était vrai, que j'avais un désir ardent de porter cet ordre. Et en effet, je crois n'avoir jamais eu une plus vive volonté que celle de posséder une *décoration*. L'ordre de Sainte-Élisabeth est charmant ; il est blanc et rose, et terminé par une figure émaillée de la sainte tante de notre Seigneur. Celui de Maria-Luisa, blanc et violet, est moins gracieux, surtout pour une femme. Une chose singulière, en effet, était cette sorte de difficulté que Junot et moi semblions apporter à l'acceptation de ces faveurs, qui en général sont l'objet de tant de soins et de tant de démarches. Quant à moi, je désirais de tout mon cœur pouvoir le porter ; mais pour Junot, la chose était différente, et l'ordre du Christ (1) ne lui plaisait guère.

(1) Il y en a deux autres en Portugal, l'ordre d'*Avis* et l'ordre de Santiago. Le premier est vert, l'autre est violet. Le prince régent les portait tous trois dans un seul, c'est-à-dire qu'une même plaque renfermait les 3 ordres, et que

Ma conversation avec la princesse fut longue, et très-bienveillante de sa part. Elle me parla avec une sorte de grâce qui rappelait la reine sa mère ; l'impératrice Joséphine surtout paraissait être l'objet de la curiosité de toutes ces princesses. Elles auraient bien voulu me mettre dans la nécessité d'achever une phrase commencée, mais l'entretien ne me plaisait pas assez pour me conduire à de l'entraînement, et je me tenais dans une sorte de réserve ; attitude qui, du reste, était celle qui me convenait. Je parlai de la Malmaison, de Saint-Cloud, de la vie toute sociable que menaient l'empereur et l'impératrice, et puis la princesse Louis ; son frère, le prince Eugène. Tandis que je parlais, la princesse du Brésil avait une physionomie encore plus repoussante : il y avait de la méchanceté dans son visage si extraordinairement laid. Elle avait alors cette sorte de sentiment qui est bien terrible dans ses résultats chez quelqu'un dont les idées sont étroites et l'âme sèche : c'est du malheur dont on ne sait qui accuser ; il en est alors de ce qu'on souffre comme d'une douleur aiguë dont au fait vous ne

le ruban était rayé des trois couleurs, rouge, verte et violette. Quant à l'ordre du Christ, le Portugal a d'autant plus de tort de le laisser dans cette position, *que c'est l'ordre du temple*. Lors de l'abolition des templiers, ils se maintinrent en Portugal, et changèrent seulement de nom. *Ceci et un fait certain*. Lorsqu'un chevalier du Christ se présente aujourd'hui au grand-maître du temple, à Paris, il est d'abord admis comme novice. L'ordre existe toujours.

pouvez rendre personne responsable ; alors cette douleur se change en humeur et rend morose et insociable. Voilà quel était l'état de la princesse du Brésil depuis le combat de Trafalgar. Elle était humiliée dans sa propre cour, blessée dans ses affections, et pourtant elle ne pouvait rien dire, elle n'osait accuser personne, bien qu'elle en eût bonne envie. Je m'apercevais de son humeur à chacune de ses phrases, bien qu'elle crût au contraire me dire des choses aimables... Comme elle détestait l'empereur !...

L'entretien tomba sur les modes de France. Je lui dis que, si elle voulait me le permettre, j'aurais l'honneur de lui envoyer un échantillon de chaque chose agréable que je trouverais en *circulation* parmi les femmes élégantes de Paris à mon arrivée.

« Et à moi, ne m'enverrez-vous rien ? » dit la jeune princesse lorsque je m'approchai d'elle pour lui faire mon compliment d'adieu.

J'entendais assez le portugais pour comprendre cette petite phrase, et je répondis que j'aurais l'honneur d'envoyer à S. A. R. une poupée comme jamais le prince Lutin n'en avait évoqué avec sa belle rose magique.

Mon audience fut longue. Il faisait mauvais temps ; la princesse n'allait pas à la chasse, et alors il fallait bien tuer le temps : *l'ennemi*, comme l'appelle spirituellement madame Souza dans l'un

de ses charmants romans (1). Je demeurai une grande demi-heure. J'eus une seconde audience quinze jours plus tard, au moment de partir : celle-là fut très-brève, mais toujours très-bienveillante. Je recevais des nouvelles fréquentes de Paris et de l'Allemagne ; elles m'annonçaient les événements que j'ai relatés tout à l'heure. On doit penser si j'étais heureuse de lire ces nouvelles dans mon salon, surtout au moment où il s'y trouvait le plus d'ennemis de la France. Il était assez plaisant dans ce moment de voir comment ces bonnes âmes s'efforçaient de me faire leur compliment sur nos succès. Un jour, le duc de Cadaval, dînant chez moi, me dit avec un air de demi-confiance :

— Ah ça voyons, dites-moi ce que vous en pensez... là, franchement... *Bonaparte* a acheté Mack, n'est-ce pas ?

Je le regardai et pris mon air bête.

— De *qui* voulez-vous parler, monsieur le duc ?

Il fut embarrassé.

— Je vous disais que je croyais que l'empereur Napoléon avait acheté le général Mack.

La supposition était si stupide, en même temps que méchante, que je ne pus retenir un éclat de rire qui déconcerta le politique. Il n'était rien moins que fort en fait de suppositions ayant le sens commun ; et ce n'était que les jours où il calculait assez bien pour faire rentrer *les comptes de rées* que

(1) Eugène de Rothelin.

la délicatesse de la duchesse payait à son cuisinier, qu'il avait son entrée parmi les gens d'esprit.

Et voilà comment les choses grandes, les œuvres de génie étaient jugées en Portugal, en l'an de grâce 1806!...

CHAPITRE XVII.

Fête à bord de *la Topaze*. — Le nonce en habit de taffetas lilas. — L'ambassade d'Espagne. — Le comte Sabugal. — Don Camille de los Rios. — La frégate élégante. — Les santés à coups de canon. — Un nonce ivrogne. — Un combat sur mer. — Les houras. — Le soldat et la sorcière. — L'inquisition. — Le porteur de reliquaire. — Le soldat converti. — Départ de Lisbonne. — La grossesse *orageuse*. — Arrivée à Madrid. — La princesse des Asturies. — Agonie. — Mort. — Mon retour à Paris.

J'allais partir ; j'allais quitter Lisbonne pour revenir à Paris. Le capitaine Baudin, qui était toujours dans le Tage, et qui avait fait réparer sa frégate, voulut me donner une tête à son bord, avant mon départ. Tout ce qui faisait partie du corps diplomatique étant en bon rapport avec nous, fut invité par le capitaine Baudin : le nonce apostolique, son auditeur qui est maintenant cardinal, l'ambassadeur d'Espagne, le comte del Campo Alange, M. de Castro, don Camille de los Rios, et tous les attachés à l'ambassade catholique, le ministre de Hollande, M. Dormann, le comte de Sabugal, aujourd'hui premier gentilhomme d'honneur de la

reine dona Maria, madame Négrier (1) et sa fille, sa jolie et bonne petite Virginie, et plusieurs Portugais. Voilà quels étaient les convives du capitaine. Il avait voulu avoir M. d'Araujo; mais, en sa qualité de ministre des affaires étrangères, il ne pouvait venir à une fête donnée au milieu du port de Lisbonne, et dans laquelle on devait porter bruyamment la santé de l'empereur Napoléon. Du moins cette raison fut-elle la véritable. Celle qu'il donna fut l'arrivée de plusieurs courriers.

Rien n'était comparable ce jour-là au nonce, à monseigneur Galeppi. Il avait ce qu'on appelle en Italie un costume de campagne, c'est-à-dire une redingote de taffetas violet, bordée d'un galon d'or; et, comme nous n'étions pas en terre ferme, il se croyait tout permis, et disait des choses de l'autre monde. Mais ce fut vraiment bien une autre affaire au dîner, ainsi qu'on va le voir.

J'arrivai au quai de la place du Commerce à onze heures. Je trouvai là le canot du capitaine avec douze rameurs habillés de blanc et de bleu, et défiant pour la bonne tenue les meilleurs matelots de la vieille Angleterre. Je m'y embarquai avec M. de Rayneval, ma fille, sa gouvernante et M. Magnien; M. de Cherval était souffrant et ne put venir. En arrivant à la frégate *la Topaze*, qui était

(1) Madame Négrier était portugaise. Elle avait épousé M. Négrier pendant l'émigration. Elle était veuve alors, et n'avait qu'une fille, qui était charmante. La mère et la fille venaient beaucoup chez moi.

mouillée au-delà du quai de Soudrès, je fus reçue par le capitaine à la tête de son état-major. L'ambassadeur d'Espagne et le nonce étaient déjà arrivés, et nous parcourûmes, avec le brave commandant, toutes les parties de son bâtiment. C'était pour moi une chose curieuse et nouvelle. Ma fille, ma Joséphine (1), qui aimait tendrement le capitaine Baudin, parce qu'il s'occupait toujours d'elle, était fort amusée de se trouver dans une *maison allant sur l'eau*. Nous nous reposâmes ensuite dans la chambre de M. Baudin, qu'une élégante de Paris voudrait bien, je crois, transporter dans son appartement. Tout était lambrissé en bois du Brésil et en bois les plus remarquables par leur rareté et leur bonne odeur; tout dans cette chambre était d'un goût parfait. Il y avait des tapis, des tables, des porcelaines, tout ce qui peut meubler élégamment un appartement. Nous passâmes ensuite dans la chambre du conseil, où était servi un magnifique *déjeuner dinatoire*. Le capitaine Baudin avait fait les choses avec cette bonne grâce qui double le prix de la réception qu'on vous fait. J'ai remarqué que les marins, ainsi que les officiers de l'armée de terre, étaient toujours plus soigneux que les autres hommes quand ils recevaient des femmes chez eux. Il semble qu'ils redoutent que leur profession ne les fasse soupçonner de peu de courtoi-

(1) Elle avait alors à peine quatre ans, et était bien la plus jolie enfant que l'on pût voir.

sie, et ils mettent tous leurs soins à un excès de recherche. Ce fut ce qui arriva cette journée à bord de *la Topaze :* rien ne fut oublié pour que la fête fût entière. Nous eûmes une musique parfaite pendant le déjeuner; mais bientôt nous en entendîmes une à laquelle j'avoue que je n'étais pas habituée. On porta plusieurs santés : d'abord celle du pape, celle de l'empereur, celle du roi d'Espagne, de la reine de Portugal, du prince et de la princesse du Brésil, et enfin celle de la Hollande. Mais ce ne furent pas les *houras* des santés qui m'étourdirent, ce furent les VINGT-CINQ coups de canon par santé dont on salua le nom qu'on fêtait. Je crus d'abord être en enfer. Et puis ce bruit me devint plus familier... enfin j'en arrivai à le trouver presque électrisant. Mais *mon trésor* ne pensait pas comme moi; elle se mit à pousser des cris aigus; le capitaine la prit dans ses bras, et lui parla pour lui expliquer ce qui causait ce *tonnerre,* comme elle l'appelait.

« Encore, disait la chère créature au capitaine, si c'était toi qui mis le feu, je n'aurais pas si peur. »

Mais ce vacarme n'était rien à côté de celui qui suivit. J'avais souvent témoigné le désir d'avoir une idée d'un combat sur mer. M. Baudin eut l'extrême bonté de m'en donner un simulacre, mais si parfaitement exécuté, que l'illusion fut un moment terrible. Cependant il n'y avait que demi-charge, car le capitaine nous dit après que nos oreilles

n'auraient pu supporter la charge entière sans qu'elles rendissent beaucoup de sang. On tira dix coups par pièce, sans compter la mousqueterie. Mais une chose fort remarquable fut cette particularité que pouvait du reste seule offrir *la Topaze* en ce moment.

La Topaze avait été obligée de changer sa mâture, excepté trois bas mâts, par suite de ses combats. Les mâts de hune et vergues avaient été remis en place, mais ne tenaient que légèrement. A des intervalles marqués ils tombaient comme brisés par les boulets ennemis, et restaient suspendus à des cordages. Ce fut certainement un beau spectacle que l'ordre remarquable qui eut lieu dans ce simulacre de bataille. Lorsque tout fut fini, nous vîmes avec un étonnement bien justifié, qu'il n'y avait pas eu le plus léger accident, pas une contusion, pas une brûlure. Nous comprîmes alors comment on obtient des succès sur mer.

Presque toute la population de Lisbonne était accourue sur le rivage pour voir ce beau spectacle. Je suis sûre que même encore aujourd'hui le souvenir en est toujours présent à ses habitants. Nous prîmes notre revanche ce jour-là ; et les cris de *vive l'empereur!* que poussait notre équipage répondaient aux houras qu'avait excités la bataille de Trafalgar. Nos matelots étaient vraiment heureux.

Mais une des pièces intéressantes de la journée, c'était le nonce. Il avait d'abord été un peu étonné du tapage que le canon avait fait en portant les

santés. Toutefois, comme celle du Saint-Père avait ouvert les *toasts*, il avait bien pris la chose; ensuite, pour se donner du cœur, il but *un, deux, trois* verres de vin de madère; puis du vin de Porto pour la santé de l'empereur, du vin de Carcavello pour celle du roi d'Espagne, du vin d'*Oeyras* pour celle du prince du Brésil. Enfin, de santé en santé, on en vint à la mienne : ce fut le coup de grâce. Le terrain devenait fuyant sous les pas du nonce, ce qui n'était pas apostolique. Mais le vaisseau, quoique solidement assis sur les ancres, avait pourtant cette vacillation qu'un bâtiment a toujours dans les eaux d'un fleuve comme le Tage (1). C'était à en garder un éternel souvenir que de voir monseigneur Galeppi, cette fleur de finesse et de ruse, ce chef de la science machiavélique mise en œuvre par le Vatican, être là au milieu de nous comme un homme ordinaire. Il me faisait l'effet de Dominique, le fameux arlequin, ayant ôté son masque et paraissant avec un autre visage que celui qu'il portait habituellement, mais conservant sur le nouveau des traces des sentiments toujours *exercés* par l'acteur habile. Monseigneur Galeppi était complètement *gris*, enfin, si je puis écrire ce mot ignoble; il riait, nous regardait avec ses petits yeux émérillonnés, et bavardait que c'était une bénédiction; ce qui alarmait beaucoup l'auditeur, qui était, lui, fort convena-

(1) On sait que dans une rade, comme celle de Lisbonne par exemple, les rives étant plus resserrées, les vagues ont un mouvement plus saccadé qu'en pleine mer.

blement dans son bon sens. Mais, pour le nonce, il avait la parlotte (1), et de plus il s'attendrissait.

« Bhumm... bhumm !... Allons, tuez ces coquins d'Anglais . . . ce sont des mécréants . . . . . Vive sa majesté impériale et royale Napoléon, empereur de France, roi d'Italie !... »

Et il avançait son verre de vin de Madère pour que je lui fisse raison; mais comme je ne buvais que de l'eau alors comme aujourd'hui, la chose n'était pas facile. Je le lui disais; mais il n'en avançait pas moins son bras de taffetas violet en répétant :

Vive sa majesté l'empereur Napoléon ! . . .

Et puis il disait en chantonnant d'une voix chevrotante :

Beviamo, o Dori, beviam; ch'il giorno
Presto è al ritorno, etc., etc.

C'était un drôle de prêtre, pour dire la chose; du reste, parfaitement spirituel et comprenant très-bien la raison lorsque son entendement faisait seul son devoir. Voici un fait qui s'est passé à Lisbonne lorsque j'y étais, et qui, grâce à moi et à *lui*, n'eut aucune suite.

Il y avait alors à Lisbonne un régiment com-

(1) Ce mot est de M. le comte de Forbin, en parlant de quelqu'un qui parlait beaucoup sans rien dire. Je le trouve charmant. Au reste, M. le comte de Forbin nous a habitués à entendre, et cette habitude rend difficile à écouter ceux qui se disent aujourd'hui par le temps qui court.

mandé par M. le comte de Novion, émigré. A part le tort qu'il eut de quitter la France, on ne peut rien reprocher à cet excellent homme, qui plus tard rendit de vrais services à la France, et qui, en attendant, avait formé le plus beau régiment que l'on pût voir. Junot disait qu'il était plus beau que la garde. C'était grâce à lui que l'on pouvait aller à minuit dans les rues de Lisbonne sans être arrêté dans sa voiture. Comme il avait été très-lié avec mon père, je le voyais souvent, et Junot l'avait accueilli comme il méritait de l'être. Un jour il vint me raconter un fait qui était tout simple, mais que l'*inquisition* voulait rendre important.

— L'inquisition ! Comment... en 1805 !

— Mon Dieu oui . . . C'est une de ces personnes à la vie dure, qui ne meurent qu'après avoir été assommées. Voici le fait.

Il y avait, au quai de Soudrès, une vieille femme qui vendait des oranges pendant une partie de l'année, et des sardines pendant l'autre. Les soldats étaient surtout ses chalands ; mais elle leur vendait aussi une singulière marchandise, c'était la bonne aventure. Cette vieille sibylle, soit qu'elle s'abusât elle-même, soit qu'elle abusât les autres, était regardée parmi cette foule qui barbotte au quai de Soudrès, et par tout ce qui était soldat étranger dans la légion de police et la légion d'Alorna, comme une *sorcière*. Ses compagnes même la craignaient. Un soir, il faisait un temps lourd et orageux, et les soldats étaient déjà rentrés dans leur caserne, lors-

qu'un Allemand, nommé *Fritz Klump,* se présenta devant la vieille, qui se disposait aussi à rentrer dans son taudis. Fritz était complètement ivre.

— Je veux que tu me dises ce qui va m'arriver. Juana, dit-il à la vieille ; ma maîtresse m'a fait une infidélité... là, devant moi... elle a pris tout à l'heure un soldat de Kay (1)... un morveux... un porteur de reliquaire... ça ne lui a pas servi à grand'chose; je l'ai tué... tout de suite... mais, c'est que le colonel n'aime pas ces affaires-là... Allons... voyons... qu'en résultera-t-il pour moi ?...

— Je n'ai pas le temps ce soir, répondit la vieille, qui probablement n'avait pas envie de se mêler d'une pareille affaire... Reviens demain.

— Je veux que tu parles tout de suite... Il faut que je sache, avant de rentrer à la caserne, ce qui peut m'arriver... Si le colonel est méchant... j'ai de bonnes jambes... Allons, Juana...

Pendant ce colloque, il s'était attroupé plusieurs matelots et des soldats de Kay; quelques-uns de ces derniers dirent qu'il faudrait jeter dans le Tage l'Allemand et la sorcière ; l'orage approchait ; il tombait déjà de larges gouttes de pluie ; Fritz subissait la loi imposée par l'orage, et son ivresse devint à la fois complète et terrible. En entendant

(1) Il n'y avait pas de gardes du corps à Lisbonne, c'étaient le régiment de Kay et celui de la Lippe qui faisaient le service près de la famille royale. Je ne sais pas si en 1805 ce n'était pas la légion d'Alorna qui remplissait cette fonction, je n'en suis pas sûre.

menacer la vieille, il regarda de travers ceux qui l'entouraient.

« Si quelqu'un de vous la touche, dit-il en montrant la vieille, il aura affaire à moi... et, pour ce qui me regarde... *sacramentskerl!*... prenez garde à vous... Allons, dépêche-toi, Juana... »

Et il s'avançait en chancelant vers elle.

— Je t'ai déjà dit que je ne voulais te rien dire ce soir... Laisse-moi tranquille, ou tu *t'en repentiras*.

— Et moi, je te dis que tu parleras, s'écria Fritz tout-à-fait hors de lui; et quand le diable serait avec toi, j'aurai raison de vous deux.

En entendant le nom *du diable*, tout ce qui était Portugais dans la foule, qui s'était fort augmentée depuis le commencement de cette scène, se signa trois fois au moins. La peur fut plus forte que la curiosité, et le cercle s'étendit autour des deux interlocuteurs. Fritz s'avança vers Juana pour la saisir et la faire rentrer dans un méchant taudis où elle faisait cuire les sardines qu'elle leur vendait, et où elle rendait ses oracles.

« Ne me touche pas, s'écria-t-elle... ne me touche pas... ou, je te le répète, tu *t'en repentiras*. »

Fritz ne lui répond que par une imprécation et s'avance en chancelant. Mais, à peine a-t-il fait un pas que Juana le touche seulement avec sa main, et tout aussitôt le soldat tombe à ses pieds comme frappé de la foudre.

Ce fut d'abord un effroi qui ne permit aucune

parole. Juana fut elle-même stupéfaite de sa besogne. On releva Fritz, il ne donnait aucun signe d'existence, et ce ne fut que deux heures après, lorsque l'on put le saigner, qu'il rouvrit les yeux. Mais il aurait mieux valu pour Juana qu'il les tînt fermés plus long-temps. Il déclara qu'au moment où il allait la saisir, il avait vu auprès d'elle un grand homme noir ayant des yeux de feu ; que c'était cet homme noir qui l'avait frappé avec une massue qu'il tenait à la main. Le singulier de la chose, c'est que Fritz n'était plus ivre, et qu'il ne se coupa jamais dans les différents interrogatoires qu'on lui fit subir, et cela malgré tout l'ennui qu'il en éprouvait. Le résultat de cette belle enquête fut que la pauvre Juana fut enfermée dans le plus noir, le plus profond des cachots de l'inquisition ; et l'on se disposait à faire le second acte de la ridicule affaire du mendiant de Madrid avec sa poudre sympathique, lorsque la pauvre vieille fut sauvée par l'inspiration qu'eut une nièce à elle de venir trouver Junot, qu'elle attendit un jour à sa porte au moment où il allait monter à cheval. Mais il était temps : le soldat, dont les moines s'étaient emparés et dont la tête était tout-à-fait tournée à la folie, continuait à vouloir soutenir son *premier dire ;* le soldat devenait, de bonne foi, par une aberration d'esprit, le bourreau de cette malheureuse, qui demandait pardon, mais trop tard, à tous les saints du paradis d'avoir voulu jouer avec les démons d'enfer. Le fait réel de la chose, c'est que Fritz, qui

n'était pas d'aplomb sur ses jambes, et marchant sur un terrain fangeux et glissant, avait perdu l'équilibre en étant touché par Juana. Sa tête avait porté sur une pierre, et de cet incident tout naturel était résulté ce qui était arrivé. M. Magnien, qui vit Fritz et examina sa tête, trouva l'endroit encore meurtri où la contusion avait été donnée, et me dit que la mort s'en serait suivie à une ligne de différence. Mais jamais cet homme ne voulut comprendre que Juana n'était qu'une imbécile qui vendait des oranges et des sardines.

« C'est une grande magicienne, disait-il... J'ai eu tort de l'offenser, mais elle m'en a bien puni. »

Le résultat de cette affaire, qu'on ne peut croire appartenir au dix-neuvième siècle, fut, grâce à nous, réduite à peu de chose en comparaison du *sanbenito* et de la *chemise soufrée*. Le nonce s'intéressa à la vieille Juana, et la pauvre femme fut envoyée dans un couvent de Viseu ou de Ciudad Rodrigo ; il fut très-bien dans cette affaire, si ce n'est pourtant qu'il craignait que l'on sût à Rome qu'il s'en était mêlé.

— Mais vous avez trop d'esprit pour croire que cette femme a le diable à son commandement, ou bien qu'elle est au sien, lui dis-je.

— Madame l'ambassadrice, les voies dans lesquelles Dieu permet à Satan d'errer en ce monde sont infinies, et je pourrais croire que...

— Allons, allons, accordez-moi la faveur de ne pas achever.

Quant au soldat, M. de Novion le perdit; on en fit une merveille de conversion. Comme il était catholique, il y eut moins à faire que pour un infidèle; mais il prit l'habit dans l'un des couvents les plus austères de Lisbonne, toujours convaincu qu'il avait vu le diable lui toucher le front avec sa massue. Cet effet d'imagination est-il réel? ou bien les moines, qui voulaient un exemple marquant, et que le hasard servait à souhait, ont-ils maintenu ensuite la première assertion de Fritz, faite dans le moment d'une première frayeur? M. de Novion, qui était l'homme le plus naturel et le plus probe dans toutes les choses de cette nature, avait la conviction que son soldat avait été séduit pour continuer à déclarer qu'il avait reçu un soufflet du diable. Voilà ce qui se passait en 1805 dans la belle Lusitanie.

J'attendais toujours que mon enfant m'avertît par un mouvement que je pouvais enfin me mettre en route. J'étais enceinte de plus de cinq mois et je ne sentais pas encore remuer. Enfin, je me décidai à partir. Je me portais bien; le temps était beau, et j'avais un grand désir de revoir ma patrie. Nous quittâmes Lisbonne le 25 novembre 1805. Je repassai le Tage et remontai à Aldéa Galega dans mon *coche de colleras* pour traverser de nouveau les landes de l'Estramadure.

Je voyageais lentement, mais avec un grand agrément. M. de Cherval était pour moi une ressource que l'esprit et le cœur ne pouvaient trop

apprécier. J'avais ma fille, ma Joséphine ; j'avançais vers la France.... je me promenais.... j'herborisais, et le temps s'écoulait d'une manière douce et charmante ; mais un épisode singulier se préparait.

Le sixième jour de ma route, ma femme de chambre me dit :

« Madame a-t-elle remarqué que sa taille est plus mince ? »

Je me regardai, je ne vis aucune diminution ; j'étais même fort grosse pour une femme enceinte de cinq mois.

Le lendemain, ma femme de chambre, dont il faut que je vous dise le nom, dussiez-vous en rire (elle s'appelait Chapatte) me redit encore :

« Madame ne s'aperçoit pas que sa taille est plus mince ? »

A la répétition de cette phrase je me fâchai.... Ma taille était alors de celles qu'on trouve bien faites. J'étais svelte, mince, surtout de cette partie où se logent ordinairement les enfants, et je me voyais immense.

« Chapatte, dis-je fort sérieusement, l'amour vous tourne la tête et vous radotez. »

Le huitième jour, comme je m'habillais, voilà qu'un corset à la paresseuse, que je mettais depuis ma grossesse, croise tellement que je ne puis l'agrafer. Je regardai Chapatte :

— Chapatte, mon enfant, qu'est-ce que cela veut dire ?

— Mais voilà quatre jours que j'ai l'honneur de dire à madame que sa taille devenait....

— Oh! mon Dieu! vas-tu encore me répéter tes sottises?...

Le fait est que je ne savais comment expliquer ce singulier incident : je mangeais comme on mange à vingt ans lorsqu'on se porte bien ; je dormais de même, je riais, j'étais heureuse.... je l'étais surtout de la pensée d'avoir enfin un garçon (1).... et puis toute la sollicitude attachée à ce bienheureux garçon !.....

« Madame l'ambassadrice, m'avait dit la princesse du Brésil, soignez bien mon petit filleul : c'est un petit don Juan ou une *dona Carlotta ;* je vous le recommande. »

« Madame Junot pourra revenir à petites journées, écrivait M. Talleyrand (2), si le soin de sa santé l'exige. »

« As-tu des nouvelles de ta femme ? demandait l'empereur à Junot.... Écris-lui qu'elle vienne lentement; il faut que les femmes grosses soient raisonnables. »

« Écoutez, me dit l'ambassadeur d'Espagne, le bon et excellent comte del Campo d'Alange : prenez ce reliquaire, il contient une précieuse relique de la mère du Sauveur ; ma femme la portait tou-

(1) J'avais déjà deux filles, et j'avais fait deux fausses couches de deux filles. Cette grossesse devait faire espérer un garçon.

(2) En date du 24 septembre 1805.

jours ; je vous la donne pour qu'elle vous soit favorable. »

— Eh bien ! disaient à Junot tous ses camarades, comment va ta femme ? As-tu de ses nouvelles?

— Eh ! mon Dieu non ! disait mon mari.... Je suis inquiet. Pauvre femme! entreprendre une si longue route étant grosse de cinq mois....

Et les doléances allaient leur train, que c'était une bénédiction. Moi-même, je me regardais comme une arche sainte, et n'osais mettre un pied devant l'autre. On peut penser, d'après tout ce que je viens de dire, combien la remarque de Chapatte m'avait d'abord *scandalisée ;* mais ce que je voyais était *positif :* cependant je ne dis encore rien. Le lendemain, neuvième jour de ma route, Chapatte et moi nous nous regardons... Nous nous regardons long-temps même, croyant rêver : enfin, nous éclatons de rire.... Je n'avais plus de ventre.

—Ah çà, dis-je enfin, qu'est-il donc devenu ? Va chercher M. Magnien. (Il n'était pas fort en matière d'*esculaperie*, mais il en savait assez pour comprendre mon histoire.) Je la lui racontai ; il ouvrit ses deux gros yeux ronds, se moucha trois fois, prit deux prises de tabac et me dit :

— Vous avez une *tympanite*....

— Qu'est-ce qu'une tympanite ? Est-ce que je n'étais pas enceinte d'un enfant ?

— Non vraiment.

— Et de quoi donc ?

— D'un vent.

— Comment d'un vent ? Je crus qu'il se moquait de moi.

— Oui, d'un vent.

— Alors, voilà le baptême fait.... Alors, nous pourrons aller grand train, et je pourrai danser à Madrid, où l'on me promet tant de bals !...

Et me voilà à sauter comme une biche en liberté, puisque je n'avais plus besoin de soigner mon faon.

Arrivée à Madrid, je fus loger dans ma charmante petite maison d'Alphonse Pignatelli.

Ce fut alors que je connus la comtesse Da Ega ; elle était ambassadrice de Portugal à la cour de Madrid. *Sa position d'ambassadrice de famille* lui donnait de grandes prérogatives ; mais son esprit les lui faisait plutôt éviter que rechercher. Elle aimait bien mieux être souveraine, comme elle l'était dans son salon de Madrid, que d'aller se morfondre dans une maison mal meublée, incommode, du village de Guadarrama, à l'Escurial, où était alors la cour.

Les événements qui se passaient en ce moment dans l'enceinte du palais des rois de Castille étaient affreux et sinistres. On a beaucoup parlé de la haine du prince des Asturies contre Manuel Godoï.... Cette haine, si elle a pour base les mauvais traitements que le prince de la Paix a eu l'audace, je ne crains pas d'écrire le mot, de faire subir au fils de son roi, à une princesse aussi respectable qu'elle était admirée et chérie, ce motif seul rendrait suffi-

sant pour tout légitimer ; car enfin, je répète ce que j'ai déjà dit plusieurs fois, les rois et les princes sont des hommes comme nous ; mais, par cette même raison, ils en ont aussi les passions. Ils sentent les injures ; pourquoi exiger d'eux ce que nous ne sommes pas assez forts pour leur accorder ? La parabole de la paille et de la poutre se retrouve partout.

La princesse des Asturies était mourante ; elle expirait au milieu de tortures épouvantables. Je ne pus soutenir ses cris, un jour que je fus au *sitio*. Je lui portais un grand attachement, et j'aurais voulu approcher de son lit mortuaire ; mais tous mes efforts pour y parvenir furent impuissants : je le tentai plusieurs fois, et toujours en vain, pendant le long séjour que je fis à Madrid. Cependant je tenais fortement à la voir, non-seulement pour elle, mais parce que je voulais voir également le prince des Asturies ; et j'étais certaine de le rencontrer auprès du lit de souffrances de sa malheureuse femme, qu'il ne quittait ni le jour ni la nuit. J'avais reçu de France des ordres en manière de *conseils*, afin de faire une chose qui m'était indiquée et que je ne pouvais accomplir. De là est venu mon long séjour à Madrid, que tant de gens ont expliqué en disant que *j'aimais la danse*. Si je n'avais aimé que la danse, et que ce ne fût que de ma propre volonté que je fusse restée à Madrid, j'aurais d'abord dansé davantage, et puis j'aurais eu bien d'autres bals à Paris. Non : des raisons que je ne

puis dire, mais d'une haute importance dans la position où se trouvait la famille royale d'Espagne, m'imposaient l'obligation de demeurer à Madrid.

Il courait d'étranges bruits sur la maladie de la princesse des Asturies : on n'en parlait qu'en tremblant ; mais, dans les conversations intimes, le terrible mot de *poison* était dit par les personnes les plus attachées à la reine. On rapportait qu'un jour un courrier, partant pour Naples, fut arrêté et ses dépêches visitées : elles contenaient des lettres de la princesse des Asturies à sa mère. La malheureuse princesse se plaignait des traitements plus qu'humiliants qu'elle et le prince des Asturies recevaient de la reine et du prince de la Paix ; et la lettre était terminée par des plaintes touchantes sur son sort, des regrets sur son éloignement de sa patrie, et enfin par des craintes très-vives, manifestées sur son sort à venir. La reine sourit, d'un sourire d'enfer, en lisant ces plaintes touchantes d'un cœur blessé.

— Que faut-il faire? demanda-t-elle à un homme qui était au conseil ; car Charles IV n'était là que pour *trôner*.

— Il faut envoyer cette lettre, lui répondit cet *homme*, et puis *nous* verrons la réponse ; elle tracera notre conduite ultérieure.

La réponse n'arriva que trop tôt. Les bruits qui circulaient alors, et d'après lesquels j'ai recueilli tout ce que je rapporte, disaient qu'elle était arrivée le 20 août de l'année 1805, et que le jour

de la Saint-Louis, c'est-à-dire cinq jours après, le parti qui avait été adopté avait reçu son exécution. Ces bruits, du reste, étaient ceux de la plus haute classe et des familles les plus élevées. On disait enfin, et en frémissant, que la princesse des Asturies avait été EMPOISONNÉE, et que cette résolution avait été prise d'après une ligne de la réponse de la reine de Naples.

« Ma fille, lui disait-elle, je ne conçois pas que « vous supportiez ce que vous me racontez... « Il n'est pas de trône qui vaille la peine d'être « acheté aussi cher... Laissez plutôt celui d'Es- « pagne, et venez auprès de moi. Mais si vous ne « pouvez vous résoudre à quitter Ferdinand, qui « vous donne le peu de bonheur que vous trouvez « dans ce malheureux pays, alors, ma fille, sachez « être non pas une faible femme, mais une grande « et courageuse princesse ; songez à ce que disait « la grande Catherine II : *Il vaut mieux tuer le « diable que le diable vous tue.* »

Ce fut, dit-on, d'après cette phrase que le meurtre eut lieu. Du moins, je le repète, était-ce le bruit général. Depuis l'avénement de Ferdinant VII, j'ai appris que l'apothicaire qui avait donné le poison était venu s'accuser lui-même ; mais je n'étais pas en Espagne alors, et ne puis l'affirmer. Ce que je puis certifier, c'est le concours entier qui alors formait cette opinion. Voilà ce que j'écrivis en *France*, voilà ce que j'ai dit lorsque je fus interrogée sur cette mystérieuse et

tragique histoire. Le prince des Asturies était dans un si violent désespoir, qu'il voulait attenter à sa vie. Il passait toutes les nuits auprès du lit de la princesse, dont les souffrances auraient attendri un ennemi.

J'ai conservé de la princesse des Asturies un souvenir d'attachement et de respect que je lui porte non-seulement pour ses bontés, mais pour tant de remarquables qualités, tant de vertus qui auraient brillé d'un si vif éclat sur le trône d'Espagne. C'est un grand malheur pour nous qu'elle soit morte. C'est un grand malheur surtout pour l'Espagne. Je suis certaine, et je suis autorisée à le dire, que les affaires de la péninsule auraient été traitées bien différemment à Bayonne si la princesse y eût été.

Je demeurai à Madrid jusqu'aux premiers jours de février. Je voyais, comme je l'ai dit très-souvent, l'aimable comtesse Da Ega. Nous nous réunissions chez elle ; nous faisions de la musique, car toutes ses sœurs, ainsi qu'elle, étaient musiciennes. La duchesse d'Ossuna, qui était ce qu'elle est toujours, une excellente et bonne personne, et qui faisait noblement les honneurs de l'Espagne, me donna une charmante fête à sa campagne près de Madrid, à l'*Alameda*. Nous y passâmes une délicieuse journée ; nous y déjeunâmes, et ne revînmes à Madrid que le soir. La maison était charmante. Lorsque le roi Joseph était en Espagne, je ne sais pourquoi il ne prit pas l'Alameda pour lui au lieu

de la donner au général Belliard. J'aurais mieux aimé l'Alameda que l'Escurial.

Madrid me reverra. Je parlerai plus loin de ses beautés et de ses inconvénients. Je parlerai de Burgos, de Valladolid, de Salamanque et de cette foule de villes en Espagne que j'ai si long-temps habitées. Maintenant je reviens en France.

J'avais reçu de Vienne une lettre de Junot, dans laquelle il m'annonçait que l'empereur lui donnerait une mission pour l'Italie, mais que je devais me rendre à Paris pour y faire mon service auprès de *madame* mère ; que je devais néanmoins marcher avec prudence, pour ne pas hasarder mon *précieux fardeau :* on sait ce que c'était.

Mon voyage fut heureux, et plus prompt que ne l'avait été l'autre. Je rentrai dans Paris le mardi-gras de 1806. Une particularité à remarquer, c'est que j'en étais parti également un mardi-gras. Mais quelle différence de sensations ! . . . Comme le bonheur en espérances est doux, lumineux à vingt-et-un ans ! . . . Comme on est heureux ! . . . Je ne regrette ma jeunesse ni pour ma figure, ni pour mes agréments, mais pour ce beau temps d'illusion.

J'ai parlé du général Lallemand, en disant combien il nous était cher à mon mari et à moi. Il partit pour l'Amérique en 1802, et s'y conduisit vaillamment ; mais il déplut au général en chef, qui

n'aimait pas les hommes tels que Lallemand, et il revint en Europe, presque en disgrâce.

Un jour, je le vois entrer dans ma chambre avec une jeune personne ravissante de grâce; elle était grande, sa taille avait cette souplesse du palmier, cette mollesse gracieuse qui n'appartient qu'aux créoles. Sa figure était celle d'une charmante jeune fille, d'une enfant; et en effet, elle n'était encore qu'une enfant. Ses cheveux étaient blonds, cendrés; ses yeux bleus et doux donnaient un charmant regard; et puis son pied était si petit, sa main si mignonne, son nez retroussé donnait tant de finesse à sa physionomie, qu'il était impossible de ne pas éprouver un attrait positif en voyant madame Lallemand pour la première fois. Elle avait ensuite, en matière de dents, trente-deux perles bien *orientées* qui brillaient dans une bouche de rose. Ce serait une mode à faire venir que cette façon de mettre comme cela son collier dans sa bouche. Mais, par sainte Marie! comme le dit M. Barbier (1), n'a pas un tel collier qui veut.

Son esprit est d'une originalité *non copiée*, que je n'ai vue qu'à elle. Madame Lallemand a été pour moi, à l'époque dont je parle, l'objet d'un attrait très-vif, parce que je l'ai jugée spirituelle avec une enveloppe naïve; plus tard, cet esprit s'est développé et a montré qu'il pouvait être d'une trempe

(1) Délicieuse chanson de M. Barbier, dans le Talisman de 1832 (voyez chanson villonienne).

plus élevée. J'étais heureuse en pensant à mon retour et aux femmes que j'allais retrouver, de classer ma jeune créole dans un rang tout particulier pour mon propre agrément, et bien aussi, je le croyais, pour le sien propre. Elle était revenue en France avec sa mère, la belle madame de Lartigues, cette jolie femme que tout Paris a vue rivaliser de luxe avec les plus immenses fortunes. Elle avait cinq cent mille livres de rentes à Saint-Domingue. Un seul jour avait tout anéanti!... Elle avait tenté vainement de retrouver quelques débris lorsque l'armée française avait été au cap ; mais rien ne lui fut rendu. Elle se conduisit en héroïne, et donna dès lors à sa jeune fille des leçons de ce courage admirable dont tout récemment encore elle nous a donné des preuves qui ont ajouté le respect à l'amitié de ses amis. Madame Lallemand a fait si longtemps partie de ma famille, surtout par cette amitié de sœur que j'ai toujours eue pour elle, qu'elle est une portion intégrante de tout ce qui me touche pendant bien des années. J'ai donc été obligée de donner ces détails, qui, d'ailleurs, ne peuvent qu'être agréables à ceux qui l'aiment.

Aussitôt après mon retour, j'écrivis à madame la baronne de Fontanges, dame d'honneur de MADAME MÈRE, pour lui annoncer mon arrivée et lui demander quel était le jour que désignait S. A. I. pour que je lui fusse présentée. Madame de Fontanges me répondit immédiatement que le dimanche suivant je serais présentée à MADAME avant l'heure de

la messe. C'était une grande affaire pour ma jeune tête que de me voir présentée à une personne que j'étais habituée à aimer et à respecter depuis mon enfance, et cela avec cette vieille manière qui portait à vénérer les personnes âgées et à leur montrer une déférence qui ne venait pas de la flatterie, ni d'une pensée obséquieuse; c'était un bonheur pour moi de voir madame Bonaparte, la mère de l'empereur, traitée enfin comme elle devait l'être, et cela par son fils. Aussi attendais-je cette journée avec une impatience presque joyeuse.

Si je ne m'étais pas trouvée au moment de faire paraître la quatrième livraison de mes mémoires, j'aurais répondu plus tôt aux journaux qui parlaient de *madame mère* d'une manière si peu vraie. Madame mère, à qui l'on donne si généreusement tant de millions, ne possède pas 80,000 livres de rentes. L'empereur ne donnait qu'à ceux qui dépensaient; il n'aimait pas les économies. Madame mère n'eut un million par an que lorsque le roi de Westphalie fut à Cassel (1). Ce qu'elle possède ne peut être que le fruit de ses économies sur ce million, et cela pendant cinq ans. Depuis les malheurs de la famille Bonaparte, si elle se refuse toutes ces jouissances de la vie qui sont si douces à son âge, si elle a un extrême amour de l'ordre, c'est pour avoir la possibilité de venir à l'aide de ses enfants. Elle a fait pour eux de très-grands sacrifices; c'est

(1) En 1807.

une honorable et respectable personne que MADAME MÈRE ; son nom aurait dû être respecté par des journaux qui, ne la connaissant pas, ont été à la fois injustes et mensongers, peut-être sans le vouloir. Mais que des journaux légitimistes donnent des biens illusoires à la famille Bonaparte pour excuser les Bourbons d'avoir manqué à leur parole ; et de n'avoir tenu aucun des traités qu'ils ont faits avec elle ; d'avoir retenu tous leurs biens, les diamants de la couronne, rachetés presque en entier des deniers de l'empereur; d'avoir pris leurs rentes, de les avoir repoussés, exilés : tout cela se conçoit, parce qu'en cela les journaux légitimistes suivent leur route. Mais, que d'autres journaux qui font état de rentrer dans une voie de justice, qui ne manifestent plus de haine, racontent des faits inventés à plaisir, voilà ce qui ne peut se tolérer. On est tellement léger sur *les histoires* que l'on rapporte et que l'on recueille en courant sur la famille de Napoléon, que nous avons vu l'autre jour annoncer, comme arrivée la semaine précédente, la mort tragique de l'un des fils de Lucien Bonaparte ; il s'était brûlé, disait-on, la cervelle à bord d'un bâtiment, en allant en Afrique. Et Dieu sait les commentaires sans fin que faisaient les habiles politiques, vrais polichinelles de notre époque. Eh bien ! il y a cinq ans, qu'en allant aux États-Unis, l'un des fils de Lucien fut tué en nettoyant un de ses pistolets ; mais cela tout naturellement, et puis, il y a cinq ans.

Mais ce qui est plus sérieux que des erreurs, ce

sont les déviations de l'honorable chemin qu'aurait dû suivre la nation. Comme Française, et comme Française aimant ma patrie, je rougis pour elle qu'elle n'ait eu depuis 1830 d'autre souvenir à envoyer à la famille de Napoléon qu'un nouvel exil ; je rougis aussi pour elle qu'un frère de l'empereur, que Jérôme, blessé à la bataille de Waterloo, n'ait de moyen d'existence que la pension que fait à sa femme l'empereur de Russie !... Et cette famille infortunée, veut-on savoir comment elle pense ?... comment s'expriment ceux qui la composent ?... voilà ce que m'écrivait dernièrement l'un de ses membres :

« Ma consolation est de penser qu'élevés dans la médiocrité, tous les enfants de cette famille vaudront mieux que s'ils l'eussent été au milieu des grandeurs de la fortune et de la flatterie. »

FIN DU TOME HUITIÈME.

TABLE

DU HUITIÈME VOLUME.

CHAP. Ier. Physionomie de l'Espagne et du Portugal avant la guerre. — L'empereur attache une grande importance à être l'allié de ces deux pays. — Fanatisme national des Espagnols. — Détails sur la famille royale et le prince de la Paix. — Parallèle de ce dernier avec Orloff, favori de Catherine. — Impôt sur les voitures. — Beauté des routes. — Inscriptions. — Recherches historiques et statistiques sur Madrid. — Madame de Beurnonville. — Son aimable réception. — Pourquoi les lumières de la civilisation pénètrent difficilement en Espagne. — Dévotion des femmes espagnoles. — Passion des Espagnols pour les spectacles, les joûtes, les tournois. — Mot du comte d'Aguilard. — Orgueil castillan. — La duchesse d'Ossuna. — Les marquises de Santa-Crux et de Camarasa. — La marquise d'Ariza. — Madame Carrujo. — Sa fille madame la comtesse Merlin. — Mes douze premières années. — La marquise de Santiago. — Ses ridicules. — Le sourcil postiche. 1

CHAP. II. Mon mari conçoit du prince de la Paix une opinion favorable. — Portrait de la princesse des Asturies. — Curieuse origine de la faveur du prince de la Paix. — Titre de prince conféré en Espagne aux étrangers seulement et aux membres de la famille royale. — Appréciation impartiale du prince de la Paix. — Il tient tête à l'inquisition. — Junot

se rend près du roi à Aranjuez. — Ma présentation. — Vieux restes des coutumes féodales. — Pont du Mançaranez. — Pont de Tolède. — Le château de M. Aguado à Petit-Bourg. — Ma toilette de présentation. — Cérémonial. — Proscription des gants blancs. — La camareira mayor. — La reine me fait le plus gracieux accueil. — Son portrait. — Charles IV. — Ses habitudes. — Détails intéressants sur sa vie privée. — La reine d'Étrurie. — Mon embarras. — Questions nombreuses que m'adressent le roi et la reine d'Espagne. 21

Chap. III. Particularité importante de ma visite à leurs majestés. — Mon étonnement à la vue du prince de la Paix, et sa singulière tenue. — Réflexions que me suggéra cette circonstance. — Union du prince de la Paix avec une princesse de la maison de Bourbon. — Étranges commentaires sur ce mariage. — Haine de la princesse de la Paix pour son mari. — Mme Tudo. — Anecdote bizarre. — Faveur d'un jeune garde du corps. — Passion malheureuse du roi pour la musique. — Ma présentation à la princesse des Asturies. — Mauvaise humeur du prince des Asturies. — Hésitation de Junot. — Le comte de Campo d'Allange. — Notre promenade dans les jardins. 43

Chap. IV. Souvenirs d'Aranjuez. — Cérémonial. — Retour à Madrid. — Singulière aventure. — Mes rapports d'intimité avec madame de Beurnonville. — Heureux instants passés dans la maison de l'ambassadeur. — Dîner et surprise. — Tallien. — Conduite de Tallien au 9 thermidor. — Conférences de Junot avec le prince de la Paix. — Ports d'Espagne. — Son alliance avec la France. — Notre départ de Madrid. — M. le comte da Ega, ambassadeur de Portugal. — Portrait de la comtesse da Ega. 60

Chap. V. Mon mari est traité avec tous les honneurs dus à un ambassadeur de France. — Mauvaise hu-

meur de Charles IV contre Louis XVIII. — Le soldat usurpateur. — Ordre de la toison-d'or. — Lettre absurde de Louis XVIII au roi d'Espagne. — Acceptation de la couronne d'Italie par l'empereur. — Discours de Napoléon manquant de franchise. — Quel était le vrai but de l'empereur. — M. le marquis de Buonaparte. — Couronne de Lombardie. — Mémoires de Gohier empreints de fiel et de haine. — Talaveyra da Reyna. — Des dragons nous donnent une aubade. — Soldats espagnols demandant l'aumône. — Projet de faciliter l'écoulement du Tage. — Le clergé s'y oppose *au nom de Dieu* et en qualifiant le projet d'*attentatoire aux dogmes sacrés*. — Quel est en Espagne le sens de l'expression *états*. — Portrait de la duchesse d'Albe. — *La Mesta*. 74

Chap. VI. Province de l'Estramadure. — Le coche de *Colleras*. — Aventure qui m'arrive dans ce pays. — Ma manière de voyager. — Visite inattendue de Jérôme Bonaparte. — Détails sur Jérôme. — Colère de l'empereur en apprenant son mariage. — M. Alexandre Le Camus, depuis comte de Fursteinstein. — Mlle Paterson. — Sa ressemblance avec la princesse Borghèse. — Ma conversation avec Junot. — Mes présages se réalisèrent. — Pont d'Almaraz. — Entêtement de nos muletiers. — Le fameux Gonzalès de San-Sébastien. — Le *Puerto*. — Chêne vert de la péninsule. — Le village de Joray Cego. — Bonne réception que nous font les autorités de Truxillo. 91

Chap. VII. La Guadiana. — Les montagnes de Santa-Crux. — Dangers courus sur la route de Madrid à Badajoz. — La *venta del Despoblado*. — Ma crainte des brigands. — Mon adresse au pistolet. — Madame Thomières. — Les assassins de la route du Confessionnal. — L'impunité. — Les pauvres matelots français. — La *possada* de San-Pedro. — Terreur et dégoût. — L'homme assassiné. — L'instrument de

torture. — Frayeur de mes femmes. — Colère de Junot. — Départ de San-Pedro. — L'entêté muletier. — Voiture versée. — La ville aux trois noms. — Le prince de la Paix. — Badajoz. — Les coups de canon. 108

Chap. VIII. Singulière différence entre le Portugal et l'Espagne. — Trinité portugaise. — Le Juif, le Nègre et le Portugais en une seule personne. — Réception à Estremoz. — Junot premier aide-de-camp de l'empereur. — Venda do Duque. — Montemor-o-Novo. — Coup d'œil sur l'Alemtejo. — Le *foral*, les *provedors* et les *juiz de fora*. — Béranger, ou *le diable m'emporte*. 129

Chap. IX. Arrivée à Lisbonne. — Aspect de la ville et des environs. — Adage portugais. — Le frère du maréchal Serrurier. — Calembourg de l'empereur. — Le banquier français. — Bizarrerie du cérémonial. — L'ambassadeur de Louis XVI et celui de Napoléon. — Ordres donnés par le ministre des affaires étrangères pour la réception de Junot. — Le vendredi saint. — La fièvre jaune en Andalousie. — Visite de *la santé*. — Gouvernement du Portugal. — Le yacht du prince du Brésil. — Notre débarquement. — Le comte de Castro Marino. — Usage absurde relatif à l'installation des ambassadeurs en Portugal. — La voiture du comte de Castro Marino. — La collation diplomatique. — Procès-verbal de la réception de M. le comte de Châlons, ambassadeur de Louis XVI. — M. le duc de Coigny et sa petite-fille madame Sébastiani. 139

Chap. X. Physionomie politique du Portugal. — Don Miguel et don Pedro. — Maison du général Lannes. — L'ermitage d'Araujo. — Projets du grand Pombal. — Costumes. — Invasion des modes françaises. — Présentation à la cour. — Le palais de Quélus. — Le prince régent. — Cortége magnifique de Junot. — Question de l'empereur. — La princesse du Brésil.

— *Les yeux doux.* — Manie de Napoléon. — Junot marquis. — Le prince et la princesse du Brésil. — Stupéfaction du prince du Brésil. — Le schako de hussard. — Le prince et l'uniforme. — Mes paniers et ma peur. — Junot se fâche. — Mon *enharnachement.* — Mon entrée en voiture. — Ma présentation. — Entretien avec la princesse du Brésil. — Sa curiosité. — L'impératrice Joséphine. — Portraits de la princesse Isabelle et de la princesse veuve. . . . 161

Chap. XI. Réception et cérémonial. — La camareira-mòr. — Les dames du palais par terre. — Ma position à Lisbonne. — Parallèle de lord Fitz-Gerald et de sa femme. — Lord Strankford. — M. d'Araujo et son mannequin. — Lord Strankford et les révérences. — Le comte del Campo Alange. — M. de Castro. — Sa figure de conspirateur. — M. Camille de los Rios. — L'ambassade d'Autriche à Lisbonne. — Les trois sœurs. — L'oreille tirée. — Le comte de Villaverde. — Le gros ventre. — Le gigot. — Les douze verres d'eau. — Le vicomte d'Anadia. — Le nonce du pape. — L'amoureux de 75 ans. — Les lunettes vertes. — Les bonbons. — Conversation avec l'empereur. . . 182

Chap. XII. Influence des femmes en Portugal. — Noblesse de Lisbonne. — Le duc de Cadaval. — Le grand seigneur et le cuisinier. — Le mémoire de 50,000 fr. — La partie de pharaon. — Le peuple et les grands. — Les compliments. — Le marquis de Loulé et Henri IV. — Les *trois Grâces.* — Société de Lisbonne. — Le comte de Lima. — La comtesse da Ega. — Ratification de traité. — Le maréchal et le prince-régent. — Le prince du Brésil en mascarade. — L'ordre du Christ. — Le valet de chambre chevalier. — Cérémonie de la Ste-Chapelle. — Les mantelets de crêpe blanc. 201

Chap. XIII. Cérémonie des chevaliers du Christ *au cœur de Jésus.* — On m'accueille avec les honneurs

militaires. — Un sermon portugais. — L'omelette royale. — *Le Coraçaon de Jesu*. — Sommes exorbitantes qu'il a coûté. — Le Portugal placé entre deux craintes, celle de l'Angleterre et celle de la France. — Mes reproches à M. d'Araujo. — Succès de la flotte du vice-amiral Missiessi. — Le maître de chant Naldi. — Montre volée. — Singulière manière de punir un voleur. — Mademoiselle Naldi enfant. — Madame la comtesse de Spaare. — Bienfaisance de Naldi. — Opéra de Lisbonne. — Crescentius. — Les sopranos. 224

Chap. XIV. Situation géographique et statistique de Lisbonne. — Combats de taureaux. — Le fameux Pépé. — La salle de spectacle du marquis de Pombal. — Résidence de Belem. — Les jardins de *Quinta da Raynha*. — Le bouquet du jardinier d'Abrantès. — Je suis asphyxiée. — Départ de Junot pour la campagne d'Austerlitz. — La flottille anglaise. — Le feu éclate dans l'appartement de M. de Rayneval. — Cause bizarre de l'incendie. 241

Chap. XV. Montagnes de Cintra. — Erreur de lord Byron. — Childe-Harold. — *Torre di Bugio*. — Fort *San-Jaõ*. — Lisbonne, ville de guerre. — Ressemblance avec Auteuil. — Les garnisons d'émigrés. — Le régiment de Mortemart. — Celui de Castries. — Mes promenades. — La reine folle. — Le soufflet. — Les têtes couronnées. — La roche d'émeraude. — Le cœur d'un preux. — La moustache en gage. — Le convent de Liége. — Bonne nouvelle. — Madame mère. — Le brevet. — L'amiral Villeneuve. — Combat du Finistère. — Défaite honteuse. — Compensation. — Le capitaine Baudin. — *La Topaze* et *la Blanche*. — Victoire et honneur. 259

Chap. XVI. Transformation. — Affreuse tempête. — Dangers. — Combat de Trafalgar. — Mort de Nelson. — Mot de l'empereur. — Le capitaine Baudin. —

L'amiral Villeneuve. — Conseils de Decrès. — L'amiral Gravina. — Sa querelle avec Villeneuve. — La flotte anglaise et la flotte combinée. — Mort glorieuse du contre-amiral Magon. — Villeneuve fait prisonnier. — Mort du général Gravina. — Victoire d'Ulm. — Oudinot vainqueur à Wertingen. — Occupation d'Augsbourg. — Combat d'Elchingen. — Occupation de Weissembourg. — Entrevue de l'empereur de Russie et du roi de Prusse. — L'empereur entre dans Vienne. 286

CHAP. XVII. Fête à bord de *la Topaze*. — Le nonce en habit de taffetas lilas. — L'ambassade d'Espagne. — Le comte Sabugal. — Don Camille de los Rios. — La frégate élégante. — Les santés à coups de canon. — Un nonce ivrogne. — Un combat sur mer. — Les houras. — Le soldat et la sorcière. — L'inquisition. — Le porteur de reliquaire. — Le soldat converti. — Départ de Lisbonne. — La grossesse *orageuse*. — Arrivée à Madrid. — La princesse des Asturies. — Agonie. — Mort. 319

FIN DE LA TABLE DU HUITIÈME VOLUME.

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

DC
198
A32A22
1831
t.8

Abrantès, Laure Saint-Martin (Permon) Junot
Mémoires de Mme la duchesse d'Abrantès